



E comme Explosif

Sue Grafton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Sue Grafton

E comme explosif



C'était le lundi 27 décembre, et j'étais dans mon bureau, à la fois grognonne et mal à l'aise. Ma rogne était due à un relevé de banque que

POCKET

Sue Grafton

“E” comme Explosif

Titre original américain :
« E » is for Evidence

Traduit de l'américain
par Evelyne Jouve.

Publié pour la première fois
par les éditions Gérard de Villiers sous le titre :
Preuve par quatre

© Sue Grafton, 1988
© Éditions de Villiers, 1990,
pour la traduction française.
© Pocket, 1994, pour la présente édition
ISBN 2-266-07175-0

CHAPITRE PREMIER

C'était le lundi 27 décembre, et j'étais dans mon bureau, à la fois grognonne et mal à l'aise. Ma rogne était due à un relevé de banque que je venais de recevoir. Une de ces enveloppes à fenêtre, derrière laquelle on aperçoit un carbone jaune rempli de chiffres. Je crus d'abord que j'étais à découvert, mais le feuillet que j'en sortis était daté du vendredi 24 décembre et m'indiquait qu'une somme de cinq mille dollars avait été déposée sur mon compte.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je.

Le numéro de compte était bien le mien, mais la somme déposée ne m'appartenait pas. L'expérience m'ayant prouvé que les banques sont les institutions les moins coopératives du monde, la seule perspective d'avoir à interrompre ce que je faisais pour rectifier une erreur me déprimait. Je mis le relevé de côté et essayai de reprendre le fil de ma concentration. Je devais rédiger un rapport préliminaire sur une affaire d'assurance, et Darcy, la secrétaire de la *California Fidelity*, venait de m'informer par l'interphone que Mac voulait le dossier sur son bureau dans la minute.

Je pivotai vers ma Smith-Corona portable pour y insérer un formulaire de déclaration de sinistre. Mes doigts de fée restèrent figés au-dessus du clavier tandis que je relisais mes notes. Rien à faire, ça ne venait pas. Quelque chose clochait mais impossible de savoir quoi. Mon regard se posa à nouveau sur le relevé bancaire.

J'appelai la banque, avec l'espoir que la diversion m'aiderait à mettre le doigt sur ce qui me turlupinait dans la situation de la Wood/Warren, une compagnie locale qui fabriquait des fours à hydrogène pour une utilisation industrielle. Un incendie s'y était déclaré le 19 décembre, détruisant un entrepôt.

— Mme Brunswick, service clientèle. Puis-je vous aider ?

— Je l'espère, répondis-je. Je viens de recevoir un relevé indiquant que j'ai déposé cinq mille dollars sur mon compte, vendredi dernier, et je n'ai rien fait de semblable. Pouvez-vous régulariser la situation, s'il vous plaît ?

— Pouvez-vous me donner votre nom et votre numéro de compte, je vous prie ?

— Kinsey Millhone, dis-je, avant d'indiquer lentement mon numéro de compte.

Elle me fit patienter pendant qu'elle consultait le fichier sur son ordinateur. Pendant ce temps, j'eus droit à une version du « Bon Roi Wenceslas » Je n'ai jamais rien compris à ce truc, de toute façon.

Qu'est-ce que c'est que le Festin de Stephen ?

Mme Brunswick reprit l'appareil.

— Mademoiselle Millhone ? J'ignore où est le problème, mais nous avons effectivement la trace d'un dépôt en liquide sur ce numéro de compte. Apparemment, il a été déposé dans la boîte de l'agence pendant la nuit et enregistré au cours du week-end.

— Vous avez encore une de ces boîtes de dépôt qui fonctionnent la nuit ? demandai-je, stupéfaite.

— Dans notre agence du centre ville, oui.

— Je vous assure qu'il y a une erreur. Je n'ai jamais vu la boîte de dépôt. J'utilise toujours ma carte bancaire quand j'ai besoin de faire une transaction en dehors des heures d'ouverture.

— Je peux vous envoyer une photocopie du bordereau de dépôt, dit-elle d'un ton sceptique.

— Je vous en serais reconnaissante. Parce que je n'ai fait aucun dépôt d'argent vendredi dernier, et surtout pas d'un montant de cinq mille dollars. Je veux bien croire que quelqu'un a inscrit des chiffres sur le bordereau, mais ce qu'il y a de certain, c'est que cet argent n'est pas à moi.

Elle nota mon numéro de téléphone et dit qu'elle me rappellerait. J'étais bonne pour un nombre incalculable de coups de téléphone avant que l'erreur soit rectifiée. Supposons que quelqu'un soit déjà en train d'entamer des poursuites contre moi, pour avoir encaissé ces cinq mille dollars ?

Je retournai à mon boulot, en regrettant de ne pas me sentir plus inspirée. Impossible de me concentrer. Le dossier concernant la Wood/Warren m'avait été confié quatre jours plus tôt, le jeudi 23, pour être exacte. Ce jour-là, j'avais prévu de boire un dernier verre avec mon propriétaire, Henry Pitts, à 16 heures, avant de le conduire à l'aéroport. Il s'envolait pour le Michigan, afin de passer les vacances dans sa famille. Henry a quatre-vingt-un ans, bon pied bon œil, et il était aussi excité qu'un gosse à l'idée de ce voyage.

Cet après-midi-là, je n'avais pas encore quitté mon bureau. Ma paperasserie était à jour, et j'avais un peu de temps à tuer. Je passai sur mon balcon et regardai l'océan Pacifique qui s'étend en V sur ma droite, au bout de State Street. J'habite à Santa Teresa, en Californie, à une centaine de kilomètres de Los Angeles. Ici, l'hiver est une grande histoire d'amour, pleine de soleil et de douceur, de bougainvillées magenta, de vents gentils et de palmiers qui caressent les vagues de leurs branches.

Seules les guirlandes à paillettes suspendues dans les rues permettaient de savoir que Noël serait là dans deux jours. Les magasins grouillaient de monde, comme il se doit, et trois musiciens de l'Armée du Salut jouaient des cantiques de Noël au cornet à piston.

Histoire de me mettre au diapason, je décidai d'établir une stratégie pour les deux jours à venir.

Tous ceux qui me connaissent vous diront que je suis célibataire et fière de l'être. Je suis détective privé, deux fois divorcée, sans enfants et sans famille proche. En général, je suis pleinement satisfaite de mon sort. Il y a des périodes où je travaille d'arrache-pied sur une affaire, des périodes où je bourlingue sur les routes, et d'autres où je m'enferme pendant des jours entiers dans mon petit appartement, avec des bouquins pour seule compagnie. Dans les périodes de vacances, toutefois, il arrive que ma solitude me pèse. Thanksgiving avait été une bouffée d'air pur. J'avais passé la journée avec Henry et des amis à lui. Ils avaient cuisiné, siroté du champagne, ri et raconté des histoires du bon vieux temps... Bref, j'en étais arrivée à souhaiter avoir leur âge plutôt que le mien, qui totalise trente-deux printemps.

À présent, Henry quittait la ville, et même Rosie, qui tient le boui-boui où je casse la croûte de temps à autre, fermait boutique jusqu'au 2 janvier, refusant de dire à qui que ce soit ce qu'elle comptait faire de ses os. Rosie a une soixantaine d'années. C'est une Hongroise courte sur pattes, trapue, autoritaire, souvent désagréable. Je ne perdrais pas une confidente, ça c'était sûr. Ce qui m'ennuyait, par contre, c'était que la fermeture de sa gargote me rappelait de façon inconfortable que j'étais totalement livrée à moi-même dans ce bas-monde et qu'il allait falloir que je me prenne en main.

Là-dessus, j'avais regardé ma montre et décidé que je pouvais aussi bien rentrer chez moi. Je fermis ma porte à clé quand Darcy Pascoe, la réceptionniste de la compagnie d'assurances qui occupe le même palier que moi, pointa le bout de son nez. J'ai travaillé naguère comme salariée pour la *California Fidelity*. Aujourd'hui, nous avons un accord tacite. Je me tiens plus ou moins à leur disposition, et en échange, ils me cèdent un bureau dans leurs locaux.

— Je suis contente de vous tomber dessus, dit Darcy. Mac m'a demandé de vous remettre ça.

Elle me tendit une enveloppe matelassée. Je jetai machinalement un coup d'œil au contenu. Le formulaire vierge m'apprit qu'on me chargeait d'enquêter sur les lieux d'un incendie, le premier cas de ce genre depuis des mois.

— Mac en personne ?

Mac est le vice-président de la CF. Je le voyais mal s'occuper lui-même d'un travail de paperasserie.

— En fait, Mac l'a remis à Andy et Andy a dit que je devais vous le remettre.

Une note était agrafée sur la chemise du dossier. Elle datait de trois jours et portait la mention URGENT. Darcy suivit mon regard et rougit.

— J'ai été débordée de travail, sinon je vous l'aurais donné plus tôt, m'expliqua-t-elle.

Darcy a une vingtaine d'années, et elle n'a pas inventé la poudre. Je me dirigeai vers mon bureau et lançai l'enveloppe sur ma pile de dossiers en attente. Je verrais ça le lendemain matin. Darcy resta plantée sur le seuil, devinant mes intentions.

— Vous ne pouvez vraiment pas vous en occuper aujourd'hui ? Jewel devait s'en charger, mais elle prend deux semaines de congé. Mac a pensé que vous pourriez la remplacer.

— De quoi s'agit-il ?

— Un incendie dans un entrepôt, à Colgate. Vous avez dû en entendre parler dans les journaux.

Je secouai la tête.

— J'étais à L.A.

— De toute façon, les coupures de presse sont à l'intérieur. Je crois qu'ils veulent qu'on leur envoie quelqu'un le plus rapidement possible.

J'ai horreur qu'on me bouscule, mais j'ouvris de nouveau l'enveloppe matelassée et examinai la déclaration de sinistre agrafée au dossier.

— La Wood/Warren ?

— Vous connaissez la compagnie ?

— Je connais les Wood. J'étais dans le même collège que la cadette. Nous partagions le même dortoir.

Elle eut l'air ravie, comme si je venais de la soulager d'un poids.

— Formidable. Je vais dire à Mac que vous pouvez y passer cet après-midi.

— Darcy... Cet après-midi, je conduis quelqu'un à l'aéroport. Mais je m'arrangerai pour prendre rendez-vous le plus rapidement possible. Promis.

— Oh ! Bon, alors je vais rédiger une note pour qu'ils sachent que vous vous en occupez. Prévenez-moi quand le rapport sera prêt, je viendrai le chercher.

— Génial.

Elle dut estimer qu'elle était allée un peu loin car elle s'excusa et battit hâtivement en retraite.

Dès qu'elle eut disparu, j'empoignai mon téléphone et passai un coup de fil à la Wood/Warren. J'obtins un rendez-vous avec le président de la compagnie, Lance Wood, pour le lendemain matin à 9 heures. La veille de Noël.

En attendant, comme il était 15 h 45, je glissai l'enveloppe dans mon sac, fermai mon bureau et descendis au parking où était garée ma VW. Dix minutes plus tard, j'étais chez moi.

Durant notre précélébration de Noël, Henry m'offrit le dernier roman de Len Deighton et je lui offris en retour un cache-nez en mohair bleu pervenche, que j'avais croché moi-même – un de mes talents cachés. Nous nous installâmes dans sa cuisine et dévorâmes un demi-saladier de crêpes à la cannelle faites maison, en buvant du champagne dans les flûtes de cristal que je lui avais offertes l'année précédente.

Il sortit son billet d'avion et vérifia pour la centième fois l'heure du départ, les joues empourprées d'excitation.

— J'aurais tant voulu que vous m'accompagniez, dit-il.

Il avait enroulé son cache-nez autour de son cou. Le coloris faisait ressortir le bleu de ses yeux. Ses cheveux blancs et duvetés étaient peignés sur le côté, son visage lisse tanné par le soleil californien.

— J'aurais bien voulu, mais je viens d'accepter un travail qui me permettra de payer mon loyer. Vous n'aurez qu'à prendre un tas de photos, comme ça vous me les montrerez à votre retour.

— Et le jour de Noël ? Vous ne serez pas toute seule, au moins ?

— Voulez-vous bien cesser de vous faire du souci pour moi ? J'ai des légions d'amis.

J'allais probablement passer Noël toute seule, mais je ne voulais pas qu'il s'inquiète. Il leva un doigt.

— J'allais oublier. J'ai encore un petit cadeau pour vous.

Il se dirigea vers le comptoir de la cuisine, prit une plante verte dans un petit pot et la posa devant moi. Mon expression le fit rire. Ça ressemblait à une fougère, et ça sentait les pieds.

— C'est une fougère sauvage, m'expliqua-t-il. Elle vit à l'air libre. Vous n'aurez même pas besoin de l'arroser.

Je regardai les feuilles dentelées, d'un vert presque lumineux. Je suis nulle avec les plantes. Ce n'est un secret pour personne. Ça fait des années que je m'abstiens prudemment de m'en acheter une.

— Vous n'avez même pas besoin de vous en occuper. C'est juste pour vous tenir compagnie. Mettez-la sur votre bureau. Ça égayera un peu la pièce.

Je soulevai le pot et inspectai la fougère sous toutes les coutures, en proie à un sentiment ridicule de possessivité. Je devais être encore plus mal en point que je ne le pensais.

Henry extirpa un trousseau de clés de sa poche et me les tendit.

— Pour le cas où vous auriez besoin de venir chez moi.

— D'accord. Je rentrerai le courrier et les prospectus. Il n'y a pas quelque chose que vous vouliez que je fasse en votre absence ? Je pourrais tondre la pelouse ?

— Ce n'est pas la peine. Je vous ai laissé un numéro où vous pourrez me joindre si jamais le Big One frappe. Je ne vois rien d'autre.

Le « Big One », c'était le grand tremblement de terre que nous

attentions tous depuis celui de 1925.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— On ferait bien d'y aller. La route de l'aéroport est embouteillée à cette époque de l'année.

Son avion ne décollait pas avant 19 heures, ce qui nous laissait une heure trente pour effectuer les vingt minutes de trajet, mais je ne voulus pas le contrarier. Il était si mignon. S'il devait attendre, autant que ce soit là-bas, où il pourrait bavarder joyeusement avec ses compagnons de voyage.

J'enfilai ma veste pendant que Henry faisait une dernière inspection de la maison. Il s'accorda quelques secondes pour couper le chauffage, vérifia que les portes et les fenêtres étaient bien fermées. Puis il ramassa son manteau et sa valise, et nous nous mîmes en route.

J'étais de retour à 18 h 15, la gorge un peu serrée. J'ai horreur de dire au revoir à un ami, et j'ai horreur d'être laissée en plan. La nuit commençait à tomber et l'air fraîchissait. Je me glissai chez moi. Mon appartement était autrefois le garage de Henry. Il mesure environ quarante-cinq mètres carrés, avec sur la droite une petite annexe exigüe qui me sert de kitchenette. J'ai aussi une buanderie et une salle de bains miniature. Le local a été soigneusement étudié et aménagé de façon à donner tour à tour l'illusion d'un salon, d'une salle à manger ou d'une chambre – pour peu que je déplie mon canapé-lit. J'ai plus de place qu'il n'en faut pour les quelques objets que je possède.

La vue de mon petit royaume m'emplit généralement de fierté, mais j'étais tellement déprimée qu'il me parut brusquement sinistre et étriqué. J'allumai quelques lampes, posai la fougère sur mon bureau. D'un optimisme incurable, je me dirigeai vers mon répondeur pour voir s'il y avait des messages. Il n'y en avait pas. Le silence me rendait nerveuse.

Je m'assis sur un tabouret de cuisine et passai en revue mes fonctions vitales. J'avais faim. Le fait de vivre seule a ça de bon... on peut manger à n'importe quelle heure. Je me préparai un sandwich avec du fromage aux olives pimentées et du pain de son. Je me servis un verre de vin blanc, emportai mon pique-nique sur le canapé et ouvris le roman que Henry m'avait offert pour Noël. Je regardai le cadran de mon réveil.

Il était 19 heures. Les deux semaines à venir menaçaient d'être très longues.

CHAPITRE II

Le lendemain matin, le 24 décembre, je fis trois kilomètres de jogging, puis je me douchai, avalai un bol de céréales et jetai des affaires dans un fourre-tout. À 8 h 45, je partais pour Colgate. J'avais relu le dossier pendant mon petit déjeuner, et, très franchement, je ne voyais pas où était l'urgence. La coupure de journal indiquait que l'entrepôt avait brûlé corps et biens, mais il n'y avait aucune allusion à un incendie criminel, à une enquête en cours, ni même à des spéculations permettant de supposer que l'origine de l'incendie était suspecte. Le rapport des pompiers figurait également au dossier. Je l'avais lu deux fois. L'incendie avait apparemment été provoqué par une défaillance du système électrique, qui avait simultanément court-circuité les arroseurs. Comme le matériel stocké dans la bâtisse à deux étages était essentiellement des fournitures en papier, l'incendie qui s'était déclenché à 2 heures du matin s'était propagé à toute allure. Selon l'expert venu sur place, il n'y avait aucune trace de pièges à feu, d'essence ou de tout autre produit inflammable, pas plus que d'obstacles susceptibles d'avoir délibérément entravé le travail des pompiers. Rien n'indiquait que des portes ou des fenêtres avaient été laissées ouvertes afin de créer des appels d'air, et il n'existait aucune autre preuve tangible de l'origine de l'incendie. J'avais lu des douzaines de rapports identiques à celui-là. Alors pourquoi tout ce tintouin ? me demandai-je. Il était possible que je sois passée à côté d'un élément d'information crucial, mais à première vue, il s'agissait d'une enquête de routine. Tout ce que je pouvais imaginer, c'était que quelqu'un de la Wood/Warren faisait pression sur la *Califomia Fidelity* pour que l'affaire soit réglée au plus vite – ce qui pourrait expliquer l'affolement d'Andy. C'est un anxieux chronique, avide de compliments, perpétuellement angoissé à l'idée de déplaire, et à ce que j'ai entendu dire, en plein marasme conjugal. Il était probablement à la source de la petite note d'hystérie qui entourait l'affaire.

Colgate est la cité-dortoir qui jouxte Santa Teresa. Alors que les constructions de Santa Teresa sont soigneusement réglementées par l'ordre des architectes, Colgate a été édifié dans la plus totale anarchie, si bien que le résultat avoisine l'indescriptible. La rue commerçante est bordée de stands de beignets, de quincailleries, de fast foods, de salons de beauté et de magasins d'ameublement qui font pêle-mêle l'apologie du contre-plaqué, du plastique et du velours. À partir de l'artère principale, les maisons pullulent dans toutes les

directions, en un mouvement de spirale qui s'est élargi de décennie en décennie, de sorte que les nouveaux quartiers s'effiloquent au milieu de la campagne environnante, ou du moins de ce qu'il en reste... Par endroits, on trouve encore des traces des arbres fruitiers qui peuplaient jadis les lieux.

La Wood/Warren se situait dans une rue secondaire, à l'angle d'un ancien théâtre en plein air, reconverti en espace de location pour les ventes de charité qui s'y déroulent chaque semaine. Les bâtiments de l'usine étaient cernés d'une pelouse impeccablement tondue, et les haies d'arbustes formaient des rectangles parfaits. Je trouvai une place devant l'entrée et verrouillai ma voiture. La bâtisse d'un étage était moitié en stuc, moitié en pierre. L'adresse de l'entrepôt sinistré renvoyait à deux pâtés de maisons de là. J'irais inspecter les lieux après mon entretien avec Lance Wood.

La réception était une pièce exiguë et nue, comportant un bureau, une bibliothèque et un superbe agrandissement du FIFA 5000, le four à hydrogène à circuit fermé, le fer de lance de la compagnie. Il ressemblait à un équipement de cuisine gigantesque, avec un comptoir en acier inoxydable et un micro-ondes incorporé. À en croire la fiche technique qui accompagnait la photo, le FIFA 5000 produisait les cinq mille centimètres cubes de chaleur constante nécessaires aux soudures par hydrogène, à la métallisation des céramiques et à l'industrialisation du plombage desdites céramiques. J'aurais dû m'en douter.

Derrière moi, la réceptionniste regagnait son bureau avec une tasse de café chaud et une barquette qui sentait la saucisse et les œufs. L'insigne en plastique sur son bureau indiquait qu'elle s'appelait Heather. Elle avait la vingtaine et apparemment n'avait pas encore entendu parler du cholestérol et de la cellulite.

— Puis-je vous aider ?

Son sourire furtif dévoila l'appareil dentaire qui baguait ses dents. Son teint était constellé de plaques rouges, résidus d'un traitement quotidien contre l'acné qui, manifestement, n'avait pas encore porté ses fruits.

— J'ai rendez-vous à 9 heures avec Lance Wood, dis-je. Je suis envoyée par la *California Fidelity Insurance*.

Son sourire retomba légèrement.

— Oh ! M. Wood n'est pas encore arrivé, mais il ne devrait pas tarder. Voulez-vous une tasse de café en l'attendant ?

Je secouai la tête, m'assis sur la seule chaise disponible et m'amusai à feuilleter une brochure traitant de la métallisation de l'aluminium à 1450 °C dans un four à hydrogène en forme de cloche. Ces gens-là avaient des joies simples.

Dans l'encadrement d'une porte, à ma gauche, je pouvais voir une

partie du personnel des bureaux, en tenue décontractée, affairés mais sinistres. Pas la moindre trace de camaraderie entre eux. La conception des fours à hydrogène ne favorise peut-être pas les conversations à bâtons rompus, comme à la *California Fidelity*.

En guise de décorations de Noël, on avait installé un sapin artificiel dans un coin de la pièce. Des ornements multicolores pendaient aux branches squelettiques et déplumées, fichées dans des trous en aluminium. L'effet produit était déprimant. D'après les informations qu'on m'avait fournies, la Wood/ Warren brassait quelque chose comme quinze millions de dollars par an. Je me demandai pourquoi ils ne s'offraient pas un vrai sapin.

Heather m'adressa un sourire embarrassé et se mit à manger. Derrière elle, un tableau d'affichage orné de guirlandes à paillettes arborait une collection de photos représentant la famille et le personnel, J-O-Y-E-U-X N-O-Ë-L s'y étalait en lettres autocollantes de couleur argentée.

— Je peux jeter un coup d'œil ? demandai-je en montrant le tableau.

Elle avait la bouche pleine de croissant, mais elle réussit à me donner son approbation, en mettant une main devant sa bouche pour m'épargner la vue de sa nourriture mastiquée.

— Je vous en prie.

La plupart des photos représentaient les employés de la compagnie. Heather apparaissait sur l'un des clichés, ses cheveux blonds coupés un peu plus court, le visage poupin. La Wood/Warren devait l'avoir recrutée à la sortie de l'école. Sur l'une des photos, trois types en bleu de travail posaient d'un air décontracté devant la porte d'entrée. Certains clichés étaient guindés, mais la majeure partie reflétait un dynamisme dont je ne voyais pas trace dans les locaux. Le fondateur de la compagnie, Linden « Woody » Wood, était décédé deux ans plus tôt. Je me demandai si l'enthousiasme général ne s'était pas éteint avec lui.

Les Wood figuraient au centre du panneau, sur une photo de studio qui semblait avoir été prise dans la maison familiale. Mme Wood était assise dans un fauteuil de style provençal. Linden était debout, la main sur l'épaule de sa femme. Les cinq enfants étaient disposés autour de leurs parents. Je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer Lance, mais je connaissais Ash parce que nous étions allées en classe ensemble. Olive, d'un an son aînée, avait fait une brève apparition au lycée de Santa Teresa, avant d'être envoyée dans un collège à l'étranger pour son année de terminale. Il y avait probablement un mini scandale là-dessous, mais j'ignorais ce dont il s'agissait. La plus âgée des cinq était Ebony, qui devait aujourd'hui approcher la quarantaine. Je me souvenais avoir entendu dire qu'elle

avait épousé un riche play-boy et qu'elle vivait en France. Le cadet était un garçon prénommé Bass, pas tout à fait la trentaine, instable, irresponsable, acteur raté, musicien dénué de talent, qui vivait à New York – du moins la dernière fois que j'avais entendu parler de lui. Je l'avais brièvement rencontré huit ans plus tôt par l'intermédiaire de mon ex-mari, Daniel, un pianiste de jazz. Bass était le mouton noir de la famille. Je n'étais pas très sûre de ce que valait Lance.

Assise en face de lui, soixante-six minutes plus tard, je commençai à m'en faire une idée. Lance était apparu à 9 h 30. La réceptionniste lui indiqua qui j'étais. Il se présenta, nous nous serrâmes la main et il me demanda la permission de passer un coup de fil. Je dis « bon », et je n'entendis plus parler de lui jusqu'à 10 h 6. Il me reçut en bras de chemise, cravate dénouée, bouton de col ouvert, pieds sur le bureau. Son visage avait un teint cireux sous l'éclairage au néon. Il devait avoir la trentaine, mais il vieillissait mal. La mauvaise humeur et le mécontentement avaient creusé des rides de chaque côté de sa bouche et terni son regard marron clair. Il donnait l'impression d'un homme miné par un destin contraire. Ses cheveux châtain-blond, clairsemés sur le haut du crâne, étaient peignés en arrière. Je me dis que son histoire de coup de fil était bidon. Il était tout à fait du genre à faire poireauter les gens pour se donner de l'importance. Son sourire était prétentieux, l'énergie qu'il dégageait chargée de tension.

— Désolé de ce contretemps, dit-il. Que puis-je pour vous ?

Il était vautré dans son fauteuil pivotant, les cuisses écartées.

— Vous avez rempli une déclaration de sinistre, au sujet d'un incendie, je crois ?

— En effet. J'espère que vous n'allez pas me faire d'ennuis. Je ne réclame rien qui ne me soit dû.

J'émis un murmure qui ne m'engageait à rien, tout en me gardant bien de lui dire que j'étais là pour tenter de déceler une arnaque. Tous les escrocs à l'assurance que j'avais rencontrés m'avaient tenu le même discours, le petit hochement de tête vertueux inclus. Je sortis mon magnétophone, le branchai et le posai sur le bureau.

— La compagnie souhaite que notre conversation soit enregistrée, dis-je.

— Aucun problème.

J'adressai les remarques suivantes au magnétophone. Je mentionnai mon nom, le fait que je travaillais pour la *California Fidelity*, la date et l'heure de l'interview, et le fait que je parlais à Lance Wood en tant que président de la Wood/Warren, puis je précisai l'adresse de la compagnie et la nature du sinistre.

— Monsieur Wood, vous êtes conscient que ce que je viens de

dire est enregistré ? dis-je au bénéfice du magnétophone.

— Oui.

— M'autorisez-vous à enregistrer la conversation qui va suivre ?

— Oui, oui, dit-il avec ce petit geste de la main qui signifie « venons-en au fait ».

Je baissai les yeux sur le dossier.

— Pouvez-vous me raconter les circonstances de l'incendie qui s'est déclaré dans l'entrepôt de la Wood/Warren, au 606 Fairweather, le 19 décembre de cette année ?

Il eut un haussement d'épaules impatient.

— En fait, je n'étais pas en ville. Mais à ce qu'on m'a dit...

Le téléphone intérieur se mit à sonner. Il décrocha rageusement le combiné et aboya :

— Oui ? (Il y eut un silence.) Passez-la-moi, bon sang ! (Il me lança un bref regard.) Non, attendez une minute. Je la prends sur une autre ligne.

Il raccrocha, s'excusa d'un ton brusque et quitta la pièce. Je coupai le magnétophone et méditai sur la brève impression qu'il m'avait donnée en passant devant moi. Il commençait à prendre du ventre et sa chemise collait à ses omoplates. Il dégageait une forte odeur de transpiration – pas cette saine odeur animale qui résulte d'un effort physique, mais l'odeur aigre, un peu écoeurante, du stress. Il avait le teint plombé et l'air vaguement maladif.

J'attendis pendant quinze minutes, puis je gagnai la porte sur la pointe des pieds. La réception était déserte. Aucune trace de Lance Wood. Aucune trace de Heather. Je me dirigeai vers la porte qui donnait sur les bureaux. J'entrevis quelqu'un au fond du bâtiment qui ressemblait à Ebony, mais je n'en étais pas sûre. Une femme leva les yeux vers moi. La plaque posée sur son bureau indiquait qu'elle s'appelait Ava Daugherty et qu'elle était la responsable en chef. La quarantaine, elle avait un petit visage noiraud et un nez qui donnait l'impression d'avoir été refait. Ses cheveux noirs, coupés court, luisaient de laque. Elle avait l'air contrarié, peut-être parce qu'elle venait d'écailler le vernis rouge vif de l'un de ses ongles.

— Je suis censée interviewer Lance Wood, mais il a disparu. Savez-vous où il est allé ?

— Il a quitté l'usine.

Elle léchait consciencieusement son ongle écaillé, comme si l'alchimie de sa salive pouvait servir d'adhésif.

— Il est parti ?

— Je viens de vous le dire.

— Vous a-t-il dit quand il comptait revenir ?

— M. Wood ne m'informe pas de ce genre de choses, rétorqua-t-elle sèchement. Si vous le souhaitez, vous pouvez me laisser votre

nom, il vous recontactera.

Une voix s'interposa :

— Un problème ?

Nous levâmes les yeux en même temps. Un homme brun se tenait sur le seuil, derrière moi. Ava Daugherty devint instantanément plus aimable.

— Le vice-président de la compagnie, m'expliqua-t-elle, avant de se tourner vers le nouveau venu. Elle est censée interviewer Lance, mais il a quitté l'usine.

— Terry Kohler, dit-il en me tendant la main. Je suis le beau-frère de Lance Wood.

— Kinsey Millhone, de la *California Fidelity*, dis-je en lui serrant la main. Enchantée de vous rencontrer.

Sa poignée de main était ferme et chaude. C'était un homme sec et nerveux, avec une moustache noire et de grands yeux sombres, brillants d'intelligence. Il devait avoir une petite quarantaine. Je me demandai à laquelle des deux sœurs il était marié.

— Quel est votre problème ? Je peux peut-être vous aider ?

Je lui racontai brièvement ce que je faisais ici, et comment Lance Wood m'avait plantée là sans un mot d'explication.

— Voulez-vous que je vous fasse conduire à l'entrepôt ? proposa-t-il. Vous pourrez au moins inspecter les lieux du sinistre. Je suppose que cela fait partie de vos responsabilités.

— Je vous en serais reconnaissante. Quelqu'un d'autre est-il autorisé à me fournir les informations dont j'ai besoin ?

Terry Kohler et Ava Daugherty échangèrent un regard que je ne réussis pas à déchiffrer.

— Vous feriez mieux d'attendre Lance, déclara-t-il. Ne bougez pas, je vais voir si je peux apprendre où il est allé.

Il disparut en direction du bureau extérieur. Ava ouvrit le tiroir du haut de son bureau, y puisa un tube de colle et fit tomber une goutte transparente sur son ongle écaillé. Elle fronça les sourcils. Un long cheveu noir était pris dans la colle. Je la regardai lutter pour l'en extraire.

Terry Kohler réapparut dix minutes plus tard. Il secouait la tête avec une apparente exaspération.

— Je ne comprends rien à cette histoire, dit-il. Lance est parti en catastrophe et Heather n'est toujours pas à son bureau. (Il brandit un trousseau de clés.) Je vais vous emmener moi-même à l'entrepôt. Prévenez Heather que j'ai pris les clés si jamais elle réapparaît.

— Il vaudrait mieux que je prenne mon appareil photo, dis-je. Il est avec mon sac à main.

Il attendit patiemment tandis que je retournais dans le bureau de Lance. Je récupérai mon appareil photo, glissai mon portefeuille dans

mon fourre-tout et laissai mon sac là où il était.

Nous traversâmes la réception, puis les bureaux. Personne ne leva les yeux sur notre passage, mais des regards curieux nous suivirent en silence, comme ces portraits dont les yeux semblent bouger.

Le travail d'assemblage était effectué dans une salle spacieuse et ventilée, située à l'arrière de la bâtisse. Les murs étaient en métal ondulé et le sol en béton. Sur la droite, une porte d'acier à double battant permettait de faire entrer des équipements ou d'embarquer des unités prêtes à être livrées.

Terry ne s'arrêta qu'une seule fois, pour me présenter un type du nom de John Salkowitz.

— John est ingénieur en chimie industrielle, et associé-conseil, dit Terry. Il est avec nous depuis 1966. Si vous avez des questions à poser sur le processus de température élevée, il est l'homme qu'il vous faut.

Terry avait déjà repris sa marche. Je trottinai derrière lui. Nous sortîmes dans l'allée et mîmes le cap sur la rue.

— À laquelle des sœurs Wood êtes-vous marié ? demandai-je. Je suis allée au collège avec Ash.

— Olive, répondit-il avec un sourire. Quel est votre nom, déjà ?

Je le lui répétai, et nous bavardâmes agréablement pendant le reste du chemin, jusqu'à ce que le squelette carbonisé de l'entrepôt se dresse devant nous, nous imposant silence.

CHAPITRE III

Il me fallut trois heures pour inspecter les lieux du sinistre. Terry entreprit de déverrouiller la porte d'entrée, ce qui me parut presque risible, compte tenu des dégâts causés par l'incendie. La façade de la bâtisse était encore debout, mais le premier étage s'était effondré, déversant sur le rez-de-chaussée un amas de décombres noircis et enchevêtrés. Les vitres du rez-de-chaussée avaient explosé sous l'effet de la chaleur. Les tuyaux en métal éventrés ployaient sous le poids des murs écroulés. Les quelques objets encore identifiables étaient réduits à des carcasses abstraites, sans couleur et sans forme.

Quand il devint évident que j'étais là pour un bout de temps, Terry s'excusa et rentra à l'usine. C'était la veille de Noël, et la Wood/Warren fermait plus tôt que d'habitude. Il m'invita à venir boire un verre de punch, si je ne finissais pas trop tard. J'avais déjà sorti mon mètre pliant, mon carnet de croquis et mes crayons, et je calculais mentalement la marche à suivre. Je le remerciai, à peine consciente de son départ.

Je fis le tour de la bâtisse, notant les emplacements les plus saccagés par le feu, inspectant l'encadrement des fenêtres afin de vérifier qu'elles n'avaient pas été forcées de l'extérieur. Je ne savais pas au juste quand l'équipe d'assainissement arriverait, mais comme il n'y avait pas de trace apparente d'un incendie criminel, je supposai que la *California Fidelity* demanderait un délai. Dès le lundi matin, je procéderaï à un contrôle bancaire de Lance Wood, histoire de m'assurer que l'incendie ne dissimulait pas une magouille financière... une simple formalité dans le cas présent, puisque dans son rapport le chef des pompiers avait déjà écarté l'hypothèse d'un incendie criminel. Comme c'étaient probablement les seuls éléments dont nous disposerions pour l'expertise, je pris deux rouleaux entiers de photos, de vingt-quatre poses chacun.

Pour autant que je puisse me prononcer, le feu avait dû se déclencher quelque part au niveau du mur nord, ce qui semblait corroborer la thèse d'une défaillance électrique. Il faudrait que j'étudie le réseau des installations électriques sur le plan original, mais j'étais à peu près sûre que le chef des pompiers avait déjà opéré la vérification avant d'émettre ses conclusions.

Presque tout l'intérieur de l'entrepôt avait brûlé. Les murs de soutien tenaient encore debout, aussi noirs et friables que du charbon. J'avançaï prudemment au milieu de l'amas de décombres calcinés, traçant un plan détaillé des ruines, notant l'apparence générale et le

degré de carbonisation des objets brûlés. La puanteur était familière : bois roussi, suie, fétidité de l'eau croupie, odeur entêtante des produits chimiques contenus dans les matériaux réduits à leur plus simple élément. Il y avait également une autre odeur, que je notai sans pouvoir l'identifier. Elle était probablement liée aux matériaux stockés dans l'entrepôt. Quand j'avais appelé Lance Wood, la veille, je lui avais demandé une copie des listes d'inventaire. Il faudrait que je les étudie, pour essayer de déceler l'origine de cette odeur. Ça ne me plaisait pas beaucoup d'être obligée d'inspecter les lieux de l'incendie avant d'avoir pu l'interviewer, mais puisqu'il avait disparu, je n'avais pas vraiment le choix. Peut-être serait-il présent à la petite fête du personnel. Ça me donnerait l'occasion de lui arracher un autre rendez-vous pour le lundi matin.

À 14 heures, je rangeai mon carnet de croquis et époussetai mon jean. Mes tennis étaient couvertes de cendres et je devinai que mon visage devait être barbouillé de suie. Mais j'étais quand même assez satisfaite de mon travail. La Wood/Warren allait faire l'objet de plusieurs estimations contradictoires, qui seraient soumises à la CF en même temps que mes recommandations concernant la demande d'indemnisation. Selon les barèmes en vigueur, j'estimai les travaux de reconstruction à cinq cent mille dollars, plus une indemnité pour les pertes occasionnées.

La fête de Noël était déjà bien entamée. Les festivités se déroulaient dans les bureaux internes. Un récipient de punch avait été installé sur une table à dessin. Les bureaux avaient été poussés contre les murs et recouverts d'assiettes de plats froids, de fromage et de biscuits, ainsi que de tranches de cakes et de gâteaux maison. Les employés de la compagnie se montaient à une soixantaine, et tout ce petit monde faisait un bruit d'enfer, l'ambiance s'échauffant au fur et à mesure que le punch au champagne circulait. Une version reggae des chants de Noël passait dans le système d'intercom.

Il n'y avait toujours pas trace de Lance Wood, mais je repérai Heather à l'autre bout de la pièce, les joues rouges d'excitation. Terry Kohler croisa mon regard et se fraya un passage jusqu'à moi. Il se pencha pour me parler à l'oreille.

— Vous feriez mieux de récupérer votre sac à main avant que la fête dégénère.

Je hochai vigoureusement la tête et m'enfonçai dans son sillage jusqu'au bureau de Lance. La porte était grande ouverte. La pièce avait été transformée en bar. Des bouteilles d'alcool, de la glace et des gobelets en plastique étaient alignés sur le bureau. Plusieurs personnes étaient là, profitant à la fois des bouteilles et du confort du patron.

Mon sac à main avait été remisé dans un coin, entre un fichier et une étagère remplie de manuels techniques. Je rangeai mon appareil photo et mon carnet de croquis et suspendis le sac à mon épaule droite. Terry proposa d'aller me chercher un verre de punch, et après une brève hésitation, j'acceptai.

En règle générale, je suis mal à l'aise dans les réunions, et dans ce cas précis, je ne connaissais personne. Ce qui me retint, ce fut la pensée que je n'avais pas d'autre endroit où aller. Ce serait probablement la seule occasion que j'aurais de fêter Noël. Pourquoi ne pas en profiter ? J'acceptai un peu de punch, puisai une poignée de fromage et de biscuits, grignotai quelques gâteaux saupoudrés de sucre rose et vert, souris aimablement et me montrai gracieuse avec tous ceux qui passaient à ma portée. À 15 heures, comme la petite fête commençait à dégénérer, je m'excusai et gagnai la sortie. J'avais presque atteint le trottoir quand quelqu'un cria mon nom. Je me retournai. Heather descendait l'allée, une enveloppe arborant le logo de la Wood/Warren à la main.

— Je suis contente de vous avoir rattrapée, dit-elle. Je crois que M. Wood voulait que je vous remette ceci avant que vous partiez. Je l'ai trouvée dans mon casier.

— Merci. (Je soulevai le rabat de l'enveloppe et jetai un œil au contenu : les feuilles d'inventaire.) Oh, parfait, dis-je, stupéfaite qu'il y ait pensé avant de s'évanouir dans la nature. Je l'appellerai lundi pour convenir d'un autre rendez-vous.

— Désolée pour aujourd'hui, répondit-elle. Joyeux Noël !

Elle agita la main et regagna la fête. La porte grande ouverte laissait échapper un flot de bruit et de fumée de cigarettes. Ava Daugherty nous regardait, les yeux fixés avec curiosité sur l'enveloppe que m'avait remise Heather et que j'étais occupée à fourrer dans mon sac. Je regagnai ma voiture et pris la direction de la ville.

Je fis un crochet par le bureau. Les locaux de la *California Fidelity* étaient éteints. Comme la plupart des entreprises, la CF avait fermé plus tôt en cette veille de Noël. Je déverrouillai ma porte, jetai le dossier sur mon bureau et regardai s'il y avait des messages. Puis je passai un coup de fil au chef des pompiers. Je voulais vérifier les informations dont je disposais. Il était déjà parti, et on me laissa entendre qu'il ne me rappellerait probablement pas avant le lundi.

À 16 heures, j'étais de retour à mon appartement, le pont-levis relevé. J'y restai le week-end entier.

Je passai Noël toute seule, mais sans amertume.

Le lendemain était un dimanche. Je fis un brin de ménage, quelques courses, je me préparai du thé chaud et je lus.

Lundi 27 décembre, j'étais de nouveau à pied d'œuvre dans mon bureau, essayant de tirer un récit cohérent de ma visite sur les lieux de l'incendie.

Le téléphone sonna. J'espérais qu'il s'agissait de Mme Brunswick, de la banque, qui me rappelait pour me dire que l'histoire abracadabrante des cinq mille dollars avait été éclaircie.

— Millhone Investigations, dis-je.

— Oh, salut, Kinsey. C'est Darcy, du bureau d'à côté. Je me demandais quand je pourrais venir récupérer le dossier.

— Darcy, il est seulement 10 h 30 ! Je travaille dessus, O.K. ?

— Ce n'est pas la peine de prendre ce ton. J'ai expliqué à Mac que le dossier ne pouvait pas être déjà prêt, mais il dit qu'il veut le relire avant quoi que ce soit.

— Avant quoi ?

— Je n'en sais rien, Kinsey. Comment voulez-vous que je le sache ? Je vous appelle parce que j'ai trouvé une note dans mon panier des urgences.

— Ton « panier des urgences » ? Il fallait commencer par là. Tu peux venir le chercher, ce foutu dossier.

La mauvaise humeur et l'intuition ne font pas bon ménage. Quel que soit le détail qui me turlupinait, il n'y avait aucune chance que je puisse mettre le doigt dessus si Darcy continuait à me tourner autour comme ça. Mon premier geste, ce matin-là, avait été d'adresser un formulaire à l'Unité de prévention contre la fraude à l'assurance, demandant une vérification de la situation financière de Lance Wood. J'avais peut-être inconsciemment enregistré une précédente déclaration de sinistre par le passé, et c'était ce qui me chiffonnait. Les conclusions de l'ordinateur ne me parviendraient pas avant dix jours, mais au moins j'aurais couvert mes arrières. J'ajustai le ruban de ma machine, tapai le nom de l'assuré, le lieu, la date et l'heure du sinistre.

Quand Darcy vint chercher le dossier, je lui parlai sans lever les yeux.

— J'ai donné les pellicules à Photo-Rapide, en venant. Elles seront prêtes à midi. Je n'ai pas encore pu parler à Lance Wood ni au chef des pompiers.

— Je le dirai à Mac, lâcha-t-elle d'un ton froid.

Oh bon, pensai-je. De toute manière, nous n'avons jamais été copines.

Comme je ne disposais d'aucun soupçon précis ni d'aucune piste réelle, je rédigeai mon rapport d'une façon totalement neutre. Quand ce fut fini, je le retirai de la machine, le signai, le datai et le posai à côté de moi. Comme il me restait encore une heure avant d'aller chercher les photos, je mis au clair mon croquis de l'entrepôt et le fixai au rapport avec un trombone.

Le téléphone sonna. Cette fois, c'était Andy.

— Pouvez-vous venir dans le bureau de Mac quelques instants ?

Je muselai mon irritation, en me disant qu'il valait mieux ne pas froisser le directeur de la CF.

— Naturellement. Mais je n'aurai les photos que dans une heure.

— Nous comprenons. Apportez simplement ce que vous avez.

Je raccrochai, raflai le rapport et le croquis, verrouillai le bureau derrière moi et me dirigeai vers la porte voisine. Qu'est-ce qu'il voulait dire avec son « nous » ?

À la seconde où je mis le pied dans le bureau de Mac, je sus que quelque chose n'allait pas. Je connaissais Maclin Voorhies depuis que j'avais commencé à travailler pour la *California Fidelity*, presque dix ans plus tôt. Il a la soixantaine, à présent. Visage maigre, austère, cheveux gris et clairsemés qui hérissent son crâne comme des feuilles de pissenlit, grandes oreilles aux lobes tombants, nez protubérant, petits yeux noirs enfoncés sous des sourcils blancs en broussaille. Il est malin, compétent, avare de compliments et complètement dénué d'humour. Je ne l'ai jamais vu fumer, mais il est toujours en train de mâchonner un vieux bout de cigare. Résultat : ses dents ont la couleur d'une vieille cuvette de toilettes.

Ce ne fut pas tellement son expression qui m'alerta – elle n'était pas plus sombre que d'habitude – mais plutôt celle d'Andy, debout à côté de lui. On ne s'aime pas beaucoup, Andy et moi. Il a quarante-deux ans, et c'est un sale petit lèche-bottes, toujours occupé à manœuvrer pour tirer parti des événements. Il a un visage lunaire, son bouton de col a toujours l'air sur le point de sauter, et... bref, il m'énerve. Il y a des gens comme ça, qui ont le don de m'horripiler. En cet instant précis, son visage exprimait un mélange de gêne et de suffisance, et il évitait soigneusement de croiser mon regard.

Mac feuilletait le dossier. Il lança à Andy un coup d'œil impatient.

— Vous n'avez rien à faire ?

— Comment ? Oh, si, bien sûr. Je pensais que vous vouliez que j'assiste à l'entretien...

— Je m'en charge. Je suis certain que vous avez beaucoup de travail.

Andy murmura quelque chose qui donnait à penser qu'il s'éclipsait de sa propre initiative. Mac accueillit son départ avec un petit soupir. Je le regardai mâchonner son mégot de cigare. Il leva les yeux d'un air étonné, comme s'il venait juste de s'apercevoir que j'étais là.

— Vous voulez bien m'éclairer sur ce dossier ?

Je lui décrivis les faits, tout en m'abstenant de préciser que le dossier avait séjourné trois jours sur le bureau de Darcy avant de m'être transmis. Je ne cherchais pas à la protéger. Mais, en affaires, il

vaut mieux éviter de tirer dans les pattes de ses collaborateurs. Je lui dis que j'attendais deux rouleaux de pellicules, qu'il n'y avait pas encore eu d'expertise, mais qu'à première vue la demande d'indemnisation paraissait fondée. J'hésitai à lui faire part de mes réticences, puis décidai de me taire. Je n'avais pas pu identifier ce qui me gênait dans cette affaire et il me semblait préférable de m'en tenir aux faits.

Le froncement de sourcils de Mac intervint trente secondes après le début de mon récita, mais ce qui m'inquiéta vraiment, ce fut le silence qui s'installa quand j'eus fini de parler. Mac est du genre à vous étourdir de questions. Une vraie mitraille. Il est rare qu'il s'asseye et qu'il vous regarde fixement comme il le faisait en cet instant.

— Je peux savoir ce qui se passe ? demandai-je.

— Avez-vous vu la note qui figure sur la chemise du dossier ?

— Quelle note ? Il n'y avait aucune note.

Il me tendit une feuille de bloc de la *California Fidelity*, couverte de l'écriture tarabiscotée de Jewel. « Kinsey... cette affaire sent mauvais. Je regrette de ne pas avoir le temps de vous éclairer, mais le rapport du chef des pompiers est parfaitement explicite. Il dit que vous pouvez l'appeler si vous avez besoin d'un coup de main. J. »

— Cette note ne figurait pas au dossier quand on me l'a remis.

— Et le rapport des pompiers ? Il n'y figurait pas non plus ?

— Bien sûr que si. C'est la première chose que j'ai lue.

L'expression de Mac s'assombrit davantage encore. Il me tendit le dossier, ouvert sur le rapport des pompiers. Je baissai les yeux sur le formulaire familial du STFD. C'était bien le rapport que j'avais lu. Mais je n'avais jamais eu en main le récit détaillé des faits qui suivait. Le chef des pompiers, John Dudley, concluait son enquête en soulignant que l'incendie était selon toute vraisemblance d'origine criminelle. L'article de journal agrafé à présent au formulaire s'achevait sur une conclusion identique.

Je sentis une rougeur brûlante me monter au visage, et un petit frisson glacé me secoua.

— Ce n'est pas le rapport que j'ai lu.

Ma voix avait monté d'un cran. Je la reconnus à peine. Mac tendit la main et récupéra le dossier.

— J'ai reçu un coup de téléphone, ce matin. Quelqu'un affirme que vous êtes mouillée dans cette affaire.

J'ouvris de grands yeux.

— Quoi ?

— Qu'avez-vous à répondre ?

— C'est absurde ! Qui a appelé ?

— Le problème n'est pas là.

— Enfin, Mac, mettez-vous à ma place ! Quelqu'un m'accuse d'un acte criminel, il est normal que je veuille savoir qui !

Il ne dit rien, mais son visage prit une expression fermée et têtue. Je saisis parfaitement le message.

— D'accord, oublions ça, dis-je.

Je me dis qu'il valait mieux connaître le fond de l'histoire avant de m'inquiéter d'en connaître les protagonistes.

— Que vous a dit cet informateur anonyme ?

Il se renversa dans son fauteuil et examina le bout éteint de son cigare.

— Quelqu'un vous a vue accepter une enveloppe des mains de la secrétaire de Lance Wood, déclara-t-il.

— Foutaise ! Quand ?

— Vendredi dernier.

Je revis en un éclair Heather me rappeler comme je quittais l'usine.

— Il s'agissait des feuilles d'inventaire. J'ai demandé à Lance Wood de m'en fournir une copie et il les a déposées dans le casier de sa secrétaire.

— Quelles feuilles d'inventaire ?

— Celles qui sont dans le dossier.

Il le feuilleta en secouant la tête. De ma place, je vis clairement qu'il ne contenait que deux ou trois pages volantes agrafées sur le côté. Aucune trace des feuilles d'inventaire que j'avais reliées par un trombone et insérées au dossier. Il leva les yeux vers moi.

— Et l'entretien avec Wood ?

— Il n'a pas eu lieu. Il y a eu une urgence, et il a disparu. Je dois fixer un autre rendez-vous avec lui aujourd'hui même.

— À quelle heure ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas encore appelé. Je voulais d'abord rédiger mon rapport.

Je ne pouvais m'empêcher d'être sur la défensive.

— Il s'agit bien de cette enveloppe ?

Mac brandit l'enveloppe en question, avec le logo de la Wood/Warren. Seulement, maintenant, il y avait un message griffonné dessus : « J'espère que ce sera suffisant. Vous aurez le reste par la suite, comme convenu. »

— Bon sang, Mac ! Ce n'est pas sérieux ! Si j'avais touché un pot-de-vin, pourquoi aurais-je laissé traîner ça dans le dossier ?

Pas de réponse. Je fis une nouvelle tentative.

— Vous croyez vraiment que Lance Wood m'a achetée ?

— Je ne crois rien, si ce n'est que cette affaire doit être tirée au clair. Dans votre intérêt comme dans le nôtre.

— Si j'ai accepté de l'argent, où est-il, selon vous ?

— Je ne sais pas, Kinsey. C'est à vous de me le dire. Si vous avez été payée cash, vous ne devez pas avoir eu de mal à le cacher.

— Il faudrait que je sois la dernière des imbéciles ! Et lui aussi ! S'il voulait m'acheter, vous croyez qu'il serait assez crétin pour fourrer l'argent dans une enveloppe et l'écrire noir sur blanc ? Mac, cette histoire est un coup monté !

— Pourquoi ferait-on ça ?

Il ne m'accusait pas. Il semblait sincèrement stupéfait par cette éventualité.

— Qui se donnerait autant de mal ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne suis peut-être qu'un simple pion dans cette histoire. C'est peut-être Lance Wood qui est visé. Vous savez parfaitement que je n'aurais jamais fait une chose pareille. Je vais vous envoyer tous mes relevés de banque. Vous pouvez passer mes comptes au crible. Regarder sous mon matelas, et même...

Je m'interrompis net, hébétée.

Sa bouche remua, mais je n'entendis pas ce qu'il disait. Je pouvais sentir les mâchoires du piège se refermer sur moi. Un fait incompréhensible venait brusquement de trouver son explication. Au courrier du matin, j'avais reçu un avis m'informant qu'un dépôt de cinq mille dollars avait été effectué sur mon compte. Je savais maintenant ce que cela signifiait.

CHAPITRE IV

J'empaquetai mes affaires personnelles et mes dossiers en cours. La *California Fidelity* avait suspendu nos relations jusqu'à ce que l'affaire Wood/Warren ait été « élucidée ». J'avais jusqu'à midi pour évacuer les lieux. J'appelai la compagnie du téléphone et demandai qu'on envoie mes appels chez moi jusqu'à nouvel ordre. Je débranchai le répondeur, le posai sur le dernier carton et descendis le tout jusqu'à ma voiture. J'avais reçu ordre de rendre les clés de mon bureau avant de partir, mais je passai outre. Pas question de donner libre accès aux dossiers confidentiels que je compilais depuis cinq ans. Je ne pensais pas que Mac ferait pression sur moi, ni que qui que ce soit se soucierait de faire changer les serrures. Qu'ils aillent se faire foutre, de toute façon. Je sais crocheter la plupart des serrures.

Dans le même temps, j'analysais le déroulement des événements. Le dossier de la Wood/Warren était resté sur mon bureau pendant tout le week-end, le rapport des pompiers avait donc pu y être glissé à n'importe quel moment. J'avais travaillé sur mes propres notes, le matin même, sans me référer au dossier. Je n'avais donc eu aucun moyen de vérifier si les feuilles d'inventaire y figuraient. Même si j'avais regardé, il était probable que je n'aurais pas remarqué leur disparition. La porte de mon bureau et la porte-fenêtre donnant sur le balcon ne semblaient pas avoir été forcées, mais mon sac à main et mon trousseau de clés étaient restés dans le bureau de Lance Wood pendant trois heures, le vendredi. N'importe qui pouvait avoir fouillé mon sac et fait faire un double des clés. Mon carnet de chèques était également à l'intérieur, et je n'avais pas besoin d'être devin pour comprendre que cela avait été un jeu d'enfant de prélever une feuille de dépôt, de la remplir, de la fourrer dans une enveloppe avec cinq mille dollars et de déposer le tout dans la boîte de l'agence. Si on ne s'était pas servi de ma carte de crédit, c'était tout simplement parce que mon code secret ne figurait nulle part.

Je roulai en direction de la Wood/Warren, le cerveau en ébullition. À la seconde où j'avais compris ce que se passait, ma colère avait cédé la place à un intense sentiment de curiosité. Mes émotions s'étaient déconnectées, tandis que mes idées se mettaient en place, comme une radio brusquement branchée sur la bonne fréquence. Quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour me discréditer. La fraude à l'assurance est un délit bougrement sérieux, passible de deux, trois, voire quatre ans de prison ferme. Mais ça ne m'arriverait pas, les amis. Pas question.

Heather me regarda avec ahurissement traverser la réception de la Wood/Warren au pas de charge.

— Il est là ?

Elle posa un regard affolé sur son carnet de rendez-vous.

— Vous avez rendez-vous ?

— À présent, oui.

Je frappai à la porte et entrai. Lance était en tête à tête avec John Salkowitz, l'ingénieur en chimie industrielle à qui on m'avait présentée lors de ma précédente visite. Les deux hommes étaient penchés sur un microscope qui ressemblait à une aiguille à broderie géante.

— Nous avons à parler, dis-je.

Lance vit à ma tête que je ne plaisantais pas et fit signe à Salkowitz qu'ils continueraient plus tard.

J'attendis que la porte se soit refermée, puis me penchai sur le bureau de Lance.

— Quelqu'un essaie de nous casser les reins à tous les deux, dis-je.

Je lui expliquai la situation d'une façon qui ne laissait pas la moindre place au doute. Il saisit parfaitement le message. Son visage se décolora.

Il se laissa tomber dans son fauteuil pivotant.

— Jésus ! souffla-t-il. Je n'arrive pas à y croire.

Je pus voir sur son visage qu'il passait en revue toutes les possibilités, exactement comme je l'avais fait.

Je tirai une chaise à moi et m'assis.

— Qu'est-ce qui a causé votre départ précipité, vendredi matin ? demandai-je. C'est forcément lié, vous en êtes conscient ?

— Comment cela ?

— Parce que si je vous avais interviewé, comme j'en avais l'intention, vous auriez probablement mentionné le fait qu'il s'agissait d'un incendie criminel, et j'aurais immédiatement compris que le rapport des pompiers avait été falsifié.

— Ma gouvernante a appelé. Je suis au beau milieu d'une procédure de divorce difficile, et Gretchen a débarqué à la maison avec deux types baraqués et un camion de déménagement. Le temps que j'arrive, elle avait déjà vidé le salon et s'attaquait au bureau.

— Avait-elle la possibilité de monter un coup comme celui-là ?

— Dans quel but ferait-elle ça ? Elle aurait tout à y perdre. Je lui verse six mille dollars par mois, à titre de pension provisoire. Non, croyez-moi, elle n'a aucun intérêt à me voir épinglé pour une fraude à l'assurance. D'ailleurs, elle vit à Tulsa depuis le mois de mars de cette

année.

— En tout cas, quelqu'un veut noircir votre réputation.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est à moi qu'on en veut ? C'est peut-être vous qui êtes visée.

— Non. Personne ne pouvait savoir avec certitude qu'on me confierait l'affaire. Les demandes d'indemnisation sont assignées un peu au hasard, selon qu'on est disponible ou non. Si c'était à moi qu'on en voulait, on s'y serait pris autrement. On n'aurait pas incendié votre entrepôt en misant sur le fait que l'enquête me serait peut-être confiée.

— Je suppose que non, admit-il.

— Revenons-en à vous. Rien de particulier à signaler dans votre vie privée, en dehors de votre divorce ?

Il prit un crayon et le fit passer de doigt en doigt, comme un petit bâton. Il regarda sa progression, puis me lança un regard énigmatique.

— J'ai une sœur qui a quitté Paris pour revenir s'installer ici, il y a trois mois. Le bruit court qu'elle veut prendre le contrôle de l'usine.

— Vous voulez parler d'Ebony ?

Il eut l'air surpris.

— Vous la connaissez ?

— Pas vraiment, mais je sais qui elle est.

— Elle désapprouve ma façon de diriger l'usine.

— Suffisamment pour tenter un coup comme celui-là ?

Il me regarda quelques instants, puis tendit la main vers le téléphone.

— Je ferais mieux d'appeler mon avocat.

— Nous, rectifiai-je. Nous sommes tous les deux dans la même galère.

Je le laissai et rentraï en ville.

À ma connaissance, le bureau du district attorney n'avait pas été saisi de l'affaire, et aucun acte d'accusation n'avait été lancé contre nous. Pour être légal, un mandat d'arrêt doit répondre à une plainte, appuyée sur des faits prouvant, primo, qu'un crime a été commis, et deuzio, que l'informateur ou son information est digne de confiance. Or jusqu'ici, tout ce dont disposait Mac se résumait à un coup de fil anonyme et à des faits troublants. Mais tôt ou tard, il serait obligé de prendre des mesures. Si l'accusation était fondée, la CF devait être protégée. J'avais dans l'idée qu'il allait passer au peigne fin toutes les affaires qui m'avaient été confiées, pour vérifier s'il y avait eu des précédents. Il se pouvait aussi qu'il loue les services d'un détective privé pour se renseigner sur la Wood/Warren, sur Lance Wood, et, pourquoi pas, sur moi – une éventualité qui ne manquait pas de

piquant. Je me demandai combien de temps mon image de marque tiendrait le coup si ma vie privée était décortiquée par un professionnel. Les cinq mille dollars finiraient forcément par être découverts. Je ne savais pas quelle conduite adopter. Le dépôt en lui-même était accablant, mais si j'essayais de retirer l'argent, le résultat serait pire encore.

J'allai demander conseil à Lonnie Kingman, un avoué de la Criminelle pour qui j'avais fait quelques petits boulots dans le passé. Il a la quarantaine et un physique de boxeur : sourcils proéminents, nez cassé. Ses cheveux sont hirsutes et on a toujours l'impression que son complet va craquer aux épaules. Il mesure un mètre soixante-deux et pèse au bas mot dans les cent vingt kilos.

Les avoués ont le chic pour vous annoncer des trucs effarants sur le ton de la conversation. Quand je lui racontai ce qui m'arrivait, il me fit miroiter deux chefs d'accusation qui me pendaient au nez, en plus de l'inculpation pour fraude à l'assurance : j'allais probablement être citée comme complice de Lance Wood, et poursuivie pour complicité aggravée après les faits.

Je me sentis pâlir.

— Je préfère ne pas entendre ces conneries, grognai-je.

Il haussa les épaules.

— Ce sont les mesures que je prendrais si j'étais district attorney, déclara-t-il d'un ton désinvolte. Probable que j'ajouterais même quelques chefs d'inculpation supplémentaires, dès que les faits me seraient connus.

— Les faits, mon cul ! Je n'avais jamais vu Lance Wood de ma vie avant ça.

— Bien sûr, mais pouvez-vous le prouver ?

— Évidemment non ! Comment le pourrais-je ?

Lonnie soupira comme si l'idée que j'allais bientôt croupir derrière les barreaux l'ennuyait.

— Bon, alors qu'est-ce que je fais ?

Il sourit.

— Tenez-vous à distance de Lance Wood.

— Je ne peux quand même pas rester sagement assise dans mon coin, à attendre que le ciel me tombe sur la tête ! Je veux savoir qui a monté ce coup fourré.

— Qui vous dit le contraire ? Vous êtes détective, faites votre boulot. Mais, à votre place, je serais très prudente. Une fraude à l'assurance n'a rien d'une bagatelle. Faites attention à ne pas aggraver votre cas.

Je n'osai pas lui demander ce qu'il entendait par là.

De retour chez moi, je déchargeai mes cartons de dossiers. Je pris quelques minutes pour enregistrer un nouveau message sur mon répondeur, puis je téléphonai à Jonah Robb, au service des personnes disparues du département de police de Santa Teresa. En général, je ne suis pas du genre à me raccrocher à un homme quand ça va mal. J'ai été élevée dans l'idée que la femme moderne est capable de se tirer d'affaire toute seule, et j'étais bien décidée à le prouver... dès que j'aurais trouvé par où commencer.

J'avais rencontré Jonah six mois plus tôt, alors que j'étais sur une affaire. Depuis, nous nous étions rencontrés un peu partout, et plus récemment dans mon lit. Plein d'humour, franc, un peu brouillon, un peu tourmenté, il a trente-neuf ans, des yeux bleus, des cheveux noirs, et une femme appelée Camilla qui passe son temps à entrer et à sortir de sa vie avec ses deux petites filles dont je tairai le nom. J'avais ignoré l'alchimie qui passait entre nous aussi longtemps que j'avais pu, trop futée (que je disais) pour m'embarquer dans une liaison avec un monsieur marié. Et puis un beau soir, j'étais tombée sur lui alors que je sortais d'une interview particulièrement déprimante. On avait bu des margaritas dans un petit bar près de la plage. Dansé sur des vieux airs de Johnny Mathis, parlé, dansé à nouveau, commandé d'autres margaritas. Mes bonnes résolutions avaient sombré quelque part au milieu de « The Twelfth of Never », et je l'avais invité chez moi. Je n'ai jamais pu résister aux paroles de cette chanson.

— Personnes disparues. Sergent Shiffman.

Pendant un instant, mon cerveau tourna à vide.

— Rudy ? C'est Kinsey. Où est Jonah ?

— Oh, salut, Kinsey ! Il n'est pas là. Il a emmené sa famille faire du ski pour les vacances. Ça s'est décidé brusquement, mais il me semble bien l'avoir entendu dire qu'il vous préviendrait. Il ne vous a pas téléphoné ?

— Pas que je sache, dis-je. Vous savez quand il doit rentrer ?

— Le 3 janvier, je crois bien. Vous voulez lui laisser un message ?

— Dites-lui que je me suis pendue, répondis-je avant de raccrocher.

J'avoue qu'après ça j'éclatai en sanglots. Je pleurai de frustration pendant six bonnes minutes, et puis je me mis au travail.

Le seul plan d'attaque que j'entrevois passait par Ash Wood. Je ne lui avais pas parlé depuis le collège, il y avait presque quatorze ans de ça. Je feuilletai le Bottin. Sa mère, Helen Wood, y figurait bien, de même que Lance, mais il n'y avait aucune trace d'Ash. Soit elle avait déménagé, soit elle s'était mariée. J'essayai la résidence principale. Une femme décrocha. Je me présentai et expliquai que je cherchais à joindre Ash.

— Kinsey, c'est vraiment toi ? C'est Ash, à l'appareil. Comment

vas-tu ?

Toutes les filles Wood ont la même voix : rauque et basse, avec un soupçon d'accent qui rappelle celui du Sud. L'intonation n'est pas traînante, plutôt indolente. Il me semblait que leur mère était originaire d'Alabama.

— On peut dire que j'ai de la chance, dis-je. Comment vas-tu ?

— Aussi bien qu'on peut aller dans ce monde cruel. En tout cas, je suis contente de t'entendre. Lance nous a dit qu'il t'avait vue à l'usine vendredi dernier. Que se passe-t-il, exactement ?

— J'espérais que tu pourrais répondre à cette question.

— Quelle chance ! J'adorerais bavarder avec toi. Tu peux te libérer, pour le déjeuner ?

— Pour toi, sans problème.

Elle suggéra qu'on se retrouve au *Edgewater Hotel* à 12 h 30, ce qui me convint parfaitement. Je voulais avoir le temps de me changer. Ma tenue habituelle se compose d'un jean, d'une paire de bottes ou de tennis, d'un pull ras du cou et d'une veste en jean. Je me trimbale toujours avec un grand sac en cuir à bandoulière, qui contient parfois mon petit calibre 32. J'étais à peu près sûre qu'Ashley ne se montrerait pas en public attifée comme ça. Je sortis ma robe noire passe-partout, une paire de collants et mes chaussures à talons plats. Un de ces jours, il faudrait vraiment que je renouvelle ma garde-robe.

CHAPITRE V

Le *Edgewater Hotel* est une grande bâtisse de style espagnol, tout en stuc, avec des portes voûtées, des fenêtres en retrait et un toit en tuiles rouges. Un patio vitré fait face à la mer, tandis que des tables abritées par des parasols protègent les clients du soleil et des vents marins. Les jardins sont plantés de genévriers et de palmiers, d'hibiscus, de fougères et de massifs qui, une fois par an, se couvrent de fleurs rose vif, pourpres et or.

Le portier stylé feignit de ne pas remarquer le piteux état de ma voiture. J'entrai dans le hall de l'hôtel et longeai un immense couloir peuplé de sofas moelleux et de philodendrons. Des poutres apparentes s'alignaient au-dessus de ma tête et mes pieds s'enfonçaient sans bruit dans un épais tapis à grosses fleurs.

Ash avait réservé une table dans la salle à manger intérieure. Elle était déjà installée, le visage tourné vers l'entrée, guettant mon arrivée. Elle n'avait pratiquement pas changé depuis le collège; chevelure roux pâle, yeux bleus éclairant un visage ouvert et sympathique, saupoudré de taches de rousseur. Elle avait des dents très blanches et un sourire communicatif. J'avais oublié qu'elle s'habillait décontracté. Son survêtement en laine bleue et sa veste en mouton me firent regretter amèrement mon jean et mon ras du cou.

Elle avait conservé ses quelques kilos superflus et se leva avec l'enthousiasme un peu gauche d'un jeune chiot pour me sauter au cou. Bien que d'une famille riche, elle n'avait jamais été ni snob ni prétentieuse. Autant Olive paraissait réservée et Ebony intimidante, autant Ash avait su rester simple, une qualité qui la faisait aimer de tout le monde. Durant notre deuxième année de collège, nous avions pris l'habitude de nous asseoir côte à côte dans la salle de classe et de bavarder avant le début des cours. L'amitié sincère qui s'était déclarée entre nous n'avait pourtant pas duré longtemps. Je fis la connaissance de sa famille. Elle fit la connaissance de ma tante. Je fus invitée chez elle, après quoi j'évitai soigneusement de lui rendre la politesse. Bien que les Wood se soient toujours montrés très aimables avec moi, il était clair qu'Ash gravitait tout en haut de l'échelle sociale, et moi tout en bas. L'écart entre nous finit par me mettre si mal à l'aise que je laissai nos relations s'espacer. Si Ash fut blessée par mon rejet, elle n'en montra rien. Je me sentais malgré tout coupable envers elle, et je fus soulagée quand, l'année suivante, elle alla s'asseoir à côté de quelqu'un d'autre.

— Kinsey, tu as l'air en pleine forme ! Je suis si contente que tu

m'aises appelée. J'ai commandé une bouteille de chardonnay. J'espère que ça te va ?

— Splendide ! dis-je en souriant. Tu n'as pas changé du tout.

— Toujours aussi énorme, tu veux dire, dit-elle dans un éclat de rire. Toi, par contre, tu es aussi mince qu'autrefois. Mais j'aurais parié que tu arriverais en jean. Je crois bien que c'est la première fois que je te vois en robe.

— J'ai voulu paraître « classe », avouai-je. Comment vas-tu ? Comme tu n'étais pas dans le Bottin, j'ai pensé que tu t'étais mariée ou que tu avais quitté la ville.

— En fait, je suis restée absente pendant dix ans, et je viens juste de rentrer. Et toi ? Je n'arrive pas à croire que tu sois détective privé. J'ai toujours pensé que tu finirais en prison. Tu étais une telle révoltée, à l'époque.

J'éclatai de rire. J'étais très mal dans ma peau au collège et je traînais avec des types qu'on surnommait les « raseurs de murs » parce qu'ils rôdaient toujours le long d'un muret, au bout du collège.

— Tu es mariée ? demanda Ash.

— Je l'ai l'été.

Je levai deux doigts pour indiquer le nombre des époux qui s'étaient succédé dans ma vie.

— Des enfants ?

— Grands dieux, non ! Pas moi. Et toi ?

— Non plus. Parfois, il m'arrive de le regretter.

Ash me regardait, les yeux brillants. Je la devinai prête à aimer par avance tout ce que je lui dirais.

— Quand nous sommes-nous vues pour la dernière fois ? Ça fait une paie, non ?

Elle hocha la tête.

— C'était pour les vingt et un ans de Bass, au *Country Club*. Tu étais avec le type le plus beau que j'aie jamais vu.

— Daniel, répondis-je. Mon mari numéro deux.

— Et le numéro un ? À quoi ressemblait-il ?

— Je ne répondrai qu'en présence d'un verre de vin.

Le serveur apparut avec la bouteille de chardonnay, et lui présenta l'étiquette. Elle abrégua le rituel d'un petit geste impatient et lui fit signe de nous servir. Je remarquai qu'il réprimait un sourire, probablement charmé, comme la plupart des gens, par les manières désinvoltes d'Ash et son mépris du formalisme. Il était grand, mince, très jeune, et nous parla des spécialités comme si nous avions l'intention de prendre des notes.

— Le serran est servi avec un chili beurre blanc, délicatement poché avec des tomates fraîches, du citron et du vin blanc, et accompagné d'un riz pilaf. Nous avons également des filets de saumon

à la sauce aigre...

Ash produisait des espèces de petits miaulements et l'interrompait de temps à autre pour lui demander des précisions. Je la laissai commander pour nous deux. Elle connaissait tous les serveurs par leur nom, et, après une interminable discussion, finit par opter pour des clams à la vapeur arrosés d'un bouillon au pernod, précédés d'une salade de crudités légèrement assaisonnée. Pour le dessert, elle décréta qu'on aviserait plus tard, si on avait vidé nos assiettes comme de bonnes petites filles.

Tout en mangeant, je lui parlai des circonstances qui m'avaient amenée à entrer en rapport avec la Wood/Warren et des irrégularités qui avaient été découvertes.

— Oh, Kinsey ! Je suis désolée. J'espère que Lance n'est pour rien dans tes ennuis.

— Quel genre d'homme est-il ? Il serait capable de mettre le feu à un entrepôt de l'usine familiale ?

Ash ne vola pas à son secours comme je m'y attendais.

— S'il l'avait fait, je ne pense pas qu'il serait allé s'en vanter.

— Bonne remarque. Qui pourrait lui en vouloir ?

— Je ne sais pas. La situation est embrouillée depuis la mort de papa. Il adorait ses fils, mais Bass était un dilettante et Lance passait la majeure partie de son temps à s'attirer des ennuis.

— Ton père a dû piquer des crises.

— Ça, oui ! Tu sais combien il était carré. Papa avait de grandes théories sur l'éducation. Il voulait nous surveiller, nous former, nous dominer. Mais les gosses ne réagissent pas comme les employés d'une compagnie. En fait, c'est tout le contraire qui s'est produit. Lance et Bass étaient déterminés à le mettre en échec. Bass n'est jamais rentré dans le rang.

— Il est toujours à New York ?

— Oh, il rentre à la maison de temps en temps – il est venu une semaine pour le Thanksgiving –, mais le plus souvent il est absent. New York, Boston, Londres... Je l'adore, mais il est tellement inconséquent... Je crois qu'il ne changera jamais. Bien sûr, Lance a été comme ça pendant des années. Ils sont plutôt gentils, tous les deux, mais ils en ont fait de drôles et Lance a eu quelques problèmes avec la loi.

Les clams arrivèrent. Chacune de nous deux eut droit à une assiette où s'empilaient de petits coquillages bien ronds, enveloppés dans un linge pour que le bouillon reste chaud. Ash décolla un tendre bouton de chair de clam, le déposa sur sa langue et l'avalait lentement, les yeux presque mi-clos d'extase. Je la regardai beurrer un morceau de pain français et le plonger dans le bol pour éponger la liqueur de clam. Elle y mordit à pleines dents avec un râle étouffé qui me fit

penser à ces films vidéo classés X.

— C'est bon ? dis-je d'un ton ironique.

— Divin.

Elle se rendit brusquement compte que je la taquinais et sourit, les joues un peu rouges.

— Un jour, quelqu'un m'a demandé ce que je préférais – le sexe ou les biscuits au chocolat. Je n'ai toujours pas réussi à trancher.

— Choisis les biscuits. Au moins, tu peux les faire toute seule.

Elle s'essuya la bouche et but une gorgée de vin.

— Bref, il y a environ six ou sept ans de ça, Lance s'est plus ou moins stabilisé et il a commencé à s'intéresser aux affaires. Papa était aux anges. La Wood/Warren était toute sa vie. Quand Bass est né, le dernier de la tribu, il avait perdu pratiquement tout espoir d'avoir un successeur.

— Et Ebony ?

— Oh, elle se passionnait pour la compagnie depuis qu'elle était toute gosse, mais elle savait que papa ne lui laisserait jamais les rênes. Il était terriblement vieux jeu. Un homme confie ses affaires à son fils aîné. Un point c'est tout. Les femmes se marient, elles font des gosses et elles sont dépensières. Il ne voulait pas en démordre. Elle est même allée à Cal Poly pour passer un diplôme d'ingénieur, mais papa lui a clairement fait comprendre que ça ne changerait rien à sa décision. Alors, elle est partie en Europe, et elle s'est mariée.

— Et du coup, elle a donné raison à son père.

— Hé oui. Naturellement, papa a immédiatement fait volte-face et affirmé qu'il lui aurait laissé la compagnie si elle s'était accrochée. Elle l'a détesté pour ça, et je la comprends. Il pouvait vraiment être salaud à ses heures.

— Elle est de retour, n'est-ce pas ?

— Exact. Elle est revenue à la maison en août. Sans Julian, ce qui, soit dit en passant, n'est pas une grande perte. C'est le pire crétin que j'aie jamais rencontré. Je n'ai jamais compris ce qu'elle avait pu lui trouver.

— Lance m'a dit qu'elle voulait prendre le contrôle de la compagnie.

— Je suis au courant, encore qu'elle ne m'en ait jamais parlé. Je m'entends assez bien avec Ebony, mais nous ne sommes pas très proches.

— Et Olive ? Elle s'intéresse également à la compagnie ?

— Par ricochet, je suppose. Elle a épousé l'un des ingénieurs en chimie qui travaillaient pour papa. Il est vice-président aujourd'hui, mais quand ils se sont connus, elle était encore au collège et lui venait juste d'être embauché.

— Terry Kohler, c'est ça ?

Elle hochait la tête.

— Quel genre d'homme est-ce ?

— Oh, je ne sais pas... Intelligent. Sérieux. Assez sympa, mais sans un gramme d'humour. Il est très doué dans sa partie. Et amoureux fou d'Olive. Il vénère ses moindres gestes. « Adorateur » est le terme qui lui convient le mieux.

— Heureuse femme... Il est ambitieux ?

— Il l'a été. Il voulait voler de ses propres ailes et fonder sa compagnie, mais je crois que le projet a capoté. Il a perdu son enthousiasme après ça, et... je ne sais pas, je suppose qu'être marié à la fille du patron est plus un handicap qu'autre chose.

— Quels sont ses rapports avec Lance ?

— Ils ont des prises de bec, de temps en temps. Terry est très susceptible. Il se froisse pour un rien.

— Et John Salkowitz ?

— C'est un amour. Il est exactement ce que papa aurait voulu que Lance soit.

— Tu m'as dit que Lance avait eu des accrochages avec la loi. C'était à quel sujet ?

— Il a volé des trucs dans l'usine.

— Tiens ! Ça s'est passé quand ?

— Quand il était étudiant. Il avait monté une petite entreprise qui devait l'aider à obtenir son diplôme d'économie. Quand il a vu que son affaire battait de l'aile, il a volé du matériel – rien de très important –, mais il a essayé de le revendre à un receleur. Le type a pris peur et a appelé la police.

— Ce n'était pas très malin.

— Je crois que c'est ce qui a rendu papa fou de rage.

— Il a entamé des poursuites contre lui ?

— Et comment ! Il disait que c'était le seul moyen de lui mettre du plomb dans la cervelle.

— Et ça a marché ?

— Il a continué à s'attirer des ennuis, si c'est ce que tu veux dire. Et plus d'une fois. Papa a fini par renoncer et l'a envoyé dans une école à l'étranger.

La conversation dévia. Nous finîmes notre déjeuner, en bavardant de choses et d'autres. À 14 heures, Ash jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ô Seigneur ! Il faut que j'y aille. J'ai promis à maman de l'emmener faire des courses, cet après-midi. Tu peux te joindre à nous, si tu veux. Elle sera ravie de te revoir.

Elle demanda l'addition.

— J'ai deux ou trois problèmes à régler tout d'abord, mais je tiens beaucoup à avoir une conversation avec elle.

— Passe-nous un coup de fil et viens à la maison.

— Tu habites chez elle ?

— Temporairement. Je viens de m'acheter un appartement et je fais faire des travaux. Je suis encore là-bas pour six semaines.

On nous présenta la note. Je pris mon sac mais elle m'arrêta d'un geste.

— C'est pour moi. Je dirai que c'était un déjeuner d'affaires et je le ferai passer sur la note de frais. C'est le moins que je puisse faire, compte tenu de tes ennuis.

— Merci.

Elle me donna le numéro de téléphone personnel d'Ebony et nous sortîmes. Je fus soulagée que le portier avance sa voiture en premier. Je regardai s'éloigner sa petite Alfa-Romeo rouge. Ma vieille VW apparut. Je refilai un généreux pourboire au portier et me glissai avec précaution derrière le volant pour ne pas filer mes collants. Le moteur vrombit au premier essai. Je me sentis fière comme un pou. Pas mal pour une bagnole qui ne me coûte que dix dollars d'essence par semaine.

Je rentrai chez moi et franchis rapidement le portail, refusant de m'attendrir sur le vide désolant des lieux. Le gazon était hirsute et les feuilles mortes des zinnias et des soucis s'étaient multipliées. La maison de Henry était silencieuse, sa porte de derrière paraissait presque hostile. D'habitude, il flotte toujours dans l'air une odeur de levure et de citron. Henry est un boulanger à la retraite qui ne peut pas se résoudre à cesser de pétrir des galettes et du pain. S'il n'est pas dans sa cuisine, je le trouve généralement dans le patio, occupé à désherber les plates-bandes de fleurs, ou alors étendu sur une chaise longue, où il compose des mots croisés remplis de jeux de mots tordus.

Je me faufilai dans mon appartement et sautai dans un jean avec un soupir de soulagement. Je sortis la tondeuse de la cabane à outils et sillonnai le domaine. Puis je me mis à quatre pattes et retirai toutes les feuilles mortes des plates-bandes. Déprimant. Après avoir rangé la tondeuse, je rentrai et tapai mes notes. Puisque j'enquêtais pour mon compte, autant que ce soit fait dans les règles. Ça aussi, c'était déprimant.

La gargote de Rosie étant fermée, je dînai d'un sandwich fromage-cornichons qui acheva de me déprimer.

J'avais fini le Len Deighton. Comme je n'avais rien d'autre à lire dans la maison, j'allumai ma petite télé portable.

Il y a des moments où je me demande si mes ressources personnelles ne sont pas un peu réduites.

CHAPITRE VI

Le mardi matin, à 6 heures, je me rendis à la salle de culture physique. J'aurais pu profiter de ce que je n'avais plus de boulot pour me lever plus tard, mais j'aime bien cette heure-là. C'est tranquille, quasiment désert, et on n'est pas obligé de faire la queue pour obtenir une machine. Les poids sont bien rangés dans le râtelier, les glaces sont propres et ça ne sent pas la chaussette moite. Soulever des poids s'apparente à la méditation : il y a des périodes d'intense activité auxquelles succèdent des moments de repos. Ça favorise la réflexion. Je commençai par quelques pompes, puis j'ajustai le banc à l'une des machines de musculation. Trois séries de dix pressions chacune, avec deux plaques d'un kilo. Après tout, je n'ai jamais prétendu m'attaquer au championnat régional de body building.

Dans le même temps, je repris un à un tous les détails de l'affaire. Un travail parfait, organisé de main de maître. Tout avait été calculé de façon que les différents éléments s'emboîtent à la perfection. Ava Daugherty était probablement l'auteur du coup de fil anonyme qu'avait reçu Mac. Mais qui l'avait persuadée d'appeler ? Je doutais qu'elle ait tout combiné elle-même. Quelqu'un avait eu accès au dossier de la Wood/Warren. Même si on avait pris les clés de mon bureau dans mon sac, il avait fallu que ce quelqu'un ait les moyens techniques de falsifier le rapport des pompiers. Donc qu'il connaisse les habitudes de la CF. Chaque compagnie d'assurances a ses manies. Un étranger n'avait aucun moyen de savoir avec certitude que les opérations se dérouleraient bien dans l'ordre prévu. Darcy pouvait avoir falsifié le rapport. Andy aussi. Même Mac. Mais pourquoi ?

Je fis travailler mes biceps et mes triceps. Comme je fais du jogging six jours par semaine, la salle de gym me sert surtout à muscler trois points stratégiques : mes bras, mes abdominaux et mon fessier. Une routine qui me prend quarante-cinq minutes de mon temps, trois fois par semaine. À 7 h 15, j'avais fini. Je rentrai chez moi pour prendre une douche, puis j'enfilai un jean, un ras du cou et une paire de boots, et je ressortis. Darcy commençait sa journée à 9 heures, mais j'avais remarqué que, trois jours sur cinq, elle allait prendre un petit déjeuner au bistrot d'en face. L'occasion pour elle de papoter un peu, de lire le journal et de se peindre les ongles.

Elle n'était pas en vue quand je débarquai sur les lieux, à 8 heures tapantes. J'achetai un journal et m'installai dans le box du fond, sa place de prédilection. Claudine se pointa et je commandai un petit déjeuner. À 8 h 12, Darcy poussa la porte, emmitouflée dans un

manteau en laine. Elle pila net en me voyant, hésita et se glissa dans un box vide, vers le milieu de la salle. Je pris ma tasse et la rejoignis. Son expression atterrée me réjouit le cœur.

— Tu permets ? demandai-je.

— Très franchement, je n'ai aucune envie d'avoir de la compagnie, marmonna-t-elle, le regard fuyant.

Claudine rappliqua avec une assiette fumante d'œufs brouillés au bacon et la posa devant moi. Claudine a une cinquantaine d'années, une grosse voix et des mollets déformés par les varices.

— Bonjour, Darcy. Qu'est-ce que je te sers, aujourd'hui ? Je n'ai plus de fromage danois, mais je t'ai mis de côté une part de tarte aux cerises, pour le cas où ça te tenterait.

— Parfait. Et un petit jus d'orange.

Claudine prit la commande et fourra son carnet dans la poche de son tablier.

— Je t'apporte ton café dans une seconde.

Elle repartit avant que Darcy ait pu protester. Son regard traqué balaya la salle, à la recherche d'une place libre. Le bistrot se remplissait rapidement, et elle avait l'air prise au piège.

Tout en mangeant, je la regardai avec une expression que je voulais déconcertante. Elle quitta son manteau et le plia soigneusement. Elle a des cheveux de bébé, indisciplinables, un grand front bombé et des yeux bleu pâle. Sa peau est d'une blancheur laiteuse, presque translucide. On devine un réseau de veines, en transparence, un peu comme les marques délavées d'une teinturerie. Je lui gâchais manifestement sa journée, et cette constatation me combla d'aise.

— Je suppose que tu es au courant de mes ennuis.

— Difficile de ne pas l'être, répondit-elle.

J'ouvris un médaillon de gelée de raisin et en étendit la moitié sur un triangle de toast au froment.

— Tu as un idée de celui qui m'a torpillée ?

Claudine revint avec une tasse et une soucoupe et le pot de café. Darcy attendit qu'elle se soit éloignée pour répondre, et se pencha en avant, les joues très rouges.

— Je n'y suis pour rien, dit-elle.

— Bon. Alors tu vas peut-être pouvoir m'aider.

— Mac nous a expressément demandé de ne pas vous parler.

— Tiens ? C'est venu comment, dans la conversation ?

— Il ne veut pas que vous obteniez des renseignements que vous n'êtes pas supposée avoir, c'est tout.

— C'est-à-dire ?

— Je refuse d'en discuter avec vous.

— Je vais t'exposer ma théorie, dis-je d'un ton gracieux.

Je m'attendais à ce qu'elle se bouche les oreilles en chantant à tue-tête pour ne pas m'entendre, mais non. Elle avait l'air intéressée par ce que je pouvais avoir à dire.

— Bon, à mon avis, c'est Andy qui est derrière toute cette affaire. Je ne sais pas ce qu'il espère en retirer, mais c'est sûrement une histoire de fric. Quelqu'un lui a peut-être promis une promotion, ou un coup de pouce. Évidemment, j'ai pensé un moment qu'il pouvait s'agir de toi. Mais je n'y crois plus. Si c'était toi, tu te comporterais de façon amicale, pour me convaincre de ta bonne foi.

Darcy ouvrit un paquet de sucre en poudre, en mesura la valeur d'une demi-cuillère et le versa dans sa tasse. Je continuai mon exposé, comme si j'étais en face d'une bonne copine, décidée à m'aider.

— La CF emploie plusieurs enquêteurs indépendants. Donc, n'importe lequel d'entre nous aurait pu être impliqué. Le hasard a voulu que ça tombe sur moi. Andy a dû être ravi. Il ne peut pas me voir en peinture et il est fou de rage que Mac m'ait cédé un bureau. Il voulait le local pour lui. La seule chose de sûre, c'est que c'est Lance Wood qui est visé. Pourquoi ? Mystère. Mais j'ai l'intention de suivre les deux pistes de près. Je finirai bien par découvrir des recoupements. Ça peut être amusant. Je n'ai encore jamais travaillé pour mon propre compte. Ça me changera de la paperasserie.

J'observai sa réaction. Ses yeux pâles étaient rivés aux miens. Elle avait l'air pensif.

— Allez, Darcy. Donne-moi un coup de main. Qu'est-ce que tu risques ?

— Vous ne m'aimez même pas.

— Tu ne m'aimes pas non plus. Qu'est-ce que ça a à voir ? Nous détestons Andy toutes les deux. Voilà l'important. C'est un sale petit merdeux.

— Ça, c'est sûr, acquiesça-t-elle.

— Tu ne crois pas que Mac est mêlé à tout ça, si ?

— Oh non !

— Alors, qui ça pourrait être d'autre ?

Elle se racla la gorge.

— Andy a pas mal rôdé autour de mon bureau.

Elle parlait si bas que je dus me pencher en avant.

— Continue.

— Ça a commencé le jour où Jewel est partie en vacances et que Mac lui a dit de s'occuper de ses dossiers. C'est Andy qui lui a suggéré de vous mettre sur l'affaire de la Wood/Warren.

— Il a dû penser que ce serait plus facile de faire pression sur moi.

Claudine apporta le jus d'orange et la tarte aux cerises de Darcy. Elle la coupa en petits bouts et les mastiqua lentement. Crénom !

J'aurais donné n'importe quoi pour avoir une part de ce truc-là.

Elle commençait à s'animer en parlant d'Andy Motycka. Visiblement, il n'avait pas plus d'atomes crochus pour elle que pour moi.

— Ce qui me rend folle, dit-elle, c'est que j'ai eu des ennuis avec Mac parce que Andy lui a dit que le dossier était resté sur mon bureau pendant trois jours avant que je vous le remette. C'est un mensonge scandaleux. Andy l'a emporté chez lui. Je l'ai vu le glisser dans sa mallette mardi, le jour où le rapport des pompiers est arrivé.

— Tu l'as dit à Mac ?

— À quoi bon ? Il aurait pensé que j'essayais de rejeter la faute sur quelqu'un d'autre.

— Tu as raison. Je me suis trouvée exactement dans la même situation. Écoute : si Andy a falsifié le rapport des pompiers, il a dû faire sa petite magouille chez lui, tu ne crois pas ?

— Sûrement.

— En mettant le nez dans ses affaires, on a donc une chance de découvrir un indice. Je me charge de son appartement et toi de son bureau. O.K. ?

— Attention, il a déménagé. Janice et lui sont en plein divorce. Elle l'a complètement lessivé.

— Ça, c'est intéressant. Où habite-t-il ?

— Dans un de ces grands immeubles, près de Sand Castle.

J'avais vu le complexe : cent soixante unités empilées en face d'un terrain de golf public baptisé Sand Castle, au-delà de Colgate, dans la petite communauté d'Elton.

— Qu'est-ce que tu penses de mon idée ? Tu crois pouvoir réussir à fouiller son bureau ?

Darcy sourit pour la première fois.

— Sûr. Ça lui fera les pieds.

Je notai son numéro de téléphone personnel, avec la promesse de l'appeler un peu plus tard dans la journée. Puis je réglai les deux additions et filai. Ce ne serait vraiment pas futé de me faire surprendre en compagnie de Darcy. À tant faire que d'être dans le centre ville, je fis un crochet par le bureau de crédit.

J'ai une amie là-bas, qui est opératrice de saisie. Je lui avais rendu service, quelques années plus tôt, en enquêtant sur un triste sire qui s'était mis dans la tête de lui voler ses économies. Depuis, nous nous livrions à des « échanges de bons procédés » comme on dit. Je me renseigne sur ses petits amis, et en contrepartie, elle me photocopie en douce des fichiers d'ordinateur. Je lui demandai de me donner tout ce qu'elle avait sur Lance Wood. Dans la foulée, je lui demandai de regarder également la situation financière d'Andy Motycka. Elle me promit de faire son possible. Pour Wood/Warren, il

faudrait que je m'adresse à l'équivalent local de Dun & Bradstreet. Ma meilleure source d'information serait la CF elle-même. Lance Wood avait probablement rempli des piles de dossiers afin d'être couvert. Là encore, je comptais sur l'aide de Darcy. Incroyable comme cette fille me paraissait plus sympathique, depuis le petit déjeuner. Je filai récupérer ma voiture.

Andy entra dans le parking, juste comme j'en sortais. Il s'arrêta pour prendre un ticket au distributeur, en faisant semblant de ne pas me voir.

Je regagnai mon appartement. Je n'avais encore jamais pris conscience à quel point mon bureau tenait une place importante dans ma vie. J'effectue quelque chose comme quarante pour cent de mon travail dans mon fauteuil pivotant, le combiné du téléphone coincé contre ma joue, mes dossiers à portée de main. Je passe sans doute les soixante pour cent restants sur la route, mais je n'aime pas me sentir coupée de mes points de repère. Ça me donne l'impression d'être désavantagée.

Il n'était que 10 h 5 et la journée s'ouvrait devant moi. Un peu déboussolée, je sortis ma petite Smith-Corona portable et commençai à taper mes notes au propre. Quand ce fut fini, je fis un peu de classement, réglai des dettes en souffrance, puis remis de l'ordre sur mon bureau. Je téléphonai à Darcy, à la CF, et notai la nouvelle adresse d'Andy ainsi que son numéro de téléphone. Elle m'assura qu'il était dans son bureau au moment même où nous parlions.

J'appelai chez lui. Son répondeur était branché. Ça me rassura. J'enfilai un pantalon de survêtement gris-bleu avec une bande plus pâle le long de la couture, et une chemise de même couleur avec l'inscription « Services de la Californie du Sud » cousue sur un brassard. Je mis une paire de chaussures noires et résistantes, attachai un gros anneau à ma ceinture et y enfilai ma collection de rossignols et de passe-partout. J'empoignai une planchette porte-papiers et me plantai devant la glace. Je ressemblais à une employée du service public qui s'apprête à effectuer quelques vérifications de routine – lesquelles ? mystère. Mais j'avais l'air de quelqu'un qui sait manier un mètre pliant et prendre des notes.

Je sautai dans ma voiture et mis le cap sur l'immeuble d'Andy.

CHAPITRE VII

Le Taillis de Hurstbourne est un de ces noms aux sonorités ronflantes qui désignent un complexe d'immeubles neufs, dans la proche banlieue d'une ville. Le « Taillis de Hurstbourne », donc, était entouré d'un haut mur en pierre, avec en prime un portail électronique destiné à laisser la racaille dehors. La liste des résidents était inscrite sur un panneau encadré, à côté d'un téléphone à touches et d'un interphone. Chaque résident possédait un numéro de code personnel qu'il fallait impérativement connaître pour pouvoir entrer. Je le sais, parce que j'essayai plusieurs séries de chiffres au hasard sans le moindre résultat. Je fis marche arrière et attendis qu'une voiture se présente. Le conducteur composa son code, la grille s'ouvrit. Je me mis derrière lui et franchis le portail. Pas de sirène d'alarme. Pas le moindre molosse à l'horizon. Bravo pour les mesures de sécurité !

Il y avait peut-être vingt immeubles en tout, regroupés en huit unités. Les façades étaient blanches, tout en angles, avec des millions de fenêtres et des balcons en bois. Des sycomores et des eucalyptus égayaient la pelouse. Deux allées se déroulaient dans des directions opposées, mais aboutissaient avec un bel ensemble dans le même parking, bordé d'abris-garages. Je me garai dans un emplacement réservé aux visiteurs, un œil rivé sur le panneau d'orientation.

Andy Motycka était au numéro 364, tout au bout de la résidence. Je pris ma planche porte-papiers, une torche, et m'efforçai d'afficher un petit air compétent. Je passai devant l'aire de loisirs, la piscine, la blanchisserie, la salle de culture physique et le bureau de ventes. Pas le moindre gosse en vue. D'après le nombre d'abris-garages désertés, la plupart des résidents devaient être au travail. Génial. Une bande de malfrats n'avait qu'à entrer et à se servir.

Je contournai des boîtes à ordures style cap Cod et montai un petit escalier extérieur jusqu'au deuxième étage de l'immeuble 18. Le palier de l'appartement voisin de celui d'Andy était joliment décoré d'un ficus et d'un assortiment de plantes en pots. Le seuil d'Andy était nu ; pas même un paillason. Les rideaux étaient ouverts et les lumières éteintes. Aucun bruit ne filtrait de l'intérieur. Je sonnai. Rien. Pas de réaction des voisins. À croire que j'avais l'immeuble pour moi toute seule.

La serrure de la porte était une Weiss. Je sélectionnai un passe et fis une ou deux tentatives, sans résultat. Crocheter une serrure est le genre de truc débile qui prend du temps. Je ne pouvais pas rester

indéfiniment bloquée sur le palier. Quelqu'un risquait de se pointer et de se demander pourquoi je farfouillais dans la serrure avec une tige en métal. Mue par une soudaine inspiration, je glissai la main le long de la corniche de la porte. Eurêka ! Andy avait eu la bonne idée de me laisser sa clé. Je me faufilai à l'intérieur.

J'adore me trouver sur un lieu où je ne suis pas censée me trouver. Dans ces moments-là, le taux d'adrénaline atteint un degré d'intensité proche du plaisir sexuel. Mon cœur cognait en sourdine et je me sentais merveilleusement alerte.

Je fis un rapide tour d'inspection, histoire de m'assurer que j'étais seule maîtresse des lieux. Je passai en revue les chambres, les toilettes, la salle de bains, avant d'ouvrir la porte coulissante qui donnait sur le balcon. Un treillis métallique courait le long de la façade, sur ma droite. Parfait. Si jamais Andy rentrait sans s'annoncer, je pourrais toujours dévaler en bas comme un orang-outan et disparaître.

Je rentrai dans l'appartement et commençai mes recherches. Le sol de la chambre d'Andy était jonché de vêtements sales. Je me frayai un chemin au milieu d'une montagne de chaussettes, de chemises et de caleçons à imprimés vulgaires. Au lieu de ranger ses affaires propres dans une commode, comme tout le monde, il les entassait dans quatre bacs en plastique bleu. Je passai un bon quart d'heure à fouiller une par une toutes les poches des manteaux suspendus à la tringle de sa penderie. J'y gagnai en tout et pour tout une poignée de fils, un mouchoir et un ticket de laverie. La deuxième chambre était plus petite. La bicyclette d'Andy était appuyée contre l'un des murs, le pneu arrière à plat. Il y avait également un rameur, huit cartons de déménagement, sans étiquettes et toujours scotchés. Je me demandai depuis combien de temps il vivait séparé de sa femme.

J'avais rencontré Janice au cours de deux cocktails à la *California Fidelity*. Elle ne m'avait pas laissé un souvenir impérissable. À présent, je cernais mieux le personnage. La dame avait procédé à un nettoyage complet. Andy passait son temps à se plaindre de son extravagance, en répétant à qui voulait l'entendre qu'elle faisait ses emplettes dans les magasins les plus chics de la ville. Un moyen comme un autre de nous faire mesurer toute l'étendue de sa réussite. Cette fois, elle avait joué la carte de l'extravagance jusqu'au bout. Andy héritait d'une table de bridge, de quatre chaises pliantes en aluminium, couvertes de toiles d'araignée, d'un matelas et de vieux couverts en argent ternis. Janice avait dû les passer au lave-vaisselle pendant des années pour qu'ils soient dans cet état-là.

Les placards de la cuisine contenaient des assiettes en carton, des tasses isolantes et tout un assortiment affligeant de boîtes de conserve. Ce type mangeait encore plus mal que moi. Comme dans tous les immeubles neufs, la cuisine était équipée d'appareils ultra-modernes :

four autonettoyant, grand réfrigérateur (vide, à l'exception de deux packs de six bières sans marque), lave-vaisselle, micro-ondes, compacteur d'ordures. Le freezer était bourré de boîtes Cuisine Minceur. Il avait un faible pour les spaghetti et le poulet Cacciatore. Une bouteille d'aquavit était couchée dans la glace, à côté d'un paquet de barres Milky Way gelées, qui vous invitaient gaiement à venir vous casser une dent.

Le coin repas était en fait une simple extension de la petite salle de séjour, séparé de la cuisine par un passe-plats à deux volets, peints en blanc. Le mobilier se réduisait à peu de chose. La table de bridge semblait faire office à la fois de table à manger et de bureau. Le téléphone était posé dessus, branché sur le répondeur, au milieu d'une pile de papier machine. Pas de machine à écrire en vue. Sa bouteille de correcteur était en passe de devenir aussi dure qu'un vieux flacon de vernis à ongles. La corbeille était vide.

Je retournai dans la cuisine et ouvris le compacteur. Il était plein. Je fouillai le contenu avec précaution. Il y avait des feuilles de papier froissées, sous plusieurs couches de détritrus. Je retirai le sac poubelle et le remplaçai par un neuf. Je doutais qu'Andy se souviendrait s'il avait vidé sa poubelle ou non. Je regardai ma montre. J'étais là depuis trente-cinq minutes. Inutile de tenter le diable plus longtemps.

Je refermai la porte vitrée coulissante, fis un dernier tour d'horizon pour m'assurer que j'avais regardé partout, puis je sortis par la porte de devant, en emportant le sac poubelle.

À midi, j'étais de retour chez moi. Je m'installai sous le patio de Henry, les détritrus d'Andy éparpillés à mes pieds. Il y avait peu de déchets, en fin de compte. Rien en tout cas qui nécessitât une injection antitétanique préventive. Il avait un faible pour les pickles, les olives, les anchois et autres condiments dans lesquels aucun germe ne peut survivre. Il n'y avait pas de marc de café ni de pelures d'orange. Aucune trace indiquant qu'il mangeait quoi que ce soit de frais. Beaucoup de canettes de bière. Six emballages plastique de Cuisine Minceur, des enveloppes, six rappels de factures, un prospectus d'un lave-auto et une lettre de Janice. Le contenu devait l'avoir mis dans un sale état : il l'avait roulée en boule et l'avait mordue. L'empreinte de ses dents était imprimée très nettement sur le papier froissé. Elle le relançait pour un chèque de pension, une fois de plus en retard. Le mot *retard* était souligné deux fois, et suivi de trois points d'exclamation.

Au fond du sac se trouvait un carnet de chèques vide. Le nom et le numéro de compte d'Andy figuraient sur les feuilles de dépôt non utilisées. Je le mis de côté. Ça pourrait peut-être servir. J'avais rangé à

part les papiers froissés que j'avais repérés au milieu du sac. Je les aplatis soigneusement – six versions d'une lettre adressée à quelqu'un qu'il appelait tour à tour « mon ange », « mon adorée », « lumière de ma vie », « ma chérie » et « mon trésor ». L'anatomie de la dame était décrite dans les moindres détails, avec un enthousiasme qui semblait avoir les plus fâcheuses conséquences sur son style. Beaucoup de ratures striaient le passage où il évoquait la « folle nuit d'ivresse » qui semblait s'être déroulée la veille de Noël. Les adjectifs employés pour raconter la chose étaient d'une pauvreté atterrante, mais les verbes, eux, étaient on ne peut plus explicites.

— Andy, murmurai-je, vieux cochon !

C'était une lecture terriblement embarrassante, mais je me fis violence. Il y a des moments où il faut savoir faire face à ses responsabilités.

Quand ce fut fini, je fis un paquet de tous les papiers. Je les rangerais dans un dossier séparé, jusqu'à ce que je puisse décider s'ils me serviraient ou non. Je remis les ordures dans le sac poubelle et le jetai dans le container de Henry. Puis je rentrai dans mon appartement et vérifiai mon répondeur. Il y avait un message.

— Salut, Kinsey. C'est Ash. Écoute, j'ai parlé à maman de cette histoire avec Lance et elle aimerait te rencontrer. Passe-moi un coup de fil quand tu seras rentrée, on arrangera quelque chose. Pourquoi pas cet après-midi, si tu es libre ? À tout à l'heure. Bye.

Je l'appelai chez elle, mais la ligne était occupée. J'enfilai mon jean et me préparai quelque chose à manger.

Quand j'eus finalement Ash au bout du fil, sa mère se reposait et ne pouvait être dérangée, mais je fus invitée à venir prendre le thé, à 16 heures.

Je décidai de faire un saut au club de tir, pour faire quelques cartons avec le petit calibre 32 que je range dans une vieille chaussette, dans le tiroir du haut de mon bureau. Je glissai le flingue, le chargeur et une boîte de cinquante cartouches dans un sac en canevas, et fourrai le tout dans le coffre de ma voiture. Je m'arrêtai pour prendre de l'essence, puis je filai vers le nord, sur la route étroite qui zigzague à flanc de montagne. Le vent était froid. Il avait plu pendant plusieurs jours d'affilée, et la végétation était vert sombre, avec des zones bleu marine dans le lointain. Au-dessus de ma tête, les nuages d'un blanc cotonneux formaient de longues traînées, comme une vieille doublure déchirée. La route se mit à monter, et le brouillard s'épaissit. Je branchai le chauffage.

Parvenue au sommet de la montagne, je bifurquai à gauche. La route était à peine assez large pour laisser passer deux voitures et serpentait dans la campagne. Des blocs de pierre massifs, tapissés de mousse vert foncé, se dressaient de chaque côté. Les arbres en

surplomb cachaient la lumière. Je franchis l'imposant portail du club de tir et me garai dans le parking désert. Il n'y avait que moi, et l'employé du club.

Je payai mes quatre dollars et le suivis dans le hangar des vestiaires. Il ouvrit le cadenas de la réserve et y puisa une série de cartons montés sur cadre. Les cibles étaient agrafées au milieu.

— La visibilité risque d'être duraille avec ce brouillard, m'avertit-il.

— Je tente le coup.

Il hésita, puis me remit les cibles. Je n'étais pas venue m'entraîner depuis des mois. C'était chouette d'avoir la place pour moi toute seule. Le vent s'était levé, et le brouillard s'écrasait sur les piliers en béton comme dans un film d'épouvante. Je fixai la cible à vingt-cinq mètres. Je mis des protège-tympons en plastique, et le casque protecteur par-dessus. Tous les bruits extérieurs se réduisirent à un chuchotement lointain. Ma propre respiration résonna dans ma tête, comme si je nageais. Je mis huit cartouches dans le chargeur de mon calibre 32 et commençai à tirer. Les détonations explosaient comme des ballons, suivies par cette odeur de poudre dont je raffole.

Je me dirigeai vers la cible pour voir où j'avais tiré. En haut, à gauche. J'entourai les huit premiers trous avec un marqueur, retournai à ma place et vidai derechef le chargeur.

À 15 h 15 j'étais gelée et avais épuisé presque toutes mes munitions. Mon petit automatique n'est pas très précis à vingt-cinq mètres, mais j'étais de nouveau dans le bain, et c'était tout ce qui comptait.

CHAPITRE VIII

À 15 h 55, je m'engageai dans l'allée circulaire de la demeure des Wood, située au milieu de trois hectares de terrain, au-dessus des falaises qui dominent le Pacifique. Ils avaient déménagé depuis ma dernière visite chez eux. Cette maison-là était énorme, bâtie dans un style baroque – une structure centrale à deux étages, flanquée de deux ailes proéminentes en forme de tour. Le stuc de la façade était blanc et crémeux comme le glaçage d'un gâteau de mariage, le toit et les fenêtres bordés de guirlandes en plâtre, de rosettes et de motifs en forme de coquillage qui semblaient sortir tout droit d'une poche à douille. Deux marches donnaient accès à un porche monumental, construit à ciel ouvert. Une série de portes-fenêtres arrondies s'égrenaient sur la façade, qui s'incurvait à une extrémité pour former une serre, et, à l'autre, un belvédère.

Une domestique noire, vêtue d'un uniforme blanc, me fit entrer. Je trotinai derrière elle dans le hall pavé de dalles noires et blanches.

— Mme Wood vous prie de bien vouloir l'attendre dans le salon du matin, déclara-t-elle sans attendre ma réponse.

Elle s'éloigna sur des semelles en crêpe épais qui ne faisaient aucun bruit sur les parquets cirés.

Naturellement, songeai-je. Où pouvais-je bien attendre, si ce n'était dans le salon du matin ?

Les murs étaient abricot, et le plafond blanc dessinait un dôme crémeux. De grandes fougères étaient disposées sur des socles, entre de hautes fenêtres arrondies qui déversaient des flots de lumière. Le mobilier de style provençal comprenait une table ronde et six chaises en rotin. Le tapis persan rond était un mélange pastel de pêche et de vert. Je m'approchai de l'une des fenêtres et regardai les hectares de propriété qui se déroulaient devant moi (les gens riches appellent ça leur jardin). La forme en C de la pièce offrait une vue panoramique sur l'océan dans sa courbe inférieure, et sur les montagnes dans sa courbe supérieure. Le ciel, la mer, les pins, un fragment de la ville, les nuages qui s'amoncelaient derrière les montagnes... tout cela se découpait magnifiquement derrière les vitres, avec en prime les mouettes blanches qui mouchetaient le flanc sombre des collines.

Ce que j'aime chez les riches, c'est le silence dans lequel ils vivent – la magnitude merveilleuse de l'espace. L'argent achète des plafonds hauts et lumineux, six fenêtres là où une seule aurait suffi. Il n'y avait pas un gramme de poussière, pas de marques de doigts sur les vitres, pas de traces d'éraflures sur les pieds délicatement arrondis

des chaises en rotin. J'entendis un bruit étouffé, et la bonne réapparut avec une table roulante supportant un service à thé en argent, une assiette de petits sandwiches variés et des gâteaux que le cuisinier avait probablement cuits le jour même.

— Mme Wood arrive tout de suite, me dit-elle.

— Merci. Euh, il y a un cabinet de toilette, par ici ?

J'aurais eu l'impression de proférer une grossièreté en demandant les « toilettes ».

— Oui, ma'ame. Tournez à gauche dans le hall. Ensuite, c'est la première porte sur votre gauche.

Je gagnai les toilettes sur la pointe des pieds et m'enfermai à l'intérieur, fixant avec désespoir l'image que me renvoyait la glace. Naturellement, j'avais encore tout fait de travers. Je m'étais mise en robe pour aller déjeuner au *Edgewater Hotel* avec Ash, et je m'étais habillée comme une clocharde pour venir ici. Mais qu'est-ce que j'avais dans le crâne ? Je savais pourtant que les Wood avaient de l'argent. Simplement, j'avais oublié à quel point.

Je me refusai à regarder la salle de bains, mais j'avais eu le temps d'entrevoir l'éclat scintillant du marbre, de la porcelaine bleu pâle et de la robinetterie en plaqué or. Une petite coupelle contenait six savons ovales de la taille d'un œuf de caille, qui n'avaient jamais été souillés par aucune main humaine. Je fis pipi, me passai les mains sous l'eau et les agitai pour les essorer. Je ne voulais surtout pas salir quoi que ce soit. Les serviettes donnaient l'impression de sortir tout droit d'une boutique de blanc. Il y avait quatre serviettes d'invité suspendues à côté du lavabo, mais j'étais bien trop maligne pour tomber dans le piège. Qu'est-ce que j'en aurais fait après usage ? Direct dans la poubelle ? Ces gens-là ne laissaient pas de saletés derrière eux. Je finis de me sécher les mains en les essuyant sur l'arrière de mon jean. Puis je retournai dans le salon du matin, avec la sensation d'avoir les fesses humides. Je n'osai pas m'asseoir.

Au même instant, Ash apparut, Mme Wood accrochée à son bras. Elle progressait lentement, d'un pas mal assuré, comme si elle avait des palmes aux pieds. Je me rendis compte avec un choc qu'elle avait dans les soixante-dix ans. Elle devait avoir eu ses enfants sur le tard. Le poids des ans lui était tombé dessus d'un coup, laissant ses genoux chancelants et ses mains tremblantes, un phénomène qui paraissait susciter chez elle un amusement un peu amer. On aurait dit qu'elle se regardait progresser, comme si elle marchait dans le corps de quelqu'un d'autre.

— Hello, Kinsey ! Cela fait longtemps, dit-elle.

Son visage pivota vers moi à ces mots et je reçus de plein fouet son regard sombre et perçant. L'énergie qui avait déserté ses membres semblait s'être concentrée dans ses yeux. Elle avait des pommettes

saillantes et un menton épais. Sa peau se tendait sur son visage sillonné de rides, jauni par l'âge comme une paire de gants de cotillons. Elle avait la même silhouette trapue qu'Ashley : épaules carrées, taille épaisse. Comme Ash, également, elle avait dû être rousse dans sa jeunesse. Ses cheveux formaient à présent un halo blanc et moussieux qu'elle maintenait en arrière avec des peignes en écaille de tortue. Elle était habillée avec beaucoup de classe – kimono en soie bleu marine gracieusement drapé sur une robe en soie rouge. Ashley l'installa dans un fauteuil, puis approcha la table roulante pour que sa mère puisse superviser le service du thé.

Ash me regarda.

— Tu préfères peut-être du sherry ? Le thé est du Earl Grey.

— Le thé me convient parfaitement.

Ash servit trois tasses de thé tandis que Helen sélectionnait un choix de gâteaux et de sandwiches nains pour chacune d'entre nous. Pain blanc beurré, fourré avec du cresson. Pain aux céréales garni d'une salade de poulet à l'indienne. Pain de seigle tartiné d'une crème de fromage aux herbes... Quelque chose dans ce souci de perfection me fit brusquement comprendre que ni l'une ni l'autre ne se souciait de ma tenue vestimentaire ou du fait que j'étais d'un rang social inférieur au leur.

Ashley me tendit ma tasse de thé.

— Maman et moi ne vivons que pour cet instant, avoua-t-elle avec un sourire creusé de fossettes.

— C'est vrai, acquiesça Helen en souriant. La bonne chère est le seul vice qu'il me reste et je suis bien décidée à vivre dans le péché aussi longtemps que mon palais m'y autorisera.

Nous mastiquâmes nos sandwiches, sirotâmes notre thé, rîmes en évoquant le bon vieux temps. Helen m'apprit que Woody et elle étaient d'origines modestes. Le père de Woody avait tenu une quincaillerie pendant des années et son père à elle était maçon. Ils avaient hérité d'une somme modique qu'ils avaient mise en commun pour fonder la Wood/Warren, dans les années quarante. Ils s'étaient beaucoup amusés à gagner de l'argent. Helen m'expliqua que Woody prenait la direction de la compagnie très au sérieux, mais qu'il avait toujours considéré les profits réalisés comme un incident de parcours très amusant.

À 17 heures, Ash s'excusa et partit. Je restai en tête à tête avec Helen.

Son regard se fit attentif.

— À présent, parlez-moi de cette affaire avec Lance.

Je lui exposai la situation. De toute évidence, Ash l'avait déjà mise au courant, mais elle voulait entendre ma version des faits.

— Je veux que vous travailliez pour moi, déclara-t-elle dès que

j'eus terminé.

— C'est impossible, Helen. D'abord, mon avocat ne veut pas que j'aie le moindre contact avec Lance. Et puis il est hors de question que j'accepte du travail de la famille Wood. Ça ne ferait qu'aggraver mon cas.

— Je veux savoir qui est derrière tout ça.

— Même si c'est l'un d'entre vous ? Je ne veux pas vous offenser, mais c'est une hypothèse que je ne puis écarter.

— Il faut absolument que cela cesse. Je n'aime pas les tractations louches, surtout quand des personnes étrangères à la compagnie se trouvent impliquées. Vous me tiendrez au courant des progrès de votre enquête ?

— Bien sûr. Je suis toute prête à vous faire partager mes découvertes. Pour une fois, je n'ai pas à m'inquiéter de protéger un client.

— Dites-moi comment je peux vous aider.

— J'aimerais que vous me parliez des dernières volontés de Woody, si ce n'est pas trop personnel. Comment ses biens ont-ils été répartis ? Qui contrôle la compagnie ?

Un éclair de contrariété traversa son visage.

— Ce fut notre seul sujet de dispute. Il voulait laisser la compagnie à Lance. J'étais d'accord sur le principe. De tous nos enfants, Lance semblait être le plus qualifié pour prendre la suite de son père. Mais j'estimais que Woody aurait dû lui donner les moyens de faire ses preuves. Et Woody ne voulait pas. Il refusait de lui donner les pleins pouvoirs.

— C'est-à-dire ?

— Cinquante et un pour cent des actions, voilà ce que ça veut dire. Je lui ai dit : « À quoi ça sert de lui donner les rênes si tu ne lui mets pas toutes les cartes en main ? Laisse le gosse mener sa barque, espèce de vieille bique ! » Mais il n'y avait rien à faire. Il ne voulait même pas en entendre parler. J'étais blême de rage, mais ce vieux fou ne voulait pas en démordre. Seigneur, il pouvait être vraiment têtue quand il s'était mis une idée en tête !

— De quoi avait-il peur ?

— Il avait peur que Lance mène la compagnie à la faillite. Le jugement de Lance est parfois sujet à caution, c'est vrai. Il est le premier à le reconnaître, d'ailleurs. Il n'a pas le flair qu'avait Woody. C'est un garçon enthousiaste, plein de projets mirifiques qui ne se réalisent pour ainsi dire jamais. Il a fait des progrès, mais durant les années qui ont précédé la mort de Woody, il s'emballait à propos de tout, pour n'importe quelle idée saugrenue qui lui traversait l'esprit. Tant qu'il était là, Woody pouvait le surveiller, mais il était terrifié à l'idée que Lance commette une erreur désastreuse.

— Pourquoi lui avoir laissé la compagnie, alors ? Pourquoi ne pas l'avoir confiée à quelqu'un en qui il avait une totale confiance ?

— Je le lui avais suggéré, mais il n'a pas voulu en entendre parler. Il fallait que ce soit l'un des garçons, et Lance était un choix logique. Bass était... eh bien, vous connaissez Bass. Il n'avait aucune envie de suivre les traces de Woody, à moins qu'elles ne le conduisent tout droit dans une banque.

— Et Ebony ? Ash m'a dit qu'elle était intéressée.

— Je suppose que oui. Mais quand Woody a fait son testament, elle était en Europe et ne manifestait aucune intention de revenir.

— Comment les actions ont-elles été réparties ?

— Lance en a quarante-huit pour cent. J'en ai neuf, notre avocat trois et Ebony, Olive, Ash et Bass en ont chacun dix.

— Une curieuse répartition, non ?

— Elle est calculée de façon que Lance ne puisse pas agir seul. Pour obtenir la majorité, il doit persuader au moins l'un d'entre nous que ce qu'il propose sert les intérêts de la compagnie. Dans la plupart des cas, il est libre d'agir à sa guise, mais au besoin, nous avons la possibilité de regrouper nos forces pour faire blocus contre lui.

— Ça doit le rendre fou.

— Oh, il enrage, mais je commence à comprendre le point de vue de Woody. Lance est encore jeune, et il n'a pas beaucoup d'expérience. Donnons-lui quelques années pour faire ses preuves, et ensuite on avisera.

— La situation peut encore changer ?

— Eh bien... oui. Tout dépend de ce que deviendront mes parts lorsque je mourrai. Woody m'en a laissé l'entière responsabilité. Tout ce que j'ai à faire, c'est de laisser trois pour cent à Lance. Il deviendrait alors majoritaire, et personne ne pourrait plus l'atteindre. (Elle jeta un coup d'œil à sa montre, épinglée au revers de sa robe, puis pressa un bouton encastré dans le mur.) C'est l'heure de ma baignade. Voulez-vous vous joindre à moi ? Nous avons des maillots de bain à la disposition des invités et j'adore la compagnie.

— Pour être franche, je n'ai pas vraiment le pied marin. Une autre fois, peut-être ? (Je me levai et lui serrai la main.) Le thé était délicieux. Merci de m'avoir reçue.

— Revenez quand vous voudrez. Je parlerai à Ebony et à Olive afin qu'elles se mettent à votre disposition.

— Je vous en serai reconnaissante. Ne vous donnez pas la peine de me faire raccompagner, je connais le chemin.

Comme je me dirigeais vers le hall, la bonne apparut avec un fauteuil roulant. La porte d'entrée s'ouvrit derrière elle, et Ebony entra.

Je ne l'avais pas revue depuis que j'avais dix-sept ans. Elle devait

avoir vingt-cinq ans, alors, ce qui à l'époque me paraissait à la fois terriblement adulte et sophistiqué. Elle n'avait rien perdu de son pouvoir d'intimidation. Grande, très mince, les pommettes saillantes, les lèvres peintes en rouge sombre. Ses cheveux aile-de-corbeau étaient attachés sur la nuque par un ruban. Elle était partie travailler en Europe comme mannequin, et elle continuait à marcher comme si elle défilait sur une estrade. Elle avait tout essayé : la photographie, la danse, le dessin, le journalisme, avant de se tourner vers la mode. Elle avait été mariée quelque chose comme six ans à un homme dont le nom avait été récemment lié à celui de Caroline de Monaco. À ma connaissance, elle n'avait pas d'enfants. Et maintenant qu'elle avait la quarantaine, il était un peu tard pour y penser.

Elle marqua un temps en m'apercevant, et je me demandai pendant un moment si elle m'avait reconnue. Elle m'adressa un petit sourire froid et continua à s'avancer vers l'escalier.

— Hello, Kinsey ! Montez donc avec moi. Je crois que nous avons à parler.

Je la suivis. Elle portait un tailleur noir à épaulettes, un chemisier blanc et une paire de bottes d'un noir luisant, avec des talons acérés comme des poignards. De quoi faire de jolis trous dans un tapis bon marché. Elle sentait le parfum à dix mètres – une odeur lourde et entêtante, assez désagréable. Il flottait derrière elle et se déroulait jusqu'à moi comme un nuage de diesel. J'étais bonne pour avoir la migraine. J'étais déjà plus qu'à moitié agacée par son attitude, pour le moins péremptoire.

Le premier étage était tapissé de moquette beige, si épaisse que j'eus l'impression de marcher dans du sable mou. Le couloir était assez large pour accueillir un canapé et une armoire d'époque. J'étais étonnée qu'elle habite ici. Il ne s'agissait peut-être que d'un arrangement temporaire, comme pour Ash.

Elle ouvrit la porte d'une chambre et s'effaça pour me laisser passer. Elle aurait pu être directrice d'école, songeai-je. Munie d'un petit fouet, elle aurait accompli des miracles. Elle referma la porte derrière moi et s'y adossa.

CHAPITRE IX

Il y avait une alcôve sur la gauche, aménagée en petit salon, avec une table basse et deux fauteuils.

— Asseyez-vous, dit-elle.

— Pourquoi ne me dites-vous pas simplement ce que vous voulez ? Ça gagnerait du temps.

Elle haussa les épaules, traversa la pièce, prit une cigarette dans la boîte en cristal posée sur la table, s'assit dans l'un des fauteuils capitonnés, alluma sa cigarette, souffla un nuage de fumée. Chacun de ses gestes était savamment calculé pour attirer un maximum d'attention sur elle.

Je me dirigeai vers la porte et l'ouvrit.

— Merci pour la visite. C'était épatant, lançai-je par-dessus mon épaule.

— Kinsey, attendez. S'il vous plaît !

Je m'arrêtai, tournai la tête vers elle.

— Je suis sincèrement désolée. Je sais que je suis impolie.

— Je me fiche que vous soyez polie ou non, Ebony. Venez-en au fait.

Son sourire était glacial.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Je m'assis.

— Voulez-vous un martini ?

Elle posa sa cigarette dans le cendrier et ouvrit un petit réfrigérateur encastré dans la table basse. Elle en sortit des verres givrés, un bol d'olives dénoyautées et une bouteille de gin. Il n'y avait pas de vermouth en vue. Ses ongles étaient trop longs pour être vrais, mais ils lui permirent d'attraper les olives sans se mouiller les doigts.

Elle me tendit l'un des verres.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Lance ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que je suis curieuse. Tout ce qui atteint Lance rejaille sur la compagnie. Je veux savoir ce qui se passe.

Elle reprit sa cigarette et tira une longue bouffée.

— Il en sait aussi long que moi, remarquai-je. Pourquoi ne le lui demandez-vous pas ?

— Je pensais que vous pourriez aussi bien me le dire, à tant faire que d'être là.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. Il a l'air de penser que vous êtes dans le coup.

Elle sourit encore, cette fois sans la moindre gaieté.

— Je n'ai jamais été dans le coup pour quoi que ce soit dans cette famille. Croyez bien que je le regrette.

Je me sentis de nouveau les nerfs en pelote.

— Pour l'amour du ciel, cessez de faire des phrases ! Vous voulez savoir ce qui se passe ? Très bien : quelqu'un s'est fichu de moi, et je n'aime pas ça. Je ne sais pas pourquoi et à la limite je m'en balance, mais je suis décidée à découvrir qui. Maintenant, si vous voulez des renseignements, adressez-vous à un détective privé. Je ne suis pas disponible actuellement.

Son visage devint aussi dur et froid que celui d'une statue.

— J'espérais que vous vous montreriez raisonnable.

— Ah oui ? Pour l'instant, tout me porte à croire que c'est vous qui tirez les ficelles dans cette histoire.

— Vous ne mâchez pas vos mots, n'est-ce pas ?

— Pourquoi devrais-je mâcher mes mots ? Je ne travaille pas pour vous.

— Je vous posais simplement une question. Mais je vois que vous avez décidé de tout prendre en mauvaise part.

Elle écrasa sa cigarette à moitié consumée.

Elle avait raison. J'étais en rogne et je ne savais même pas pourquoi. Je respirai un grand coup et essayai de me calmer. Pas pour elle, mais pour moi. Je fis une nouvelle tentative.

— Vous avez raison. Je me suis emballée. Je me trouve mêlée malgré moi à une intrigue familiale et je n'aime pas ça.

— Qu'est-ce qui vous rend si sûre qu'il s'agit d'une intrigue familiale ? Il peut s'agir de quelqu'un d'étranger à la compagnie, non ?

— Qui ?

— Nous avons des rivaux, comme tout le monde.

Elle but une gorgée d'alcool. Elle avait un visage anguleux, avec des traits très fins. Sa peau était lisse, sans une ride. Soit elle avait déjà eu recours à la chirurgie esthétique, soit elle avait réussi à éviter les contrariétés qui laissent des marques. Il paraissait incroyable qu'Ash et elle puissent être sœurs. Ash avait un tempérament ouvert, chaleureux, bon enfant. Ebony était mince comme un fouet, tout en angles – brusque, distante, secrète, arrogante. Ces différences s'expliquaient peut-être par leurs places respectives dans la constellation familiale. Ebony était la fille aînée, Ash la cadette. Woody et Helen devaient avoir mis tous leurs espoirs dans leur premier enfant. Quand Ash était arrivée, et Bass après elle, ils devaient avoir renoncé à espérer quoi que ce soit.

— Je suppose que ce n'est pas la peine de vous demander ce que ma mère vous voulait, déclara-t-elle.

Mon humeur belliqueuse se réveilla.

— Elle m'a invitée à venir prendre le thé. Nous avons évoqué le bon vieux temps. Maintenant si vous voulez savoir de quoi nous avons parlé, demandez-le-lui. Dès que j'aurai découvert le fin mot de l'histoire, je me ferai un plaisir de tout vous raconter par le menu. En attendant, je préfère garder pour moi ce que je sais.

Ebony eut l'air de trouver ma sortie très amusante. Les coins de sa bouche se relevèrent.

— J'ai dit quelque chose de drôle ?

Elle éclata de rire.

— Excusez-moi. N'y voyez aucune intention blessante de ma part, mais je vous ai toujours connue ainsi. Débordante d'énergie. Fièrre. Sur la défensive.

Je la regardai fixement, à court de répartie.

— Vous êtes une professionnelle, poursuivit-elle aimablement. Je comprends très bien votre point de vue. Mais je ne vous demande pas de divulguer des confidences. Il s'agit de ma famille, et je me sens concernée par ce qui se passe. C'est tout. Je suis toute prête à vous aider. Maintenant, si ce que vous avez découvert a un rapport avec moi, j'aimerais savoir de quoi il retourne. Est-ce trop demander ?

— Non, bien sûr. Désolée.

Je réfléchis à ce qu'elle m'avait dit un peu plus tôt. Un détail m'avait frappée.

— Vous m'avez laissé entendre tout à l'heure que le responsable pourrait être quelqu'un d'étranger à la compagnie. C'était une simple suggestion, ou vous pensiez à quelqu'un de précis ?

Elle haussa nonchalamment les épaules.

— Une simple suggestion, je suppose. Encore que je connaisse quelqu'un qui a de bonnes raisons de nous haïr. (Elle marqua une pause, comme si elle hésitait sur la façon de présenter les faits.) Il y a eu un ingénieur qui a travaillé pour nous pendant des années. Un dénommé Hugh Case. Il y a deux ans de cela, deux mois avant la mort de mon père, pour être exacte, il s'est... suicidé.

— Il y avait un lien direct.

Elle eut l'air légèrement surprise.

— Avec la mort de papa ? Oh non, je suis sûre que non. Mais d'après ce qu'on m'a dit, la femme de Hugh était convaincue que Lance était responsable.

— Comment cela ?

— J'étais en Europe à l'époque, si bien que je ne connais pas tous les détails. Tout ce que je sais, c'est que Hugh s'est enfermé dans son garage, qu'il a fait tourner le moteur de sa voiture et qu'il est mort asphyxié, empoisonné par les vapeurs d'oxyde de carbone.

Elle s'interrompt pour allumer une nouvelle cigarette et resta silencieuse un moment, utilisant l'allumette calcinée pour écraser la

cendre restée dans le cendrier.

— Sa femme avait l'impression que Lance l'avait poussé au suicide ?

— Pas exactement. Elle pensait que Lance l'avait assassiné.

— Oh, cessez de tourner autour du pot ! Parlez !

— Eh bien, le bruit courait à l'époque que Hugh Case projetait de quitter la Wood/Warren pour fonder sa propre compagnie, en concurrence directe avec la nôtre. Il était chargé de la recherche et du développement, et, apparemment, il travaillait sur un nouveau procédé révolutionnaire. Son départ nous aurait causé un grave préjudice.

— C'est ridicule. On n'assassine pas un homme parce qu'il veut changer de boulot !

Ebony arquait délicatement un sourcil.

— À moins que son départ ne représente une perte financière paralysante pour la compagnie qu'il quitte.

— Je n'arrive pas à y croire. Vous me racontez ça bien tranquillement, alors qu'il s'agit de votre propre frère ?

— Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu. Je ne prends pas parti, je vous explique simplement ce *qu'elle* croit.

— Les flics ont dû faire une enquête. Quelles ont été leurs conclusions ?

— Aucune idée. Il faudra que vous leur posiez la question.

— C'est ce que je vais faire. Il n'y a peut-être aucun rapport, mais ça vaut le coup de vérifier. Et Mme Case ? Où est-elle, actuellement ?

— J'ai entendu dire qu'elle avait quitté la ville, mais je ne sais pas si c'est vrai. Elle était serveuse au bar de l'aéroport. Ils sauront peut-être où elle est allée. Son nom est Lyda Case. Maintenant, il est possible qu'elle se soit remariée ou qu'elle ait repris son nom de jeune fille.

— Vous voyez quelqu'un d'autre qui pourrait vouloir nuire à Lance ?

— Pas vraiment.

— Et vous ? On m'a dit que vous vouliez prendre le contrôle de la compagnie. C'est pour ça que vous êtes revenue, non ?

— En partie. Lance a fait quelques bourdes monumentales depuis qu'il est à la tête de la compagnie. Je me suis dit qu'il était temps de rentrer et d'essayer de protéger mes intérêts.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Rien de plus que ce que j'ai dit. Il est une menace. J'aimerais prendre sa place.

— Si je comprends bien, vous n'aurez pas le cœur brisé si jamais il est accusé de fraudes ?

— Pas s'il est coupable. Ça lui servirait de leçon. Je veux sa place,

je ne m'en cache pas, mais je n'irais pas jusqu'à employer des moyens détournés pour arriver à mes fins, si c'est ce que vous voulez savoir, déclara-t-elle avec un petit rire.

— Merci de votre franchise.

Son attitude m'agaçait. Au lieu d'être sur la défensive, comme je m'y étais attendue, elle paraissait amusée. Ce qui m'exaspérait le plus chez Ebony, c'était ce petit air supérieur qu'elle affichait en toute circonstance. Je savais par Ash qu'Ebony avait toujours été considérée comme quelqu'un d'« émancipé ». Au lycée déjà, elle se distinguait par son audace. Impétueuse, étourdissante, avide d'expériences nouvelles. Alors que toutes les autres filles de son âge s'efforçaient de rentrer dans le rang, Ebony n'en avait jamais fait qu'à sa tête. À dix-sept ans, déjà, elle promenait sur le monde un regard blasé, et aujourd'hui le dédain semblait avoir laissé sur elle une empreinte indélébile. Son pouvoir résidait dans le fait qu'elle n'avait aucune envie de plaire et qu'elle se moquait éperdument de l'opinion qu'on pouvait avoir d'elle. Sa compagnie était épuisante, et je me sentis brusquement trop fatiguée pour lui demander l'explication du petit sourire qui flottait sur ses lèvres.

Il était 18 h 15. J'avais mal au crâne et j'étais affamée. Je pris congé et rentrai chez moi. En chemin, je m'arrêtai dans un McDonald pour engloutir un cheeseburger accompagné d'une grande frite et d'un Coca. Je finis par un de ces beignets frits remplis de glu chaude qui vous ébouillantent la bouche. Une pure merveille.

Une fois chez moi, j'éprouvai un de ces brusques accès de mélancolie auxquels j'étais sujette depuis le départ de Henry pour le Michigan. Ce n'est pas mon genre de me lamenter sur ma solitude ni de déplorer, même fugitivement, mon indépendance. J'aime être seule. Je trouve la solitude stimulante et je connais des tas de façons de m'amuser. Le problème, c'était qu'il ne m'en venait pas une seule à l'esprit...

À 20 heures, j'étais dans mon lit, tous feux éteints. Pas brillant brillant pour un détective privé qui s'est juré de lutter sans merci contre les méchants qui rôdent dans l'ombre.

CHAPITRE X

Le lendemain, à 13 heures, j'avais Lyda Case au bout du fil. J'avais retrouvé sa trace dans l'un des bars de l'aéroport de Dallas/ Fort Worth, où elle était occupée simultanément à tenir le bar et à vociférer dans le combiné, avec une force qui me rappela que je ferais bien d'aller faire vérifier l'état de mes tympanes. J'avais des sifflements d'oreille depuis que j'avais été amenée à tirer sur un type, en mai, alors que je me trouvais au fond d'une poubelle. Lyda n'arrangea pas mon problème... spécialement quand elle me raccrocha brutalement au nez après m'avoir envoyé un juron bien senti. Très contrariant. J'avais passé beaucoup de temps à retrouver sa trace, et c'était la deuxième fois de la journée qu'elle me raccrochait au nez.

J'avais commencé mes recherches à 10 heures, par un coup de fil à l'Amicale des barmen. Comme ils refusaient de me renseigner, je m'étais rabattue sur la bibliothèque, où j'avais feuilleté les Bottin, année par année, jusqu'à ce que je trouve Hugh et Lyda Case sur la liste des abonnés. Après avoir noté leur adresse, je me plongeai dans l'indicateur des rues pour localiser leurs voisins de l'époque. Je passai les voir un à un, en me paumant à plusieurs reprises dans les immeubles. L'un d'eux finit par admettre qu'il se souvenait des circonstances de la mort de Hugh et me dit que sa veuve était partie pour Dallas.

J'eus peur pendant un moment que Lyda Case figure sur la liste rouge, mais les renseignements de Dallas me communiquèrent sans aucune difficulté le numéro de téléphone de son domicile. Je fis un essai. On décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô ?

— Pourrais-je parler à Lyda Case ?

— C'est elle-même.

— Vraiment ? demandai-je, ahurie par mon intelligence.

— Qui est à l'appareil ?

La voix était sèche.

Je m'attendais si peu à la joindre aussi facilement que je n'avais rien préparé. Je fus forcée de lui dire la vérité.

— Mon nom est Kinsey Millhone. Je suis un détective privé de Santa Teresa, en Californie, et...

Bang. Je perdis quelques degrés d'audition. Je rappelai, mais elle laissa sonner sans répondre.

Il fallait absolument que je sache où elle travaillait. Je ne pouvais pas me permettre d'appeler tous les bars de Dallas/ Fort Worth. Je

n'étais même pas sûre qu'elle exerçait encore son ancienne profession. Je m'apprêtais à rappeler les renseignements pour demander le numéro de l'Amicale des employés de la restauration et de l'hôtellerie, à Dallas, quand je compris brusquement qu'il me faudrait recourir à la ruse.

Je réfléchis quelques instants. Pour donner un semblant de crédibilité à mes questions, il fallait que je dispose au moins du numéro de Sécurité sociale de Lyda. Ce n'était pas la peine de tenter ma chance auprès des bureaux de la Sécurité sociale. Ils sont aussi obtus que les banques. J'allais être obligée de me rabattre sur des archives quelconques.

J'attrapai mon sac à main, une veste, mes clés de voiture, et me rendis au palais de justice. Le registre des votants se trouve au sous-sol, en bas d'un escalier en brique rouge garni d'une rampe en corde de la grosseur d'un boa constrictor. Je suivis un petit couloir et poussai la porte vitrée du bureau. Les deux employées qui travaillaient derrière le comptoir ne me prêtèrent aucune attention. Je m'approchai du terminal d'ordinateur posé sur le comptoir, et tapai le nom de Lyda Case. Je fermai brièvement les yeux, adressant une prière muette aux dieux de la bureaucratie. Si Lyda s'était inscrite sur les listes électorales au cours des six dernières années, la fiche révisée comporterait nécessairement son numéro de Sécurité sociale. C'était obligatoire depuis 1976.

Le nom apparut sur l'écran, en lettres vertes. Lyda Case s'était inscrite pour la première fois sur les listes électorales le 14 octobre 1974. Le numéro de l'affidavit figurait sur la dernière ligne. Je le notai et le tendis à l'employée qui s'était approchée en voyant que j'avais besoin d'aide.

Elle disparut dans le renfoncement où sont archivés les vieux dossiers et réapparut quelques minutes plus tard, l'affidavit dans la main. Le numéro de Sécurité sociale de Lyda Case y figurait en toutes lettres, avec sa date de naissance en prime. Je ris de contentement. J'adore glaner des informations. Je me fais parfois l'effet d'une archéologue, creusant pour découvrir des faits, déterrants des renseignements avec mon cerveau et un stylo. Je notai tout sur mon calepin, en fredonnant joyeusement.

À présent, je pouvais me mettre au travail.

Je retournai chez moi, décrochai le téléphone et composai de nouveau le numéro de l'Amicale des barmen, à Santa Teresa.

— Amicale des barmen, j'écoute, dit une voix de femme.

— Bonjour. Qui est à l'appareil, s'il vous plaît ?

— Je suis l'assistante administrative, dit-elle d'un ton pincé. Et vous, qui êtes-vous ?

— Oh, désolée. Je suis Vicky, de la chambre de commerce. Je suis

chargée d'envoyer des invitations pour le dîner annuel des cadres supérieurs, et j'ai besoin de connaître votre nom, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Il y eut un silence rempli de convoitise.

— Rowena Feldstaff, répondit-elle en m'épelant le nom avec soin.

— Merci.

J'appelai de nouveau le Texas. On décrocha.

— Amicale des employés de la restauration et de l'hôtellerie. Mary Jane, à l'appareil. Puis-je vous aider ?

Elle avait une voix douce, avec un léger accent texan. Elle devait avoir une vingtaine d'années.

— Bonjour, Mary Jane, dis-je. Ici Rowena Feldstaff, de Santa Teresa, en Californie. Je suis l'assistante administrative de l'Amicale des barmen et j'essaie de procéder à une vérification de statut sur la personne de Lyda Case, C-A-S-E-...

Là-dessus, je lui débitai la date de naissance de Lyda et son numéro de Sécurité sociale, comme s'ils figuraient sur un de mes dossiers.

— Avez-vous un numéro auquel je puisse vous rappeler ? demanda prudemment Mary Jane.

— Bien sûr, acquiesçai-je en lui donnant le numéro de mon domicile.

Quelques minutes plus tard, mon téléphone sonnait. Je répondis en me faisant passer pour l'Amicale des barmen et Mary m'indiqua très gentiment l'adresse du lieu de travail de Lyda Case, ainsi que le numéro de téléphone. Elle travaillait dans l'un des bars de l'aéroport de Dallas/Fort Worth.

J'appelai le bar. L'une des serveuses m'informa que Lyda serait là à 15 heures, heure locale. Soit 13 heures californienne.

À 13 heures, je rappelai et perdis quelques degrés d'audition supplémentaires. Brrr... la dame était vive. À ce rythme, j'allais finir mes jours avec un cornet acoustique.

Si j'avais eu des défraiements, j'aurais pris le premier avion pour Dallas. Je suis assez dépensière avec l'argent des autres. Mais, en ce qui concerne mon propre fric, je suis plutôt radine.

Je sautai dans ma voiture et filai au commissariat. Jonah Robb, mon indic préféré, n'était pas en ville. Sachant que le sergent Schiffman, qui le remplaçait, n'aimait pas beaucoup enfreindre le règlement, je décidai de m'adresser directement à Émeraude, au bureau des Identifications.

J'attendis patiemment qu'elle ait fini de taper le mémo du département. Elle prit tout son temps, devinant probablement que ma visite n'augurait rien de bon. Émeraude a la quarantaine et une peau couleur cigare. Ses cheveux courts et crépus sont d'un beau noir

luisant, mouchetés de gris sur les pointes. Elle a une bonne vingtaine de kilos en trop, agglutinés sur sa taille, sa panse et sa croupe.

— Qu'est-ce que vous voulez ? soupira-t-elle en me rejoignant. J'en frémis d'avance.

— Hello, Émeraude ! Comment allez-vous ?

— Comme quelqu'un qui a beaucoup de travail. Vous feriez mieux de me dire tout de suite ce que vous voulez.

— J'aimerais que vous vérifiiez quelque chose pour moi.

— Encore ? Un de ces jours, je vais finir par me faire virer à cause de vous. De quoi s'agit-il, cette fois ?

Son ton pincé était démenti par un petit sourire, qui creusa ses joues de fossettes.

— D'un suicide. Ça remonte à deux ans. Le type s'appelait Hugh Case.

Elle me regarda fixement.

Oh ! oh ! songeai-je.

— Vous voyez de qui je veux parler ?

— Évidemment. Ce qui m'étonne, c'est que vous, vous ne le voyiez pas.

— À ce point ? Moi qui croyais qu'il s'agissait d'une affaire banale...

Elle éclata de rire.

— Oh non, trésor, pas banale. Pas banale du tout. Le lieutenant Dolan pique une crise dès qu'il entend prononcer ce nom.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que toutes les preuves ont disparu, voilà pourquoi. Je connais deux employés de St. Terry qui se sont fait virer à cause de cette histoire.

St. Terry, l'hôpital de Santa Teresa, abrite également la morgue de l'hôpital.

— Quel genre de preuves ? demandai-je.

— Sang, urine, prélèvements de peau, tout le tintouin. Il n'y a pas que ses spécimens à lui qui ont disparu. Le coursier est venu les prendre ce jour-là, il les a emportés dans son camion, et personne ne les a jamais revus.

— Bon sang ! Et le corps ? Pourquoi n'a-t-on pas fait d'autres prélèvements ?

Émeraude secoua la tête.

— Le temps qu'ils s'aperçoivent que les prélèvements avaient disparu, M. Case avait été incinéré. Mme Case a fait éparpiller les cendres dans la mer.

— Vous plaisantez ?

— Non, ma'ame. L'autopsie avait déjà été pratiquée et le Dr Yee avait fait ramener le corps à la morgue. Mme Case ne voulait pas de

funérailles, alors elle a donné ordre de l'incinérer. Il y en a qui ont piqué une vraie crise. Le Dr Yee a mis St. Terry sens dessus dessous. On n'a jamais retrouvé quoi que ce soit. Le lieutenant Dolan était fou.

— Quelles ont été les conclusions de l'enquête ? Il s'agissait vraiment d'un vol ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça. Comme je vous l'ai dit, d'autres trucs ont disparu en même temps, si bien que l'hôpital n'a pas pu fournir de renseignements précis. C'était peut-être un accident. Il est possible que quelqu'un ait tout balancé par erreur, et qu'il n'ait pas osé l'avouer.

— Pourquoi Dolan était-il sur le coup ? Je croyais qu'il s'agissait d'un suicide ?

— Vous savez bien qu'il faut attendre que les rapports soient arrivés pour pouvoir déterminer les causes et les circonstances de la mort de quelqu'un.

— Bien sûr, mais je me demandais si Dolan n'aurait pas flairé quelque chose. Il avait peut-être des soupçons ?

— Le lieutenant a perpétuellement des soupçons. Et il en aura plus encore s'il vous surprend en train de fouiner ici. Laissez-moi travailler, à présent. Et surtout, ne dites à personne que je vous ai parlé de cette histoire.

Je me rendis au département de Pathologie, à St. Terry, où j'eus une petite conversation avec l'une des techniciennes de labo, à qui j'avais déjà eu affaire par le passé. Elle confirma ce qu'Émeraude m'avait dit, avec quelques détails supplémentaires concernant le déroulement des épisodes. À l'en croire, un coursier du bureau du coroner faisait tous les jours un ramassage dans les labos, à bord d'un véhicule équipé pour le transport du sang. Les spécimens qui devaient être ramassés étaient scellés, étiquetés et placés dans des enveloppements froids, comme un déjeuner de pique-nique. Le « panier lui-même était placé dans un réfrigérateur du labo jusqu'à l'arrivée du chauffeur. Le technicien du labo allait alors chercher le panier, le coursier signait une décharge et se mettait en route. Le « matériel Hugh Case, comme elle s'obstinait à l'appeler, s'était volatilisé après sa sortie de l'hôpital. Il avait disparu soit en cours de route, soit après avoir été livré dans le labo du coroner. Personne n'avait pu le déterminer. L'employée de St. Terry jurait qu'elle l'avait remis au chauffeur, et elle avait une décharge signée pour en attester. De son côté, le coursier se revoyait le mettre dans le véhicule et croyait se souvenir qu'il faisait partie de sa dernière livraison. C'était seulement plusieurs jours plus tard, alors que le Dr Yee s'étonnait de ne pas recevoir le résultat des tests toxicologiques, que la disparition avait été découverte. Entre-temps, malheureusement, la dépouille de Hugh Case avait été incinérée et ses cendres dispersées aux quatre

vents.

J'utilisai l'un des téléphones à pièces du hall de l'hôpital pour appeler mon agence de voyages et m'informer de l'heure du prochain avion pour Dallas. Il y avait une place disponible sur la navette Santa Teresa/Los Angeles, départ 15 heures, arrivée à LAX 15 h 35. Après une escale de deux heures, je pourrais attraper une correspondance qui me déposerait à Dallas à 22 h 35, heure locale. Si Lyda prenait son travail à 15 heures, et faisait ses huit heures, elle devait quitter son service à 23 heures. Si je prenais le moindre retard au départ ou à l'arrivée, je la raterais. Et je ne pourrais même pas rentrer à Santa Teresa avant le matin, parce que l'aéroport d'ici ferme ses portes à 23 heures. Quoi qu'il arrive, j'étais bonne pour passer la nuit à Dallas. Le voyage à lui tout seul coûtait presque deux cents dollars, et la perspective d'avoir à payer de surcroît une chambre d'hôtel me rendait malade d'anxiété. Évidemment, je pouvais toujours dormir sur l'une des chaises en plastique de l'aéroport, mais cette idée ne m'enthousiasmait pas. De plus, je ne voyais pas très bien comment je ferais pour manger avec les dix dollars que j'avais sur moi. Probable que je ne pourrais même pas payer le ticket de parking de ma VW, à mon retour.

J'entendais l'employée de l'agence respirer patiemment dans le combiné, tandis que je me livrais à ces calculs rapides.

— Je ne veux pas vous bousculer, Millhone, mais il vous reste environ six minutes pour prendre votre décision.

Je regardai ma montre. 14 h 17.

— Et puis, flûte ! Je prends.

— C'est parti.

Elle réserva les places et me dit que mes billets m'attendraient au contrôle. Je payai avec ma carte de crédit, raccrochai et filai à l'aéroport.

Je passai rapidement en revue ma tenue de voyage. Une paire de boots, un jean élimé et un ras du cou bleu marine, râpé aux coudes. Il y avait un vieux coupe-vent sur la banquette arrière de ma voiture. Je ne m'en étais pas servi dernièrement pour nettoyer le pare-brise. Une chance. Et puis j'ai toujours une petite valise dans le coffre, avec des affaires pour la nuit, une brosse à dents et des sous-vêtements propres.

Je montai à bord de l'avion douze minutes avant le décollage. L'appareil était petit et les quinze places étaient occupées. Un rideau séparait les passagers du cockpit. Comme j'étais assise au deuxième rang, je pouvais voir les instruments de pilotage. Ça n'avait pas l'air tellement plus compliqué que le tableau de bord d'une Peugeot dernier modèle. L'hôtesse surprit mon manège et s'empressa de fermer

le rideau, comme si le pilote et le copilote se livraient à des trucs bizarres dont il valait mieux ne rien savoir.

Le vol ne dura que trente-cinq minutes. L'hôtesse n'eut pas le temps de nous servir quelque chose à boire et se contenta de remonter l'allée avec un petit panier contenant des chewing-gums Chiclets. Je passai tout le vol à essayer de me déboucher les oreilles. On dut croire que j'étais affectée d'une déficience mécanique au niveau des mâchoires.

Mon vol de correspondance décolla à l'heure pile. Je pris place dans la section non-fumeurs, où deux bébés vagissants entreprirent de me jouer une sérénade. Le déjeuner consista en une noisette de blanc de poulet posée sur un monticule de riz nappé d'une sauce qui avait la consistance du béton. Une part de gâteau coiffée de gélatine molle fit office de dessert. Je n'en laissai pas une miette et glissai l'étui de crackers dans mon sac. Dieu seul savait quand je pourrais manger à nouveau.

Après qu'on eut atterri à Dallas, je récupérai mes affaires et trottinai vers la porte de débarquement. Il était déjà 22 h 55 quand j'atteignis l'aéroport. Le bar que je cherchais se situait dans un autre satellite. Je me mis à courir. Je déboulai dans le bar à 23 h 2. Lyda Case était partie. Je l'avais manquée de cinq minutes et elle n'était plus de service avant le week-end. Je ne répéterai pas ce que je dis.

CHAPITRE XI

Je décidai de tenter le tout pour le tout et de faire appeler Lyda dans les haut-parleurs de l'aéroport. J'avais repéré un bureau d'aide aux voyageurs, en arrivant. Je m'approchai de l'étrange créature qui trônait derrière le bureau en forme de L. Elle avait une cinquantaine d'années et un visage d'une laideur absolument fascinante : faciès décharné, menton absent, strabisme divergent. Elle portait un uniforme de l'Armée du Salut, rehaussé de boutons en cuivre et d'épaulettes. Elle pliait bagage pour la nuit et ne parut pas apprécier que je vienne lui demander de l'aide.

— Écoutez, je suis venue de Californie tout exprès pour rencontrer une femme qui est en train de quitter l'aéroport. Il faut absolument que je parvienne à la joindre avant qu'elle ait atteint le parking. Vous pouvez faire une annonce ?

Elle me fixa d'un œil tandis que l'autre allait se balader en direction de l'indicateur qu'elle avait scotché sur son bureau.

— Quel nom ? demanda-t-elle.

— Lyda Case.

Elle répéta le nom, et quelques secondes plus tard, j'entendis que Lyda Case était priée de se rendre au bureau d'aide aux voyageurs, terminal 2. Je prodiguai mes remerciements. La femme finit d'emballer ses affaires, et, sur un bref au revoir, s'en alla.

Je ne savais absolument pas si Lyda Case viendrait. Il se pouvait qu'elle ait déjà quitté le bâtiment quand l'annonce avait retenti. Il se pouvait aussi qu'elle n'ait pas eu envie de retourner sur ses pas. Sur une impulsion, je contournai le bureau et m'assis dans le fauteuil. Un homme passa, tirant une valise à roulettes, qui le suivait avec réticence, comme un chien qu'on traîne chez le vétérinaire. Je regardai ma montre. Il s'était écoulé douze minutes. Je jetai un œil dans le tiroir du bureau. Des crayons, des feuilles de papier, des tubes d'aspirine, un paquet de mouchoirs en papier, un dictionnaire d'espagnol... Je lus la liste des phrases utiles, en dernière page.

— *Buenas tardes*, me murmurai-je à moi-même. *Buenas noches*...

Je crevais de faim.

— Quelqu'un m'a fait demander ? J'ai entendu mon nom dans les haut-parleurs. Le message disait que je devais venir ici.

L'accent était texan. Lyda Case se tenait devant le bureau, une jambe fléchie. Petite. Pas de maquillage. Tout en taches de rousseur et en cheveux frisés. Elle portait un pantalon noir et une veste assortie, avec son nom brodé au niveau du sein gauche. Elle avait une montre

incrustée de diamants au poignet et une cigarette allumée dans la main droite. Elle la jeta et l'écrasa sous son pied.

— Qu'est-ce qui se passe, bébé ? Je ne suis pas au bon endroit ?

Trente-cinq ans environ. Visage pétillant de vie. Petit nez droit et menton têtue. Son sourire révéla des canines mal plantées, et des trous à l'emplacement de ses molaires. Ses parents n'avaient pas dû l'emmener souvent chez le dentiste. Je me levai et lui tendit la main.

— Hello, madame Case. Comment allez-vous ?

Elle me serra brièvement la main. Ses yeux avaient la couleur bleue à la fois obsédante et irréelle des lentilles de contact. Une lueur de méfiance les traversa.

— Je ne pense pas que nous nous connaissions.

— Je vous ai téléphoné de Californie. Vous m'avez raccroché deux fois au nez.

Son sourire s'effaça.

— Je croyais vous avoir clairement fait comprendre que ça ne m'intéressait pas. J'espère que vous n'êtes pas venue jusqu'ici à cause de moi ?

— En fait, si. Vous veniez de partir quand je suis arrivée dans le bar. J'aimerais vous parler quelques instants.

— Qu'est-ce que nous faisons, en ce moment ? lança-t-elle d'une voix sèche.

— Je veux dire, en privé.

— À quel sujet ?

— La mort de votre mari m'intrigue.

Elle me regarda fixement.

— Vous êtes une sorte de journaliste ?

— Je suis détective privé.

— Oh, c'est vrai. Vous y avez fait allusion au téléphone. Pour qui travaillez-vous ?

— Pour moi-même en ce moment. Et pour une compagnie d'assurances, avant ça. Je menais une enquête sur un incendie qui s'est déclaré à la Wood/ Warren quand le nom de Hugh est venu sur le tapis. J'ai pensé que vous pourriez me renseigner sur les circonstances de sa mort.

Elle hésita, visiblement tentée.

— Qu'est-ce que Hugh a à voir dans l'affaire ?

— Peut-être rien. Je ne sais pas. Je trouve bizarre cette histoire de tests qui ont disparu du labo.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Personne ne s'en est soucié.

— Justement. Il est grand temps que quelqu'un s'y intéresse, vous ne croyez pas ?

Elle m'évalua du regard. Son expression renfrognée se mua soudain en impatience.

— Il y a un bar, tout près d'ici. Je vous accorde trente minutes. Pas une de plus. Je suis crevée, j'ai besoin de me reposer.

Elle s'éloigna d'un pas rapide. Je me mis à trotter derrière elle pour ne pas me laisser distancer.

Nous prîmes place à une table près de la fenêtre. Le ciel nocturne était chargé de gros nuages bas. Je m'aperçus avec stupéfaction qu'il pleuvait. L'herbe était emperlée de gouttelettes que le vent dispersait par rafales. Le bitume luisait comme un ciré noir. Les lumières de la piste d'envol se reflétaient sur la surface du tablier, mouchetée de flaques. Trois DC-10 étaient alignés à des portes différentes.

Je commandai un spritzer, et Lyda un Bloody Mary. La serveuse nous apporta nos consommations, ainsi qu'une assiette de minibretzels qu'elle posa sur la table.

Lyda mélangea son pâle nuage de vodka au jus de tomate épicé avec un bâton de céleri. Puis elle prit l'assiette de bretzels.

— Ouvrez votre main.

Je lui présentai ma paume, qu'elle remplit de petits bretzels. Ils avaient la forme d'une pagode chinoise, incrustée de gros sel. Elle ne manifestait plus aucune hostilité. Sans doute parce qu'elle avait résolu de parler, et qu'elle ne voyait pas l'utilité de se montrer désagréable.

Elle, avait sorti un poudrier et vérifia son maquillage, les sourcils froncés.

— Seigneur ! Je suis dans un état !

Elle posa son sac sur la table, en tira une petite trousse de maquillage et entreprit de se transformer sous mes yeux. Une couche de fond de teint fluide effaça taches de rousseur, rides, décolorations. Un trait de crayon souligna ses paupières tandis que le mascara allongeait ses cils. Ses yeux semblèrent doubler de volume. Un peu de blush en haut des pommettes, un trait de crayon rouge sombre sur le contour de ses lèvres, un rouge plus pâle pour finir. Ça ne lui avait pris que deux minutes, mais quand elle me regarda de nouveau, elle ressemblait à un de ces mannequins qu'on voit sur les couvertures de magazine.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je suis impressionnée.

— Oh, trésor, je pourrais vous arranger en une minute. Vous devriez prendre un peu plus soin de vous. Vos cheveux, par exemple. On dirait une queue de chien.

J'éclatai de rire, et la regardai vider la moitié de son Bloody Mary.

— Parlez-moi de Hugh.

Elle prit un paquet de chewing-gums et m'en offrit un. Comme je secouais la tête, elle ôta l'enveloppe d'une tablette, et enfonça celle-ci dans sa bouche. Puis elle alluma une cigarette. J'essayai d'imaginer la

combinaison... menthe et fumée. Ça me paraissait vicieux. Elle roula le papier en boule et le jeta dans le cendrier.

— J'étais encore une gosse quand nous nous sommes rencontrés. Dans un bar. Je suis partie pour la Californie le jour de mes dix-huit ans, et je me suis inscrite à l'école des barmen de Los Angeles. Ça m'a coûté six cents dollars pour apprendre à mélanger les liquides. Je suppose que j'en aurais appris autant en lisant des bouquins. Bref, j'ai décroché ce boulot à LAX. Hugh est venu au bar, un soir. On a bavardé. On est tombés amoureux l'un de l'autre et on s'est mariés. Il avait trente-neuf ans, moi dix-neuf, mais quand j'étais avec lui j'avais l'impression d'en avoir seize. Je connaissais bien cet homme. Il ne s'est pas suicidé. Il ne m'aurait jamais fait ça.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que le soleil se lève tous les jours à l'est ? C'est comme ça, voilà tout.

— Vous pensez que quelqu'un l'a tué ?

— Naturellement. C'est Lance Wood qui l'a tué, aussi sûr que je suis assise en face de vous. Mais il ne l'avouera jamais, et sa famille non plus. Vous leur avez parlé ?

— Brièvement. J'ai entendu parler de la mort de Hugh pour la première fois hier.

— J'ai toujours pensé qu'ils avaient payé les flics pour qu'ils la bouclent. Ils ont des tonnes de fric et ils connaissent tout le monde en ville.

— Lyda, vous parlez d'une famille respectable. Ils n'auraient jamais couvert un meurtre, et ils n'auraient pas protégé Lance s'ils avaient estimé qu'il était mêlé de près ou de loin à sa mort.

— Bon sang, vous êtes encore plus naïve que moi, si vous croyez ça ! Je vous dis que c'était un meurtre. D'ailleurs, vous en êtes également convaincue, sinon vous ne seriez pas venue jusqu'ici.

— Je ne suis convaincue de rien. C'est pour ça que je vous pose la question.

— Ce n'était pas un suicide. Il n'était pas déprimé et il n'était pas du genre à se suicider. Pourquoi aurait-il fait ça ?

Je l'observai attentivement.

— J'ai appris qu'il avait l'intention de quitter la compagnie pour créer sa propre entreprise.

— Il en parlait. Il parlait de beaucoup de choses. Il travaillait pour Woody depuis quinze ans. Hugh était loyal envers eux, mais tout le monde savait que le vieux avait l'intention de céder les rênes à Lance. Hugh ne pouvait pas supporter cette idée. Il disait que Lance était un crétin et qu'il ruinerait la compagnie. Il ne voulait pas être là pour voir ça.

— Est-ce qu'il leur arrivait de se disputer ?

— Je ne sais pas. Ce que je sais, par contre, c'est qu'il a donné sa démission, et que Woody a tout fait pour le retenir. Il était en passe d'obtenir un gros contrat avec le gouvernement et il avait besoin de Hugh. Je crois que Hugh a promis d'attendre de voir si Woody obtenait ou non le contrat. Deux jours plus tard, je suis rentrée de mon travail, j'ai ouvert la porte du garage et il était là. On aurait dit qu'il dormait dans la voiture, mais sa peau était rouge cerise. Je n'oublierai jamais ça.

— Vous êtes certaine qu'il ne pouvait pas s'agir d'un accident ?

Elle se pencha en avant d'un mouvement brusque.

— Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète. Hugh ne se serait jamais suicidé. Il n'avait aucune raison de le faire et il n'était pas déprimé.

— La thèse du meurtre ne tient pas debout. Lance n'était même pas directeur à l'époque, et on ne tue pas un employé simplement parce qu'il a l'intention de s'en aller. C'est ridicule.

Lyda haussa les épaules, aucunement ébranlée par mon scepticisme.

— Vous m'avez demandé mon opinion. Je vous la donne.

— Même en admettant que Hugh a bien été assassiné, ça ne prouve pas pour autant que c'est Lance son meurtrier, n'est-ce pas ?

— Évidemment non. Je suis persuadée que c'est lui, mais je ne peux pas en jurer. De toute façon, je n'ai pas de preuves. Parfois, je me dis que ça ne vaut pas la peine d'y revenir. Ce qui est fait est fait, alors quelle importance, maintenant ?

J'abandonnai le sujet.

— Pourquoi l'avez-vous fait incinérer aussi rapidement ?

Elle me regarda fixement.

— Vous croyez que j'étais dans le coup ?

— Je vous pose simplement la question. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

— Il a *demandé* à être incinéré. Ce n'était même pas mon idée. Il était mort depuis deux jours. Le coroner a fait ramener le corps et le directeur des pompes funèbres a suggéré que nous procédions à l'incinération. J'ai suivi son conseil. Vous pouvez le lui demander si vous ne me croyez pas. Hugh a été drogué. J'en suis sûre. C'est comme ça qu'on a réussi à le tuer. Mais les analyses du labo ont été volées et personne n'a pu voir les résultats.

— Il était peut-être ivre, suggérai-je. Il est peut-être allé dans le garage et il s'est endormi.

Elle secoua la tête.

— Il ne buvait pas. Il avait arrêté tout ça depuis longtemps.

— Il avait un problème avec l'alcool ?

— Il en a eu un, oui. Ce n'est pas par hasard si nous nous sommes

rencontrés dans un bar. Il prétendait qu'il aimait venir voir décoller les avions. J'aurais dû comprendre immédiatement, mais vous savez ce que c'est, quand on tombe amoureux. Vous ne voyez que ce que vous voulez voir. Il m'a fallu des années avant de comprendre à quel point il était intoxiqué. Finalement, je lui ai mis le marché en main : je le quittais s'il ne cessait pas de boire. Il a fait une cure de désintoxication. Il est redevenu sobre, et il l'est resté.

— Vous ne pensez pas qu'il a pu replonger ? Ça arrive souvent.

— Non. Pas avec l'Antabuse. Ça l'aurait rendu malade comme un chien.

— Vous êtes sûre qu'il prenait ce truc ?

— Je le lui donnais moi-même. C'était un petit jeu entre nous. Chaque matin, avec son jus d'orange. Il ouvrait la main, je lui donnais sa pilule et je le regardais l'avalier. Il tenait à ce que je sache qu'il ne reviendrait pas sur sa parole. Le jour où il a cessé de boire, il a juré qu'il ne recommencerait jamais.

— Combien de personnes étaient au courant, pour l'Antabuse ?

— Je ne sais pas. Il n'en parlait pas. S'il était avec des gens qui buvaient, il disait simplement : « Non, merci. »

— Vous n'avez rien remarqué de particulier, la semaine où il est mort ?

— Non. Il m'a semblé que c'était une semaine comme les autres. Il a parlé avec Woody. Quinze jours plus tard, il était mort. Après les funérailles, j'ai plié bagage et je suis rentrée chez moi. Je n'en ai pas bougé depuis.

— Et vous n'avez rien retrouvé dans ses affaires qui aurait pu expliquer son geste ? Une lettre ? Un mot ?

Elle secoua la tête.

— Je suis allée dans son bureau, le jour de sa mort. Je n'ai rien remarqué.

CHAPITRE XII

Le voyage de retour fut sans histoire. J'avais passé en tout une heure et demie avec Lyda, et le reste de la nuit dans le terminal de l'aéroport avec sa moquette rouge, ses hauts plafonds en verre, ses arbres bien réels, et un petit oiseau de passage qui avait chanté à tue-tête toute la nuit. Ça ressemblait à du camping sauvage, sauf que j'étais assise sur une chaise et que je n'avais pas la moindre côtelette à faire griller. Je pris des notes de ma conversation avec Lyda. Tout me portait à croire que Hugh Case avait été assassiné, mais je ne voyais ni comment, ni pourquoi, ni par qui. Je tendais également à penser que son meurtre avait un rapport direct avec la Wood/Warren, mais là encore, je ne voyais pas lequel. Lyda m'avait promis de me contacter si jamais quelque chose lui revenait en mémoire. À tout prendre, ce voyage n'avait pas été improductif. Il avait généré plus de questions que de réponses, mais ça ne me dérangeait pas. Tant qu'il y a un écheveau à débrouiller, je suis dans la course. La frustration commence quand les fils conducteurs s'assèchent et que les pistes débouchent sur des culs-de-sac. Avec Hugh Case, j'avais le sentiment d'être tombée sur une des pièces en coin d'un puzzle. Je ne savais absolument pas à quoi ressemblerait l'image finale, mais au moins j'avais un point de départ.

J'embarquai dans l'avion de 4 h 30 et arrivai à LAX à 5 h 45. Il fallut encore que j'attende jusqu'à 7 heures pour attraper la correspondance pour Santa Teresa, et quand j'atterris enfin chez moi, j'étais sur les rotules. Je me glissai dans mon appartement une heure plus tard, jetai un œil à mon répondeur (pas de messages), retirai mes boots et me roulai en boule sous ma couette, tout habillée.

À 9 h 2 environ, on frappa à ma porte. J'émergeai de mon sommeil et trébuchai jusqu'à la porte en tirant ma couette derrière moi comme une traîne de mariée. J'avais la bouche pâteuse et mes cheveux étaient hérissés sur mon crâne comme ceux d'un punk, en moins propres. Je regardai par l'œilleton. Là, devant ma porte, se tenait mon ex-deuxième mari, Daniel Wade.

— Merde, murmurai-je.

J'appuyai brièvement mon front contre le battant, puis regardai de nouveau. Je ne voyais de lui que son profil et ses cheveux blonds qui bouclaient autour de sa tête comme une aura. Daniel Wade est certainement le plus bel homme que j'aie jamais vu – ce qui n'est pas bon signe. Les hommes beaux sont généralement soit pédérastes soit d'un narcissisme insupportable. J'aime un visage bon, ou un visage

intéressant, ou un visage typé, mais pas cette perfection sculptée qui est la sienne... nez droit, merveilleusement proportionné, pommettes saillantes, mâchoire volontaire, menton vigoureux. Ses cheveux étaient décolorés par le soleil, ses yeux d'un bleu fascinant, ombrés par de longs cils bruns. Ses dents, bien plantées et très blanches, ouvertes sur un sourire un peu voyou. Vous voyez le tableau, les gars ?

J'ouvris la porte.

— Oui ?

— Salut.

Je lui lançai un regard dur, avec l'espoir qu'il allait disparaître.

Il est grand, mince et peut bouffer n'importe quoi sans prendre un gramme. Il me faisait face, dans un jean délavé et une chemise rouge sombre, retroussée sur ses avant-bras dorés. Ses mains étaient enfoncées dans ses poches, ce qui était aussi bien. C'est un pianiste de jazz avec de longs doigts osseux. J'ai commencé par tomber amoureuse de ses mains, et petit à petit du reste.

— J'étais en Floride.

Belle voix, aussi... juste pour le cas où ses autres atouts ne suffiraient pas à vous exciter. Chaude et vibrante. Il chante comme un ange, et joue de six instruments.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je n'en sais rien. Le mal du pays, je suppose. Un de mes copains venait par ici, j'ai profité de sa voiture. Je te réveille ?

— Non. C'est ma tête habituelle.

Un petit sourire, là parfaitement synchronisé. Ses manières étaient hésitantes, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Il m'observait, cherchant (peut-être) une trace de la fille que j'avais été.

— J'aime bien ta coupe de cheveux, dit-il.

— Ça, c'est amusant. J'aime bien la tienne, aussi.

— J'ai l'impression que je t'ai dérangée à un mauvais moment. Désolé.

— Écoute, Daniel, si tu as quelque chose à me dire, dis-le et finissons-en. Je me suis couchée il y a une heure, et je suis nase.

Il avait visiblement répété à l'avance toute notre conversation, mais dans son esprit j'étais censée lui donner la réplique avec tendresse, pas sur ce ton hargneux.

— Je voulais que tu saches que je suis désintoxiqué, dit-il. Ça fait un an, maintenant. Plus de drogue. Plus d'alcool. Ça n'a pas été facile, mais je suis rentré dans le droit chemin.

— Formidable ! Tu m'en vois tout ébouriffée.

— Tu ne pourrais pas mettre tes sarcasmes en veilleuse ?

— C'est ma façon de parler depuis que tu es parti. Ça marche très fort avec les hommes.

Il pivota légèrement sur ses talons et regarda le jardin.

— Je suppose que les gens n'ont pas droit à une deuxième chance avec toi.

Je ne pris même pas la peine de répondre.

— Je peux entrer ?

— Bon Dieu, Daniel ! Non, tu ne peux pas ! Tu n'as pas encore compris ? Je ne t'ai pas vu depuis huit ans, et ce n'est pas assez long à mon goût.

— Comment peux-tu être aussi hostile après tout ce temps ? Je n'éprouve aucun ressentiment pour toi, moi.

— Ce serait le comble ! Je ne t'ai rien fait !

Son visage prit une expression peinée. Il avait l'air sincèrement surpris. Il y a des gens comme ça, qui vous en font baver et qui trouvent ensuite le moyen d'être complètement ahuris devant la violence de votre chagrin. Il dansait d'un pied sur l'autre. Les retrouvailles ne se déroulaient visiblement pas comme il l'avait prévu. Sa main s'appuya sur le montant de la porte, au-dessus de ma tête.

— Je ne pensais pas que tu serais aussi amère. Ça ne te ressemble pas, Kinsey. Nous avons passé de merveilleuses années ensemble.

— Une année. Au singulier. Onze mois et six jours, pour être exacte. Maintenant, retire ta main si tu ne veux pas que je claque la porte dessus.

Il retira sa main. Je claquai la porte et retournai me coucher. Au bout de quelques minutes, j'entendis le portail grincer.

Je m'agitai pendant un moment, mais il était clair que je ne pourrais pas me rendormir. Je me levai, me brossai les dents, me douchai, me lavai les cheveux et me rasai les jambes. Je m'étais souvent imaginé son retour ! J'inventais de longs monologues dans lesquels je déversais toute mon amertume et ma rage. J'aurais voulu qu'il frappe de nouveau à ma porte pour pouvoir faire une meilleure prestation. Être plaquée est comme un boulet qu'on traîne derrière soi. Vous restez en plan avec un bagage émotionnel dont vous vous délestez sur quelqu'un d'autre. Il n'y a pas que le fait d'avoir été trahie, il y a ce que la trahison a fait de vous... et en général, ce n'est pas brillant. Jonah avait accepté ma brusquerie. Il semblait avoir compris qu'elle n'était pas dirigée contre lui. Il était si brusque lui-même que ça n'avait pas vraiment d'importance. De mon côté, j'avais cru, sincèrement, avoir exorcisé le passé – jusqu'à ce que je me trouve nez à nez avec lui.

J'appelai Olive Kohler et pris rendez-vous avec elle, un peu plus tard dans la journée. Puis je m'assis à mon bureau et tapai mes notes. À midi, je décidai d'aller faire des courses. Daniel était assis dans une voiture, garée juste derrière la mienne. Il était vautré sur le siège côté

passager, ses pieds bottés appuyés sur le tableau de bord, un chapeau de cow-boy incliné sur son visage. La voiture était une vieille Pinto bleu nuit, cabossée, rouillée, dépouillée de ses enjoliveurs.

Daniel dut entendre le portail grincer quand je sortis. Il tourna la tête, soulevant paresseusement le bord de son chapeau.

Je déverrouillai ma voiture, m'installai au volant et démarrai. J'évitai mon appartement pendant tout le restant de la journée. Je traînai dans la ville, furieuse de perdre mon temps, constatant avec amertume que j'étais non seulement bannie de mon bureau mais de ma propre maison.

À 17 heures, avec l'aide d'un plan des rues, je trouvai la maison des Kohler dans une allée obscure de Montebello. La propriété était masquée aux regards par une haie de trois mètres cinquante, l'accès barré par une grille en fer forgé, contrôlée électroniquement. Je me garai dans la rue et passai par le portail en bois enchâssé dans les arbustes. La maison était une bâtisse à deux étages, de style Tudor, avec un toit pointu hérissé de bardeaux, des pignons boisés et un bel ensemble de poutres verticales devant la façade. Le jardin était de belle taille, ombré d'eucalyptus et de sycomores aux troncs lisses et gris comme du béton. Des grappes de lierre vert foncé grouillaient un peu partout. Un jardinier diplômé de l'école Walt Disney taillait les arbustes en forme d'animaux.

Le journal était posé sur le paillason. Je le ramassai et sonnai. Je m'attendais à être accueillie par une bonne, mais ce fut Olive en personne qui m'ouvrit, vêtue d'un déshabillé en satin gris et de mules en satin à hauts talons. Il me semblait avoir vu Joan Crawford porter les mêmes, dans un film. On devait avoir le vertige, là-dessus.

— Hello, Kinsey. Entrez. Terry est en route pour venir. J'ai oublié que nous étions attendus à un cocktail à 18 heures.

— On peut se voir un autre jour, si vous préférez, dis-je.

Je lui tendis le journal.

— Merci. Non, non. C'est très bien comme ça. Ce n'est que dans une heure, de toute façon, et ils habitent tout près. Je dois finir de m'habiller, mais nous pourrons parler pendant ce temps.

Elle jeta un bref coup d'œil au journal, puis le jeta sur la table du hall, près d'une pile de courrier.

Elle remonta le long couloir en dalles sombres jusqu'à la suite des maîtres, à l'arrière de la maison. Olive était mince et blonde, avec des cheveux épais, coupés au carré, qui lui arrivaient aux épaules. Ses yeux étaient d'un bleu lumineux, ses sourcils noirs et sa peau dorée. Elle devait avoir trente-trois ans, et sans être aussi brusque qu'Ebony, elle n'avait pas la chaleur d'Ash. Elle me parla par-dessus son épaule.

— Il y a dix ans que je ne vous ai vue. Qu'est-ce que vous êtes devenue ?

— J'ai ouvert ma propre agence.

— Mariée ? Des enfants ?

— Non aux deux questions. Et vous ? Vous avez des enfants ?

Elle éclata de rire.

— À Dieu ne plaise !

Nous entrâmes dans une chambre spacieuse. Plafond à poutres, énorme cheminée, portes-fenêtres donnant sur un patio couvert. Un chat persan blanc dormait en rond sur une chaise, la tête enfouie dans les poils de sa queue.

Le sol de la chambre était en teck ciré, avec çà et là des tapis en laine blanche à longs poils. Probablement du yak. Tout le mur derrière le lit était en glace, et j'eus une brève vision des performances sexuelles de Terry Kohler. Qu'est-ce qu'Olive pouvait bien regarder pendant qu'il se contemplait ?

Je m'assis dans un fauteuil. Olive se dirigea vers un placard de la taille d'un garage prévu pour deux voitures. Elle passa rapidement en revue une enfilade de tenues de soirée, écartant des effets garnis de paillettes, des robes longues en organza, des vestes brodées de perles avec les jupes longues assorties. J'aperçus un assortiment de chaussures rangées dans des boîtes en plastique sur l'étagère du haut, et à un bout de la penderie, plusieurs manteaux de fourrure de styles et de longueurs différents. Elle choisit une robe de cocktail avec des brides en spaghetti et revint dans la chambre pour étudier son reflet. La robe était vert avocat et donnait une teinte olivâtre à sa peau.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? dit-elle, les yeux rivés sur l'image que lui renvoyait la glace.

— Elle vous donne mauvaise mine.

Elle se regarda d'un œil critique.

— Vous avez raison. Tenez. Je vous la donne. Je ne l'ai jamais aimée, de toute façon.

Elle jeta la robe sur le lit.

— Je ne porte pas ce genre de vêtements, dis-je avec embarras.

— Prenez-la. Nous organisons une réception pour le réveillon du nouvel an. Vous pourrez la mettre.

Elle sortit une robe en taffetas noir, avec un décolleté carré. Elle l'enfila par le bas, puis remonta la fermeture Éclair dans son dos avec une petite ondulation qui mit chaque chose à sa place. Elle était si mince que je ne voyais pas comment ces seins globulaires pouvaient être à elle. On aurait dit qu'elle s'était fait implanter des balles en caoutchouc sur la poitrine.

Elle s'assit à sa coiffeuse, enfila des bas noirs, puis glissa ses pieds dans des chaussures noires, montées sur dix bons centimètres de talons aiguilles. Elle était splendide, tout en courbes et en peau soyeuse, ses cheveux blond pâle déployés sur une épaule nue. Elle

fouilla dans sa boîte à bijoux et choisit des boucles d'oreilles en diamants en forme de grappes de fruits.

Elle se retourna vers moi, croisa les jambes et balança une chaussure au bout de son pied.

— Alors, de quoi vouliez-vous me parler ?

— Que savez-vous exactement de la situation financière de la Wood/Warren ?

Elle esquissa un geste impatient.

— Les affaires m'ennuient à mourir. Ce genre de papiers me servent généralement à tapisser la litière du chat.

— Vous n'avez pas d'opinion dans le désaccord qui sépare votre famille ?

— Quel désaccord ? Vous voulez dire avec Lance ? Je n'ai pas à avoir d'opinion. C'est Ebony et lui qui sont en désaccord. Elle veut que je vote comme elle. D'après ce qu'elle m'a expliqué, c'est tout à mon avantage. Lance en aura une attaque, mais tant pis. Il a eu sa chance.

— Vous faites bloc avec elle ?

— Possible. Elle est plus maligne que Lance, et il est grand temps de changer de têtes.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je vais vous donner un tuyau sur Lance, chérie. C'est un grand commercial. Il est capable de charmer un serpent, pour peu qu'il s'en donne la peine. Il s'enthousiasme pour tout ce qui l'intéresse, c'est-à-dire pas grand-chose. Il n'a aucun talent pour les chiffres. Absolument aucun. Il ne supporte pas de rester assis dans un bureau, et il déteste la routine. Il est doué pour lancer une affaire, et nul pour la mener à terme. Fin.

— Il s'agit de votre analyse, ou de celle d'Ebony ?

— Je sais très exactement ce qui se passe à l'usine, jour après jour. Terry est obsédé par son travail. Il ne me parle presque que de ça.

— Comment s'entend-il avec Lance ?

— Ils s'accrochent de temps en temps. Terry a des idées très arrêtées. Il devient fou quand il voit des gens déconner à plein tube. Excusez le terme scientifique. Lance n'a pas deux sous de jugeote. Tout le monde le sait. Il n'y a qu'à voir la femme qu'il a épousée.

— Et le reste de la famille ? Ils ne peuvent pas le désavouer par leur vote ?

— Non. Même réunis, nous ne représentons que quarante-neuf pour cent des actions, Ebony veut faire pression sur lui, mais elle ne peut pas le virer. Par contre, elle peut le mettre au pas. Je crois que c'est ce qu'elle cherche.

— J'ai cru comprendre que Bass se désintéressait de tout ça, depuis qu'il a quitté New York ?

— Il se montre çà et là aux réunions du conseil. Il adore jouer les grands mogols, mais il n'est pas dangereux.

— De quel côté va se ranger Ashley ?

— C'est à elle de choisir. Mais il est clair qu'Ebony espère nous rallier tous à sa cause.

— Comment réagit votre mère ?

— Elle déteste cette situation. Elle veut que Lance reste à son poste. Pas parce qu'il est compétent, mais parce que c'est moins fatigant.

— Vous pensez qu'il est honnête ?

— Lance ? Vous plaisantez ? Absolument pas.

— Comment vous entendez-vous, tous les deux ?

— Je ne peux pas le supporter. Il est perpétuellement sur les nerfs, et complètement paranoïaque. Il me tape sur le système. Cela dit, c'est mon frère, et je l'adore. Mais je ne l'aime pas beaucoup. (Elle plissa le nez.) Il sent toujours l'ail, la sueur et cette horrible eau de Cologne brut. Je me demande pourquoi les hommes s'obstinent à mettre ce genre de truc. C'est complètement dépassé.

— Avez-vous entendu des rumeurs au sujet de l'incendie de l'entrepôt ?

— Simplement ce que Terry m'en a dit. Lance a contracté un emprunt sur la compagnie, il y a deux ans, et il est en train d'y laisser sa chemise. Il adorerait toucher un demi-million de dollars...

— Vraiment ? C'est la première fois que j'entends parler de ça.

Elle haussa les épaules avec désinvolture.

— Il a voulu se lancer dans l'édition. Encore une idée stupide. J'ai entendu dire que l'édition et la restauration étaient les deux plus sûrs moyens de faire faillite. Il a eu de la chance que l'entrepôt flambe. Un peu trop, non ?

— C'est votre opinion ?

Elle appuya ses coudes sur ses genoux et posa son menton sur ses poings.

— Je n'ai pas de réponse à vous offrir. Je me fiche de Lance. Je me fiche de la Wood/Warren, pour être franche. La politique m'amuse parfois, quand elle ressemble à ces feuilletons télévisés, dans le genre de *Dynastie*. Mais dans l'ensemble, elle m'ennuie.

— Qu'est-ce qui vous intéresse ?

— Le tennis. Les voyages. Les toilettes. Le golf. Quoi d'autre ?

— C'est une drôle de vie.

— C'en est une. Je reçois. Quand j'ai le temps, je m'occupe d'œuvres de charité. Il y a des gens qui pensent que je suis pourrie, paresseuse... mais, au moins, j'ai ce que je désire. Peu de personnes peuvent en dire autant.

— Vous avez de la chance.

— Vous savez ce qu'on dit ? Rien ne se gagne, tout se paie. Je paie le prix, croyez-moi.

On entendit la porte d'entrée s'ouvrir, puis des pas descendre le hall. Terry Kohler apparut. Il avait déjà retiré sa veste et dénoué sa cravate.

— Hello, Kinsey ! Olive m'a dit que vous passeriez nous faire une petite visite. Donnez-moi le temps de prendre une douche, et je suis à vous. (Il regarda Olive.) Tu vas nous chercher quelque chose à boire ? demanda-t-il d'un ton sec.

Ce fut tout juste si elle ne se mit pas au garde-à-vous. Je me dis que son sort n'était peut-être pas si enviable. Moi, je n'aurais fait ça pour personne.

CHAPITRE XIII

J'attendis dans le salon pendant qu'Olive s'affairait dans la cuisine. La pièce était superbe : fenêtres en biseau, lambris en pacanier, cheminée de pierre, mobilier traditionnel en damas et en acajou. Le tout dans des coloris vieux rose. Une odeur légèrement épicée flottait dans l'air. L'ensemble était d'un goût parfait, mais sans aucune personnalité. Je ne parvenais pas à les imaginer dans ce décor, tous les deux, en train d'écouter de la musique ou de lire. À y bien réfléchir, je ne voyais pas non plus ce qu'ils pouvaient faire la nuit.

Olive revint au bout de dix minutes, avec un plateau de hors-d'œuvre et un seau en argent. Une bouteille de vin blanc était fichée dans la glace. Son comportement avait changé du tout au tout depuis l'arrivée de Terry. Elle était toujours supérieurement élégante, mais son attitude était maintenant nuancée de servitude. Elle déposa le plateau sur la table basse et disposa à côté des petites serviettes en tissu. Elle avait préparé des figues mûres nappées de fromage et des pommes de terre nouvelles coupées en deux, coiffées de crème aigre et de caviar. De quoi remplir une dent creuse, mais sûrement pas de rassasier un appétit comme le mien.

Olive se dirigea rapidement vers un buffet et en sortit un assortiment de bouteilles. Comme il commençait à faire sombre, elle alluma deux lampes. Le taffetas de sa jupe bruissait doucement à chacun de ses pas. Elle avait des jambes bien musclées et ses talons mettaient en valeur le galbe de ses mollets.

Je levai les yeux. Terry se tenait sur le seuil du salon, le regard fixé sur sa femme. Il s'aperçut que je l'observais et un sourire possessif entrouvrit ses lèvres. Il n'avait pas l'air d'un type facile à satisfaire.

— Vous avez une maison splendide, dis-je.

Olive esquissa un petit sourire.

— Merci, répondit-elle.

— Asseyez-vous, dit Terry.

— Je ne voudrais pas vous retarder.

Il balaya l'air de sa main, comme pour signifier que notre conversation était prioritaire. Le geste du patron qui dit à sa secrétaire de suspendre tous les appels jusqu'à nouvel ordre. C'est sûrement bidon, mais le visiteur a l'impression d'être quelqu'un d'important.

— Il ne laisse jamais passer une occasion de parler travail, dit Olive en lui tendant un martini. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Du vin blanc, s'il vous plaît.

Elle déboucha la bouteille, me servit un verre puis se servit à son

tour, retira ses chaussures et s'assit sur le canapé, les jambes repliées sous elle. Elle paraissait plus douce, moins égocentrique. Son rôle d'hôtesse lui allait bien. Cela m'étonna un peu. Elle n'avait apparemment pas d'autre ambition que de satisfaire ses caprices et de choyer « son homme ». Une conception de la vie étrangement démodée dans un univers qui voyait le triomphe des femmes d'affaires et des super-mamans.

Terry se percha sur l'accoudoir du canapé et me regarda avec un intérêt mitigé. Par habitude, sans doute, il prit la conversation en main. Ses yeux sombres donnaient un air sévère à son visage anguleux, mais ses manières étaient agréables. Il n'effleura sa moustache qu'une seule fois, contrairement à certains hommes qui passent leur temps à caresser leurs poils faciaux. Le geste doit les rassurer quelque part.

— Lance m'a appris que quelqu'un essayait de vous couler, déclara-t-il.

Il mangea une pomme de terre nouvelle et me passa l'assiette.

— Ça m'en a tout l'air.

Je pris une figue. Une pure merveille.

— En quoi pouvons-nous vous aider ?

— Pour commencer, j'aimerais en savoir plus sur Ava Daugherty.

— Ava ? Qu'est-ce qu'elle a à voir avec ça ?

— Elle était là le jour où j'ai inspecté l'entrepôt sinistré. Elle a également vu Heather me remettre une enveloppe remplie de feuilles d'inventaire, qui depuis ont disparu.

Il plissa les yeux et réfléchit un instant avant de formuler sa réponse.

— À ma connaissance, Ava est la droiture même. Travailleuse, honnête et totalement dévouée à la compagnie.

— Comment s'entend-elle avec Lance ?

— Plutôt bien, je crois. D'ailleurs, c'est lui qui l'a engagée, quand il est devenu évident que nous avions besoin d'un responsable de bureau.

— Ça remonte à quand ?

— Mon Dieu... ça doit faire deux ou trois ans, maintenant. (Il se tourna vers Olive, assise près de lui.) Quelle est ton opinion ?

Olive haussa les épaules.

— Je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle le porte aux nues. Mais je ne pense pas qu'elle tenterait quoi que ce soit pour lui nuire.

Olive me passa le plateau de hors-d'œuvre. Juste histoire de me montrer bien élevée, je choisis une pomme de terre et la fourrai dans ma bouche.

— Qui pourrait avoir intérêt à le faire ? demandai-je en léchant la crème aigre qui avait coulé sur mon pouce.

Ils me regardèrent fixement. Muets comme des carpes.

— Allez, vous devez bien avoir des ennemis. Quelqu'un s'est vraiment donné beaucoup de mal pour monter ce coup.

— Là, tout de suite, je ne vois pas, répondit Terry. Mais je vous promets d'y réfléchir.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire au sujet de cet ingénieur de la Wood/Warren qui s'est suicidé ?

— Hugh Case, dit Olive.

Terry eut l'air surpris.

— C'est incroyable que vous me parliez de lui. Je viens justement de recevoir un coup de téléphone de Lyda Case, cet après-midi.

— Vraiment ? m'étonnai-je. Que vous a-t-elle dit ?

— Ce n'est pas tellement ce qu'elle m'a dit qui compte, mais plutôt son comportement. Elle était complètement hystérique. Elle m'a accusé d'être responsable de sa mort.

Olive le regarda avec incrédulité.

— Toi ? C'est absurde ! Pourquoi aurait-elle dit une chose pareille ?

— Aucune idée. Elle avait l'air d'être soûle. Elle m'a tenu des propos complètement incohérents. Elle hurlait.

— C'est bizarre, dis-je. Elle est ici, en ville ?

Terry secoua la tête.

— Elle ne me l'a pas précisé. Mais ça avait l'air d'un appel longue distance. Où habite-t-elle ?

— À Dallas, je crois.

— J'ai eu l'impression qu'elle projetait de venir. Vous voudrez lui parler, si jamais elle se montre.

— J'aimerais assez, oui, acquiesçai-je, en omettant prudemment de préciser que nous nous étions rencontrées la veille au soir.

Elle ne m'avait pas paru paranoïaque du tout et n'avait fait aucune allusion à Terry. Olive chercha une position plus confortable.

— Pile pour le nouvel an. Tout le monde sera là. (Elle leva les yeux vers Terry.) Je t'ai dit que Bass arrive ce soir ?

Un éclair de contrariété traversa le regard de Terry.

— Je croyais qu'il était fauché. Tu ne lui as pas payé son voyage, j'espère ?

— Moi ? Tu plaisantes ! C'est Ebony qui lui a envoyé l'argent. Je n'aurais sûrement pas fait ça. (Elle se tourna vers moi.) Nous nous sommes brouillés pendant les fêtes de Thanksgiving. Depuis, nous ne nous adressons plus la parole. Il se mêle de choses qui ne le regardent pas. Je le considère comme un minable, et il pense à peu près autant de bien de moi.

Terry regarda sa montre. Je saisis le message et me levai.

— Je vous laisse partir à votre soirée, dis-je.

— J'ai l'impression que nous ne vous avons pas beaucoup aidée, commenta Olive.

— Ne vous en faites pas. J'ai d'autres sources d'information. Mais prévenez-moi si jamais vous vous rappelez quelque chose qui pourrait m'être utile.

Je posai ma carte sur la table basse. Terry m'accompagna jusqu'à la porte tandis qu'Olive allait chercher son manteau. Il la regarda s'éloigner en direction de leur chambre.

— Je n'ai pas voulu en parler devant elle, murmura-t-il, mais Lyda Case m'a menacé, cet après-midi. Je ne crois pas que ça ait un rapport avec Lance, sinon je l'aurais dit tout de suite. C'est différent. Je ne sais pas ce qu'elle a derrière la tête, mais elle m'a vraiment paru cinglée.

— Quel genre de menace ?

— Elle m'a brusquement demandé quel âge j'aurais à mon prochain anniversaire. Je ne voyais pas où elle voulait en venir, mais quand je lui ai répondu que j'aurais quarante-six ans, elle a dit : « N'y comptez pas. » Et elle a éclaté de rire comme une folle. J'en ai eu froid dans le dos. Je ne peux pas croire qu'elle parlait sérieusement, mais... Bon sang ! Ce n'est pas un truc à dire.

— Vous n'avez pas une petite idée sur la raison qui l'a poussée à vous contacter ?

— Je ne lui avais pas parlé depuis des années. Depuis la mort de Hugh, en fait.

— J'ai cru comprendre que les circonstances de sa mort n'avaient jamais été éclaircies.

— C'est ce que j'ai entendu dire, mais je ne sais pas quoi en penser.

— Vous le connaissiez bien ?

— Nous n'étions pas vraiment proches, mais j'ai travaillé avec lui pendant... cinq ans environ. Je n'aurais pas cru qu'il était du genre à se suicider. Évidemment, on ne peut jamais prévoir comment va réagir un type sous pression.

— Sous pression ?

— Lyda avait menacé de le quitter. Hugh était un type sympa, mais complètement dépendant d'elle. Je suppose qu'il a perdu les pédales.

— Pourquoi voulait-elle le quitter ?

— Je n'étais pas dans ses confidences. Lance pourra peut-être vous répondre.

Nous abandonnâmes le sujet Lyda Case en voyant réapparaître Olive, un manteau de fourrure blanche sur les épaules, sa robe verte sur le bras. Terry ne fit aucun commentaire quand elle me donna la robe. Elle avait peut-être l'habitude de distribuer ses vêtements. Nous

quittâmes la maison ensemble et nous séparâmes sur un bref au revoir.

Il faisait nuit noire, maintenant, et l'air était frais. Je branchai le chauffage de ma voiture et roulai jusqu'à une cabine téléphonique, dans Montebello Village. J'appelai Darcy à son domicile. Je voulais passer la voir avant de rentrer chez moi, mais elle me dit qu'Andy avait travaillé tard et qu'elle n'avait pas eu la possibilité de fouiller son bureau. Elle promit de me rappeler le lendemain, s'il y avait du nouveau.

Je raccrochai. Je me sentais vannée, d'un coup. En plus de mon aller-retour en avion, j'avais derrière moi une nuit quasiment blanche, et ma courte sieste du matin n'avait rien arrangé. Je rentrai chez moi.

La première chose que je vis, en tournant l'angle de ma rue, ce fut la voiture de Daniel, garée devant mon appartement. Je me rangeai le long du trottoir et descendis. Même dans le noir, je pouvais le voir vautré sur le siège avant, les pieds sur le tableau de bord, exactement comme le matin. Je poussais le portail quand il baissa la vitre.

— Je peux te parler ?

Je réprimai une réponse cinglante. Je n'aime pas me comporter comme une harpie, et je refusais de m'avouer à moi-même qu'il avait toujours le pouvoir de me blesser.

Je m'avançai vers sa voiture et m'arrêtai à deux mètres.

— Très bien. Qu'est-ce qu'il y a ?

Il se déplaça et sortit de la voiture, les coudes appuyés sur la portière ouverte. La pâle lueur du réverbère dorait ses pommettes, striait ses cheveux blonds de touches d'argent.

— J'ai un problème, dit-il.

Son visage était enveloppé d'ombres, qui masquaient l'éclat familier de ses yeux bleu clair. Même après huit années, le seul fait d'être en sa compagnie était encore incroyablement douloureux.

— Tu as un problème, répétais-je.

Un silence. Là, j'étais censée l'interroger sur la nature de son problème. Je serrai les dents et attendis. Il esquissa un sourire amer.

— Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas te demander de l'argent, et je n'essaie pas de coucher avec toi.

— Tu m'en vois infiniment soulagée, Daniel. Qu'est-ce que tu veux ?

La harpie était de retour. C'était plus fort que moi. Il n'y a rien de plus intolérable qu'un homme qui a manipulé vos émotions une fois et qui s' imagine pouvoir recommencer.

— J'ai besoin d'un endroit où ranger mes affaires.

— Quelles affaires ?

Il haussa les épaules.

— J'ai acheté une guitare à deux mille dollars, et je ne sais pas quoi en faire. Le coffre ne ferme pas à clé, et si je la laisse sur la banquette arrière, on me la piquera.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton ami ? Je croyais que tu étais venu avec quelqu'un. Pourquoi ne la lui confies-tu pas ?

— Il n'habite pas la ville. Il est juste passé par là parce que c'était sa route pour San Francisco, mais il ne sera pas de retour avant dimanche prochain. C'est pour ça qu'il a fallu que je loue une bagnole.

— Tu comptes t'installer où ? Tu as une chambre ?

— J'en cherche une, mais tout est pris, à cause des vacances. En plus, je ne peux même pas m'arrêter prendre de l'essence sans trimbaler ma guitare avec moi. Tu veux bien la garder ? Ce serait juste pour deux jours.

Je le regardai fixement.

— Tu n'as pas changé, hein ? Toujours à attendre que les autres te tirent d'affaire. Adresse-toi à l'Armée du Salut. Lève une fille. Ça ne devrait pas être très difficile. Ou alors vends ta saloperie de guitare. Pourquoi devrais-je me compliquer la vie à cause de toi ?

— Je te demande juste un service, dit-il d'une voix douce. Il n'y a pas de quoi en faire un drame.

Je sentis brusquement ma colère retomber. À quoi bon gaspiller ma salive ? Nous avons eu ce genre de discussions des centaines de fois, et ça n'avait jamais servi à rien. Autant faire ce qu'il me demandait, et en finir une fois pour toutes.

— Très bien. Tu peux ranger ta maudite guitare chez moi jusqu'à dimanche. Mais après ça, je ne veux plus la voir.

— Aucun problème. Merci.

— Je te préviens, Daniel. Si jamais tu as planqué de la came dans les parages, j'appelle les flics.

— Je n'y touche plus, je te l'ai dit. Tu peux vérifier, si tu veux.

— Laisse tomber.

Je le connaissais suffisamment pour savoir qu'il ne me blufferait pas là-dessus, parce qu'il *me* connaissait suffisamment pour savoir que je le ferais flanquer au trou si jamais je le surprénais.

CHAPITRE XIV

J'avalai deux comprimés de Tylenol et dormis comme une souche, d'un sommeil lourd et sans rêves qui calma mes nerfs à vif et me rendit toute ma combativité. À 6 heures, j'étais debout, prête pour mon jogging quotidien. La voiture de Daniel avait disparu. Je fis quelques mouvements d'élongation contre le poteau de la barrière, puis m'élançai au trot vers Cabana Boulevard.

Je me sentais bien. Le ciel était gris perle, avec des taches roses. À ma droite, le ressac gris sombre déferlait sur le sable coagulé, laissant des traînées d'écume blanche derrière lui. C'était le dernier jour de l'année, et je courais avec l'optimisme euphorique qu'on a toujours dans ces moments-là. Je finirais bien par trouver une solution à mes problèmes : Lance, les soupçons injustes de Mac, et même la soudaine apparition de Daniel devant ma porte. J'étais vivante, en bonne santé et en parfaite condition physique. Dès lundi, la gargote de Rosie rouvrirait ses portes. Et dans six petits jours, Henry serait de retour. J'avais la robe sexy qu'Olive m'avait donnée, et sauf contrordre, une invitation pour le réveillon du nouvel an. Je fis mes trois kilomètres, puis je réduisis progressivement l'allure et rentrai au pas.

Je pris une douche et enfilai mon éternel jean, savourant le plaisir de passer la matinée à la maison. Il n'était que 7 heures – trop tôt pour empoigner mon téléphone. Je mangeai mes céréales, et lus le *L.A. Times* en buvant mon café. La guitare de Daniel était posée dans un coin, comme pour me rappeler sa soudaine réapparition dans ma vie, mais je réussis presque à l'ignorer.

Darcy téléphona à 7 h 35 de la *California Fidelity*. Elle avait fouillé le bureau d'Andy de fond en comble. Rien.

— Merde, dis-je. Tu n'as pas aperçu une machine à écrire ? J'espérais pouvoir comparer la frappe avec celle du rapport bidon des pompiers, mais je n'en ai pas trouvé dans son appartement.

— Il la range peut-être dans le coffre de sa voiture ?

— Pas bête. Il faudra essayer de voir ça. En attendant, ouvre l'œil. Andy est forcément dans le coup. Ce qui serait bien, c'est de savoir qui il connaît à la Wood/Warren. Tu as regardé son répertoire téléphonique ?

— Ça ne nous aidera pas. C'est lui qui a traité leur dossier. Il connaît à peu près tout le monde là-bas. Mais j'y jetterai quand même un coup d'œil. On ne sait jamais.

Elle raccrocha.

À 8 heures, je téléphonai à Lyda Case, au Texas. La fille qui partageait son appartement me répondit qu'elle avait quitté la ville, peut-être pour la Californie, mais elle n'en était pas sûre. Je laissai mon numéro et lui demandai de dire à Lyda de me contacter si jamais elle appelait.

Olive me téléphona à 10 heures. Elle me confirma qu'elle organisait une petite soirée impromptue.

— Rien que la famille et des proches. La plupart des gens que j'ai appelés avaient déjà quelque chose de prévu. Vous êtes libre ? Nous aimerions beaucoup que vous soyez des nôtres.

— Merci, j'accepte avec plaisir. (Je m'en voulus d'avoir l'air si empressée, mais la vérité était que je ne voulais pas passer le réveillon seule. J'avais peur que Daniel ne soit trop séduisant.) Voulez-vous que j'apporte quelque chose ?

— En fait, j'aurais surtout besoin d'aide. J'ai donné son week-end à la bonne, et je me retrouve toute seule pour tout préparer. Un coup de main serait le bienvenu.

— Je n'ai rien d'un cordon-bleu, mais je peux découper et tartiner. À quelle heure voulez-vous que je vienne ?

— Disons 16 h 30 ? Je serai rentrée du supermarché. Ash m'a promis de passer à 17 heures pour m'aider, et les autres arriveront à partir de 19 heures.

— Parfait. La robe verte conviendra ?

— Il y a intérêt. Je donne cette soirée tout exprès pour que vous puissiez la porter.

Je passai un coup de fil à Lance. Ça ne me plaisait pas beaucoup de renouer le contact, mais je voulais connaître son opinion sur l'affaire Hugh Çase. Dès que je l'eus en ligne, je lui répétais tout ce que j'avais appris. Il y eut un silence pesant à l'autre bout du fil.

— Lance ?

— Je suis là, dit-il. (Il poussa un long soupir.) Jésus, je ne sais pas quoi répondre. Je me souviens que le bruit a couru à l'époque que Lyda me tenait pour responsable de la mort de Hugh. C'est complètement faux, mais je n'ai aucun moyen de le prouver. Pourquoi aurais-je fait ça ? Qu'est-ce que j'avais à gagner en le tuant ?

— Il n'allait pas quitter la compagnie ?

— Absolument pas. Il parlait de partir. Il disait qu'il voulait fonder sa propre compagnie. Il avait même donné sa démission. Mais papa l'a convoqué et ils ont eu une longue discussion. Papa lui a offert de devenir vice-président. Il a même augmenté son salaire. Hugh était ravi.

— Ça s'est passé quand ?

— Je ne sais pas. Environ deux jours avant sa mort.

— Et ça ne vous a pas paru bizarre ?

— Si, évidemment. Lyda affirme qu'il ne s'est pas suicidé, et je suis d'accord avec elle. Il n'était pas du genre dépressif, et son avenir professionnel s'annonçait au mieux. Mais je ne sais pas pourquoi elle s'est mis dans la tête que je l'avais tué. Je ne ferais pas de mal à une mouche. Il faut que vous me croyiez. Quelqu'un essaie de me faire plonger.

— Au fait, vous avez eu des nouvelles de la *California Fidelity* ?
Sa voix changea.

— Ouais, hier. L'affaire est maintenant entre les mains de la police.

Je sentis mon estomac se nouer.

— Vraiment ? Ils ont assez d'éléments pour entamer des poursuites ?

— Je ne sais pas. J'espère que non. Écoutez, il faut absolument que je vous parle en particulier, et ce n'est pas possible ici. On ne pourrait pas se rencontrer quelque part ?

Je lui dis que j'étais invitée à la soirée d'Olive et on convint de parler là-bas. Ça ne me plaisait pas beaucoup d'être vue en sa compagnie, mais de toute façon, au point où j'en étais, je n'avais plus grand-chose à perdre. Je n'avais rien à me reprocher, et je commençais à en avoir assez de me conduire comme si j'étais coupable. Je me sentais tendue, oppressée. J'avais besoin de me changer les idées. Je filai m'acheter une paire de chaussures à talons hauts.

Plus la journée avançait, et plus mon anxiété se muait en excitation. Je me faisais l'effet d'une gamine invitée à sa première boum. J'en piaffais d'impatience. J'avais révisé mon jugement sur Olive, depuis la veille. Son mode de vie m'avait paru superficiel et égoïste, mais qui étais-je pour la juger ? La façon dont elle menait sa barque ne me regardait pas. Elle avait choisi de se consacrer au tennis et au shopping, mais ça ne l'empêchait pas de s'occuper occasionnellement de bonnes œuvres. Je ne pouvais pas en dire autant.

À 15 heures, je pris un long bain moussieux... en fait, je me servis de liquide vaisselle, mais le résultat était le même. Je me lavai les cheveux, et, exceptionnellement, je les peignai. Je fis quelques trucs sur mon visage qui pouvaient passer pour du maquillage, puis j'enfilai des sous-vêtements et un collant. La robe verte était super. Elle m'allait comme un gant et bruissait comme celle d'Olive la veille.

À 16 h 30, j'étais devant la porte des Kohler. L'écho de la sonnette se répercuta dans la maison. Apparemment, il n'y avait personne. Il y avait du courrier dans la boîte. Le journal et un paquet

enveloppé dans du papier brun étaient posés sur le paillason. Je collai un œil à l'un des panneaux vitrés de la porte. Le hall était désert, et aucune lumière ne filtrait de l'intérieur. Olive ne devait pas être rentrée du supermarché. La chatte apparut à l'angle de la maison, avec son manteau blanc et son museau plat. Je lui dis deux ou trois trucs en langage chat, mais elle n'eut pas l'air impressionnée.

Un coup de klaxon retentit dans la rue. Le portail électronique s'ouvrit et une Mercedes blanche 380 SL remonta l'allée. Olive agita la main et roula vers le garage. Elle descendit de la voiture et se dirigea vers le coffre, très chic dans son manteau de fourrure blanche.

— Désolée, je suis en retard. Il y a longtemps que vous attendez ?

— Cinq minutes.

Elle ouvrit le coffre, empoigna un sac à provisions et batailla pour en prendre un deuxième.

— Attendez, je vais vous aider.

— Oh, merci. Terry arrive avec les boissons.

Je pris le sac et pendant que j'y étais, j'en attrapai un deuxième. Il y en avait deux autres dans le coffre et encore deux sur la banquette arrière.

— Mon Dieu, mais combien de personnes avez-vous invitées ?

— Juste une quarantaine. Normalement, on devrait bien s'amuser. Venez, Terry prendra le reste. Nous avons une tonne de choses à faire.

Je lui emboîtai le pas. Des pneus crissèrent sur les gravillons. Terry remontait l'allée au volant d'une Mercedes gris métallisé à conduite intérieure. Le portail se referma derrière lui. J'attendis pendant qu'Olive prenait le courrier dans la boîte et le fourrait dans le sac à provisions. Elle ramassa le journal, le mit également dans le sac et souleva le paquet.

— Vous voulez que je vous aide ? Je peux porter quelque chose.

— Ça va, je l'ai.

Elle posa le paquet sur le sac, le maintint en place avec son menton et chercha ses clés.

La chatte trottina dans l'allée, la queue dressée. J'entendis le cliquetis des bouteilles tandis que Terry posait ses sacs sur le sol. Il se pencha pour écarter un tuyau d'arrosage que le jardinier avait laissé traîner dans le chemin.

— C'est un coup à s'étaler, dit-il.

Olive déverrouilla la porte et l'ouvrit d'une secousse. Au même instant, le téléphone sonna. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule tandis qu'elle lançait le paquet sur la table du hall.

La suite défia l'entendement. Il y eut un éclair de lumière, une énorme explosion qui emplit mon champ visuel comme un soleil, suivie d'un épais nuage de fumée blanche. Du shrapnel gicla d'un

point précis, s'éparpillant à une vitesse hallucinante. Une boule de feu jaillit sur le seuil comme une trombe d'eau après l'ouverture d'une vanne et répandit un flot de flammes sur le gazon. Sur son passage, chaque brin d'herbe devint noir. Dans le même temps, je fus soulevée de terre par un grondement assourdissant et projetée dans le jardin. Je me retrouvai assise par terre comme une poupée de chiffon, le dos contre un arbre, pieds nus, les orteils pointés en l'air. Je vis Olive voltiger devant moi et décrire un arc de cercle grotesque avant d'atterrir dans la haie. Ma vision se voilait et s'éclaircissait, selon les caprices de mes rétines. Mon cœur cognait dans ma poitrine. Mon cerveau, paralysé par la stupeur, était incapable d'enregistrer quoi que ce soit, en dehors de l'odeur âcre et puissante de la poudre.

L'explosion m'avait rendue sourde, mais je ne ressentais ni peur ni étonnement. Les émotions sont liées à la compréhension, or ce que je voyais n'avait aucun sens. Si j'étais morte en cet instant, je n'aurais pas ressenti le moindre regret, et je compris combien une mort violente devait être libératrice. C'était une sensation à l'état pur, dénuée de tout jugement.

La façade de la maison avait disparu et un cratère s'ouvrait à l'emplacement de la table du hall. Il y avait un trou béant dans le plafond. On voyait le ciel à travers le bois calciné. De gros flocons bleus et bruns pleuvaient comme de la neige. Des articles d'épicerie jonchaient le jardin, répandant une odeur de pickles, d'oignons au vinaigre et de scotch. J'avais tout vu, tout entendu, mais je n'avais pas la moindre idée de ce qui s'était passé.

À la variation de la lumière, je devinai que mes sourcils et mes cils avaient brûlé. Je levai une main, stupéfaite de sentir mes membres fonctionner. Je saignais du nez et j'avais atrocement mal aux oreilles. Je vis la bouche de Terry remuer, à ma gauche, mais aucun son n'en sortait. Quelque chose l'avait atteint de plein fouet, et le sang ruisselait sur son visage. Il avait l'air de souffrir, mais le film était muet. Je me tournai pour voir où était Olive.

Pendant un instant, je ne vis qu'un amoncellement de renards éventrés et sanglants. Les éclaboussures rouges qui souillaient leur douce fourrure blanche avaient quelque chose d'obscène, de déplacé. Et puis, brusquement, je compris ce que j'étais en train de regarder. L'explosion avait ouvert son corps en deux, libérant un enchevêtrement de chairs sanglantes, de graisse jaune et d'os déchiquetés. Je fermai les yeux. À présent, ça ne sentait plus la poudre, mais le bois roussi et les chairs carbonisées. J'essayai prudemment de faire le point.

Olive devait être morte, mais Terry avait l'air O.K. et je me dis qu'à un moment ou un autre il viendrait m'aider. Il n'y a pas urgence, pensai-je. Je suis très bien, pour l'instant. Le tronc de l'arbre me

servait de dossier. Une chance, parce que j'étais fatiguée. Je me demandai bêtement où étaient mes chaussures. Je perçus des mouvements et quand j'ouvris à nouveau les yeux, des visages troubles étaient penchés sur moi. Je ne savais pas quoi dire. J'avais déjà oublié ce qui s'était passé, sauf que j'avais froid.

Il dut s'écouler un certain temps. Des hommes en cirés jaunes pointaient des tuyaux d'arrosage sur la maison. Des gens inquiets s'accroupirent à côté de moi et remuèrent à nouveau la bouche. C'était amusant. Ils n'avaient pas l'air de s'apercevoir qu'ils ne disaient rien. Et puis je fus sur le dos, le regard fixé sur les branches d'arbre qui tanguaient au-dessus de moi. Je sentis qu'on m'emmenait. Je fermai les yeux, en formant le vœu que le monde cesse de tourner avant que je sois malade. En dépit de la chaleur de l'incendie, je grelottais.

CHAPITRE XV

Je retrouvai progressivement l'ouïe – le son lointain d'une voix qui parut se rapprocher petit à petit, jusqu'à ce que je comprenne que c'était quelqu'un qui se penchait sur moi. Daniel, aussi radieux qu'un archange, se matérialisa devant mes yeux. Je fus tellement ahurie de le voir que je faillis poser une main sur mon front en murmurant : « Où suis-je ? », comme une héroïne de cinéma qui sort d'un évanouissement. J'étais probablement morte. Il n'y a qu'en enfer qu'on peut s'attendre à retrouver son ex-mari aussi près de soi... et en train de flirter avec une infirmière. Ah, me dis-je, enfin un indice. J'étais dans un lit d'hôpital. Elle était debout, à sa droite, tout de blanc vêtue, telle une vestale armée d'un pot de chambre, le regard fixé sur son profil de médaille. J'avais oublié à quel point il était doué pour ce genre de choses. Tout en feignant d'être mortellement inquiet pour moi, il était tout simplement en train de lancer ses filets et de l'entortiller dans un fin réseau de signaux érotiques. Je remuai les lèvres et il se pencha davantage. Il dit :

— Je crois qu'elle a repris connaissance.

— Je vais chercher le docteur, dit l'infirmière.

Elle disparut.

Daniel m'ébouriffa les cheveux.

— Qu'est-ce qu'il y a, bébé ? Tu as mal ?

Je m'humectai les lèvres.

— Conard, articulai-je.

Mais je ne réussis à émettre qu'un vague gargouillis et je ne fus pas certaine qu'il ait bien saisi le message. J'aurais voulu avoir assez d'énergie pour le foutre dehors. Je fermai les yeux.

Je revis l'éclair de lumière, la déflagration assourdissante, Olive voltigeant devant moi comme un mannequin. Elle avait semblé irréelle, les bras désarticulés, les jambes en équerre, aussi informe qu'un sac de sable projeté dans les airs, atterrissant avec un bruit flasque.

Olive devait être morte. Il était impossible qu'on ait pu raccommoder les lambeaux de son corps déchiqueté par l'explosion.

Je revis Terry, le visage ruisselant de sang. Était-il mort, lui aussi ? Je regardai Daniel. Il devina ma question.

— Tu vas bien, Kin. Tout est O.K. Tu es à l'hôpital et Terry est là, aussi. (Après une hésitation, il ajouta :) Olive n'a pas survécu.

Je refermai les yeux, en souhaitant qu'il s'en aille.

Je me concentrai sur les différentes parties de mon corps, en

priant pour qu'elles soient au complet. J'avais mal partout. Je crus d'abord qu'on m'avait attachée sur mon lit, puis je m'aperçus que j'étais simplement immobilisée par l'effet conjugué des hématomes, des calmants, du goutte-à-goutte et des bandages dont on avait recouvert mes brûlures. Compte tenu du fait que je me trouvais à trois mètres d'Olive, environ, au moment de l'explosion, mes blessures s'avéraient être miraculeusement insignifiantes – des contusions, des écorchures, une légère commotion, et des brûlures superficielles à mes extrémités.

Ce qui s'était passé était toujours confus dans mon esprit, mais je n'avais pas besoin d'avoir 160 de QI pour deviner que quelque chose avait fait boum dans les grandes largeurs. Une explosion au gaz. Ou plus certainement une bombe. Le bruit comme l'impact étaient caractéristiques d'une explosion lente. Je sais maintenant, parce que je me suis documentée, que les explosifs lents ont une vitesse de déplacement de cent mètres par seconde. Le court trajet que j'avais effectué depuis le porche d'Olive jusqu'au tronc d'arbre pouvait être considéré comme un vol plané, dans tous les sens du terme.

Le docteur entra. C'était une femme avec un visage sympathique et suffisamment de jugeote pour demander à Daniel de sortir pendant qu'elle m'examinait. Elle me plut, parce qu'elle ne resta pas la mâchoire pendante en le voyant. Je la regardai, aussi confiante qu'une gosse, pendant qu'elle vérifiait mes réflexes. Elle devait avoir la trentaine, avec des cheveux coiffés à la diable, un visage sans maquillage et des yeux gris brillants de compassion et d'intelligence. Elle me prit la main et glissa ses doigts frais entre les miens.

— Comment vous sentez-vous ?

Mes larmes débordèrent. Le visage de ma mère se superposa au sien. J'avais à nouveau quatre ans. On venait de m'opérer des amygdales et j'avais la gorge à vif. J'avais oublié combien il était doux et réconfortant de se laisser soigner. J'avais faim de tendresse. Je m'étais efforcée toute ma vie de nier mon besoin d'affection, et voilà que j'étais aussi faible et désarmée qu'un nouveau-né, incapable de me prendre en charge. Je n'étais même pas sûre d'en avoir envie. D'une certaine façon, c'était un merveilleux soulagement de pouvoir m'abandonner à ses soins attentifs.

Elle me dit que j'étais dans l'une des chambres particulières de St. Terry et que j'avais été admise en urgence, la veille au soir. Je gardais des souvenirs fragmentaires de mon arrivée : le hurlement aigu des sirènes tandis que l'ambulance remontait les rues, la lumière crue au-dessus de ma tête dans la salle des urgences, le murmure du personnel médical désigné pour examiner mes blessures. Je me souvenais de mon apaisement quand on m'avait finalement glissée dans mon lit, propre, rafistolée, gorgée de médicaments et délivrée de

mes souffrances. On était le matin, maintenant. Le premier de l'an. Je me sentais toujours groggy. Je m'endormis sans même m'en rendre compte.

Quand je me réveillai de nouveau, on m'avait retiré le goutte-à-goutte. Le docteur était parti, remplacé par une aide soignante qui m'aida à m'installer sur le bassin, me lava, changea ma chemise de nuit et mes draps, et me hissa en position assise pour que je puisse voir le monde. Il était presque midi. J'étais affamée et j'engloutis une assiette de compote de pommes que l'aide soignante se procura Dieu sait où et qui me permit de tenir jusqu'à l'arrivée des plateaux-repas. Daniel était descendu à la cafétéria de l'hôpital pour déjeuner, et le temps qu'il remonte, j'avais fait placer l'écriteau « Visites interdites » sur la porte.

La consigne ne devait pas s'appliquer au lieutenant Dolan, toutefois, parce que, quand j'émergeai de nouveau, il était assis à mon chevet, en train de feuilleter un magazine. La cinquantaine avancée, c'est un type gras, massif, qui se trimbale toujours avec des godasses usées et un complet chiffonné. Il avait l'air crevé : front fripé, mâchoire pendante, valises sous les yeux, menton hérissé de barbe. Il avait dû se coucher tard et il aurait sûrement préféré regarder un match de foot à la télé, plutôt que de venir m'interroger.

Il leva les yeux de son magazine et vit que j'étais réveillée. Ça doit faire près de cinq ans que je connais Dolan. On n'est pas vraiment à l'aise ensemble, mais on se respecte. Il s'occupe des affaires criminelles au département de police de Santa Teresa, et il nous arrive d'avoir des prises de bec. Il n'aime pas les détectives privés, et je n'aime pas être obligée de défendre mon statut professionnel. Si je pouvais éviter de m'occuper d'affaires de meurtres, croyez-moi, je le ferais.

— Vous êtes réveillée ? demanda-t-il.

— Plus ou moins.

Il reposa son magazine et s'approcha de mon lit, les mains enfoncées dans ses poches. Toute ma combativité avait été soufflée dans l'explosion. Dolan n'avait pas l'habitude de me voir dans cet état et ne savait visiblement comment s'y prendre.

— Vous vous sentez en état de parler de la nuit dernière ?

— Je crois.

— Vous vous rappelez ce qui s'est passé ?

— Vaguement. Il y a eu une explosion et Olive a été tuée.

La bouche de Dolan s'affaissa.

— Elle est morte sur le coup. Son mari est en vie, mais il ne se souvient de rien. Le docteur dit que la mémoire lui reviendra d'ici un

jour ou deux. Vous vous en êtes plutôt bien tirée, compte tenu des circonstances.

— Une bombe ?

— Un colis piégé, exactement. J'ai mis une équipe d'artificiers sur le coup. Ils cherchent des indices. Vous avez vu quelque chose ?

— Il y avait un paquet devant la porte d'entrée quand je suis arrivée.

— Quelle heure était-il ?

— 16 h 30. Les Kohler donnaient une soirée pour le réveillon, et Olive m'a demandé de l'aider.

— Revenons au paquet. Rien de particulier à signaler ?

— Pas grand-chose. Je n'y ai pas prêté beaucoup d'attention. Papier d'emballage brun. Pas de ficelle. L'adresse était tracée au marqueur, en lettres majuscules. Je l'ai vue à l'envers.

— L'adresse face à la porte, donc ? dit-il en sortant un petit calepin à spirale et un stylo de sa poche.

— Oui.

— À qui était-il adressé ?

— À Terry, je pense. Pas à « Monsieur et Madame », parce que la ligne n'était pas aussi longue. Même à l'envers. Et j'aurais remarqué le « O » du prénom d'Olive.

Il griffonnait des notes.

— Adresse de l'expéditeur ?

— Non... je ne crois pas. Je ne me souviens pas non plus qu'il y ait eu un cachet de la poste.

— Probable qu'il n'y en avait pas. Le facteur dit qu'il a uniquement déposé du courrier, hier. Aucun paquet. Vous n'avez vu personne quitter les lieux ?

J'essayai de rassembler mes souvenirs. Sans résultat.

— Je ne crois pas. Il se peut qu'une voiture soit passée, mais je ne m'en souviens pas.

Je fermai les yeux, visualisant le porche. Il y avait des bégonias saumon le long de la façade.

— Oh, oui. Le journal était sur le paillason. Je ne sais pas à quelle heure passe le livreur, mais il a peut-être vu le paquet pendant qu'il faisait sa distribution.

Il nota le renseignement sur son calepin.

— On vérifiera. Les dimensions du paquet ?

— Je dirais celles d'une boîte de chemisier. Vingt centimètres sur trente, à peu près. Il n'en reste rien ?

— Plus que vous ne pourriez le croire. On pense qu'il y avait un papier cadeau sous le papier brun. De couleur bleue.

— Bien sûr, dis-je, stupéfaite. Je me souviens avoir vu des flocons bleus et bruns. Je croyais que c'était de la neige, mais il devait s'agir

de particules de papier. (Je me souvins de ce que m'avait dit Terry.) Autre chose. Terry avait reçu des menaces. Il m'en avait parlé la veille au soir. Il a reçu un coup de téléphone à l'usine, d'une femme qui s'appelle Lyda Case. Elle lui a demandé quand avait lieu son anniversaire, et quand il le lui a dit, elle a répondu qu'il ferait mieux de ne pas trop compter le fêter.

Je lui racontai les événements par le menu, en reprenant tout depuis le début. C'était bien la première fois de ma vie que je lui livrais spontanément des informations. Une grande première. Dolan prenait des notes à toute vitesse, avec cette expression impénétrable qu'ont toujours les flics en pareil cas.

— Il y a donc une chance qu'elle se trouve à Santa Teresa. C'est bien ce que vous voulez dire ?

— Je ne sais pas. Terry avait l'air de penser qu'elle allait venir, mais il est resté vague là-dessus. Il est ici, lui aussi ?

— À cet étage. À l'autre bout du hall.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je lui parle ?

— Pas le moindre. Ça l'aidera peut-être à retrouver la mémoire.

Une fois le lieutenant Dolan parti, je me mis en position assise sur le bord du lit, les pieds dans le vide. Ma tête cognait douloureusement. J'attendis que les éclairs lumineux qui striaient mon crâne s'éteignent. Puis je m'inspectai sous toutes les coutures.

Les meurtrissures qui marbraient mon front donnaient l'impression que quelqu'un m'avait badigeonnée de talc pourpre à l'aide d'un gros pinceau à maquillage. Mes mains étaient enveloppées de bandages, mais j'aperçus une vilaine plaque rouge vif à la lisière du pansement. Je m'agrippai au montant du lit et me laissai glisser à terre, en me retenant à la table de nuit. Mes jambes avaient la tremblote. Elles n'avaient pas l'air d'apprécier du tout d'être mises à contribution. En fait, je n'étais pas sûre moi-même que ce soit une si bonne idée que ça. J'étais en sueur, secouée de nausée, et des coups sourds retentissaient à l'intérieur de mon crâne. J'étais à peu près certaine qu'on ne me décernerait pas de médaille pour cet exploit, aussi je me rassais.

On frappa à la porte. L'infirmière entra.

— Votre mari attend dans le couloir. Il dit qu'il doit s'en aller et qu'il voudrait vous voir avant de partir.

— Ce n'est pas mon mari, dis-je machinalement.

Elle mit les mains dans les poches de son uniforme – une simple tunique sur un pantalon blanc, pas de coiffe. Sans son badge, je n'aurais pas pu savoir qu'il s'agissait d'une infirmière.

— Il s'est fait beaucoup de souci pour vous, dit-elle. Je sais que ça ne me regarde pas, mais il a passé toute la nuit à votre chevet. J'ai pensé qu'il fallait que vous le sachiez.

Elle vit que je faisais des efforts désespérés pour me remettre sur le lit et me prêta main-forte. Je lui donnais dans les vingt-six ans. J'en avais vingt-trois quand j'avais épousé Daniel, et vingt-quatre quand il m'avait plaquée. Sans un mot, sans une explication. Le divorce avait été obtenu par consentement mutuel et réglé en un temps record.

— Pourrais-je avoir un fauteuil roulant ? Je voudrais aller voir un malade. L'homme qui a été admis en même temps que moi.

— M. Kohler. Il est dans la chambre 306, au bout du couloir.

— Comment va-t-il ?

— Bien. Il rentre chez lui cet après-midi.

— Le policier qui était là tout à l'heure aimerait que je lui parle.

— Et pour votre mari ? Il dit que ça ne prendra que deux minutes.

— Ce n'est pas mon mari, répétais-je comme un perroquet. Mais oui, bien sûr, faites-le entrer.

Elle sortit. Mon mari, pensai-je. Ça m'aurait fait mal.

CHAPITRE XVI

Il avait l'air fatigué – un progrès, songeai-je. Daniel était debout devant mon lit et paraissait chaque minute de ses quarante-deux ans.

— Je sais que ça ne va pas te plaire, fit-il, mais le docteur dit qu'il n'est pas question que tu rentres chez toi s'il n'y a personne pour s'occuper de toi.

Un sentiment qui ressemblait à de la panique s'empara de moi.

— Je me sens très bien. Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi. Cette seule idée me rend malade.

— Je ne fais que te répéter ce qu'elle a dit.

— Elle ne m'en a pas parlé.

— Elle n'en a pas eu l'occasion. Tu dormais à moitié. Elle m'a dit qu'elle t'en parlerait lors de sa prochaine visite.

— Ils ne peuvent pas me garder ici. C'est déloyal. Je vais devenir folle.

— Je lui ai déjà dit tout ça. Je voulais simplement que tu saches que je suis tout prêt à t'aider. Je pourrais te faire sortir et t'installer chez toi. Je n'aurais pas besoin de rester sur place. Mais je pourrais au moins passer te voir deux fois par jour, pour m'assurer que tu n'as besoin de rien.

— Je vais y réfléchir, grognai-je.

Je savais déjà que j'étais piégée. Avec Henry parti, Rosie en vacances et Jonah absent, je serais complètement livrée à moi-même. Pour être franche, je ne me sentais pas si bien que ça. Mon corps refusait de m'obéir, et toute ma détermination n'y changeait rien. Le seul fait de m'asseoir était épuisant, et je savais pertinemment qu'une fois à la maison je ne pourrais pas me débrouiller seule. Mais il n'était pas question que je reste ici. Les hôpitaux sont dangereux. On y fait des tas d'erreurs. Erreur de transfusion, erreur de médicaments, erreur d'opération, erreur de tests... Il fallait que je file de cet endroit, et le plus vite possible.

Daniel me caressa la tête.

— Fais ce que tu veux. Je reviendrai plus tard.

Il partit avant que j'aie pu protester.

Je pressai le bouton d'interphone du bureau des infirmières. Une voix caverneuse sortit du haut-parleur.

— Oui ?

— Est-ce que M. Kohler, chambre 306, peut recevoir des visites ?

— Pour autant que je sache, oui.

— Est-ce que je peux avoir un fauteuil roulant ? Je voudrais aller

le voir.

Il s'écoula vingt minutes avant qu'on m'en trouve un. Dans le même temps, je m'aperçus que je luttais contre un état dépressif, généré par la mort d'Olive. Ce n'était pas comme si nous avions entretenu des relations étroites, bien sûr, mais elle avait quand même fait partie de ma vie pendant des années. Je l'avais vue pour la première fois au collège, quand j'avais fait la connaissance d'Ashley. Elle avait quitté l'établissement peu après, juste avant qu'on commence notre troisième année, et par la suite elle était devenue plus une rumeur qu'une réalité... La sœur perpétuellement ailleurs : dans une école à l'étranger, en Suisse, ou en train de skier dans l'Utah avec des amis. Nous n'avions probablement pas échangé plus de deux mots jusqu'à l'avant-veille, et puis je m'étais brusquement rendu compte que mon opinion à son égard avait changé. À présent, la mort l'avait broyée, comme on écrase une mouche sur le rideau d'une fenêtre. Cette idée avait quelque chose de définitif et de choquant. La mort est toujours une insulte à l'entendement, et je savais que le nœud qui me comprimait la gorge ne se dissiperait pas de si tôt.

Je fis rouler mon fauteuil jusqu'à la chambre 306. La porte était fermée et Bass attendait dans le couloir. Il tourna la tête vers moi en m'entendant approcher. Bass ressemblait tout à fait à ces peintures du XVIII^e siècle : visage ovale, un peu boudeur, sourcils gracieux, yeux bruns. Il avait une bouche sensuelle, un petit air prétentieux, et des cheveux bruns, un peu longs sur la nuque.

— Hello, Bass. Je suis Kinsey Millhone. Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr.

Il se pencha et effleura ma joue d'un semblant de baiser. Il avait une expression fermée. Un silence pénible tomba entre nous, un de ces moments horriblement inconfortables où vous cherchez désespérément quelque chose à dire. Sa sœur était morte. Le moment était mal choisi pour les effusions, mais j'étais quand même étonnée par la raideur de notre rencontre.

— Où est Terry ?

Il tourna les yeux vers la porte.

— On change ses pansements. Il ne devrait pas y en avoir pour longtemps. Il rentrera chez lui dès que le médecin aura signé sa feuille de sortie. Comment vous sentez-vous ? On m'a dit que vous étiez à l'autre bout du couloir.

— Je vais bien. Je suis désolée pour Olive.

Je l'étais sincèrement.

— C'est tellement inimaginable... Je n'y comprends rien.

— Comment réagit votre mère ? Elle tient le coup ?

— Ça ira. Elle a reçu un choc, mais elle a une volonté de fer. Ash

est anéantie. Olive et elle étaient comme ça. (Il croisa deux doigts de la main.) Il paraît que vous avez de la chance d'être encore en vie.

— Beaucoup de chance. J'ai failli me baisser pour ramasser le paquet mais la voiture d'Olive est arrivée et je suis allée l'aider à sortir les provisions. Vous vous êtes installé chez votre mère ?

Il hocha la tête.

— Je suis arrivé jeudi soir. Hier, Olive m'a appelé pour me dire qu'elle organisait une soirée de réveillon. Je prenais un bain avant d'aller me préparer, quand Ebony est apparue au bord de la piscine. Je me suis demandé ce qui lui arrivait. Vous connaissez Eb. Toujours maîtresse d'elle-même, jamais un cheveu qui dépasse... Elle avait l'air d'une folle. Je me suis hissé sur le rebord de la piscine, et elle m'a dit qu'une bombe avait explosé chez Olive, et qu'elle était morte. J'ai cru que c'était une blague. C'était tellement absurde que je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. Elle s'est mise à hurler et j'ai brusquement compris qu'elle parlait sérieusement. Que s'est-il passé ? Terry ne se souvient de rien, et la police ne veut rien dire.

Je lui racontai succinctement l'explosion, en passant sous silence les détails concernant les blessures d'Olive. Le seul fait d'en parler me faisait trembler des pieds à la tête. Je serrai les mâchoires, et essayai de me relaxer.

— Désolée.

— C'est ma faute. Je n'aurais pas dû vous faire revivre tout ça. Je secouai la tête.

— Au contraire. Je suis sûre que ça m'aide. On ne m'a pas dit grand-chose à moi non plus, et les blancs sont terriblement frustrants.

J'avais besoin d'un fil narratif, où je puisse accrocher mes fragments de souvenirs. Tout ce qui s'était passé après 16 h 30 avait été effacé de l'écran de ma mémoire.

Il hésita un bref instant, puis me fit un récit complet des événements. Ash était déjà partie. Elle était en route pour aider Olive à préparer la soirée. Dès qu'il avait appris la nouvelle de l'explosion, il s'était habillé et il avait sauté dans sa voiture avec Ebony. Ils étaient arrivés au moment où on emmenait Terry dans l'ambulance. J'étais allongée sur un brancard, à moitié inconsciente. Olive gisait toujours près de la haie, dissimulée sous une couverture.

Le récit de Bass fut neutre, un peu comme un reportage de journaliste. Sa voix était calme, dénuée d'émotion. Ses yeux évitaient les miens.

Je me souvins brusquement de l'avoir vu... C'était un des visages qui s'étaient penchés sur moi, tanguant comme un ballon au bout d'un fil. Par contre, je ne me souvenais pas d'Ebony. On lui avait peut-être interdit d'approcher de la scène du carnage. La bombe avait réduit les chairs d'Olive en lambeaux. Des morceaux de son corps s'étaient

éparpillés sur la haie, comme des flocons de neige.

Je portai la main à mon visage ruisselant de larmes. Bass me tapota l'épaule en me murmurant des inepties. Il devait se demander comment se tirer de cette situation désagréable. J'inspirai à fond et repris le contrôle de mes émotions.

— Et les blessures de Terry ?

— Rien de grave. Une coupure au front et quelques côtes cassées. La déflagration l'a projeté contre le garage. Ils ont préféré le mettre en observation, mais tout semble O.K.

La porte de la chambre de Terry s'ouvrit. Une infirmière sortit, portant une cuvette remplie de pansements souillés.

— Vous pouvez entrer, à présent. Le médecin l'a autorisé à sortir dès qu'il le voudra.

Bass entra en premier. Je pilotai mon fauteuil roulant derrière lui. Terry était assis sur le bord du lit, occupé à reboutonner sa chemise. J'aperçus les bandages qui enveloppaient ses côtes, sous les pans flottants de sa chemise, et détournai les yeux. Il avait un torse d'un blanc crayeux, glabre, et une poitrine étroite, sans le moindre muscle. Il avait l'air mal en point. Une longue balafre barrait son front, fermée par plusieurs points de suture. L'un de ses poignets était bandé. Son visage était pâle, sa moustache raidie, ses cheveux bruns ébouriffés. Il paraissait tassé sur lui-même, comme si la mort d'Olive l'avait diminué physiquement.

Ebony parut sur le seuil et embrassa la scène d'un rapide coup d'œil. La pièce me parut brusquement surpeuplée. J'avais besoin d'air.

— Je reviens dans une minute, murmurai-je.

Je fis faire demi-tour à mon fauteuil roulant. Ebony me suivit dans le salon réservé aux visiteurs, une petite alcôve avec un canapé en tweed vert, deux chaises assorties, un palmier artificiel et un cendrier. Elle s'assit, alluma une cigarette et pompa la fumée comme si c'était de l'oxygène. Elle paraissait tout à fait maîtresse d'elle-même, mais il était clair que l'atmosphère de l'hôpital la mettait mal à l'aise.

— Je n'y comprends rien, dit-elle brutalement. Qui aurait pu vouloir tuer Olive ? Elle n'a jamais rien fait de mal à qui que ce soit.

— Ce n'était pas Olive qui était visée, mais Terry. Le paquet qui contenait la bombe lui était adressé.

Le regard d'Ebony se planta dans le mien. Une légère rougeur apparut sur son visage d'une pâleur mortelle. La cigarette trembla dans ses doigts et de la cendre tomba sur ses genoux. Elle se leva d'un bond et l'épousseta.

— C'est ridicule, siffla-t-elle. La police dit qu'il n'est rien resté du paquet après l'explosion.

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— En fait, si, répondis-je. Mais de toute façon, je l'ai vu de mes

propres yeux. C'était le nom de Terry qui était inscrit sur le paquet, pas celui d'Olive.

— Je n'y crois pas.

— Je vous dis ce que j'ai vu. C'était peut-être Olive qui était visée, mais le paquet était adressé à Terry.

— Foutaises ! Ce *salaud* ! Ne me dites pas qu'Olive est morte parce qu'elle a ramassé le paquet à sa place !

Ses yeux se remplirent de larmes, et elle lutta pour reprendre son sang-froid. Elle se leva et se mit à marcher de long en large.

Je fis pivoter légèrement mon fauteuil roulant.

— Qui est un salaud, Ebony ? De qui parlez-vous ?

Elle s'assit brusquement et pressa ses paumes sur ses yeux.

— Personne. Je suis désolée. Je croyais que quelqu'un avait voulu la tuer... C'était déjà horrible. Mais penser qu'elle est morte par erreur ! Mon Dieu ! Au moins, elle n'a pas souffert. Ils affirment qu'elle est morte sur le coup.

Elle lâcha un sanglot, s'abrita derrière ses mains et respira lentement.

— Savez-vous qui l'a tuée ? demandai-je.

— Bien sûr que non ! Absolument pas ! Pour quelle sorte de monstre me prenez-vous ? Ma propre sœur...

Sa riposte indignée mourut sur ses lèvres et elle se mit à sangloter. J'avais envie de la croire, mais je n'étais sûre de rien. J'étais trop fatiguée, trop secouée par les événements pour distinguer le vrai du faux. Elle leva vers moi un visage baigné des larmes.

— Olive m'a dit qu'elle était décidée à voter pour vous, dis-je en guettant sa réaction.

— Vous n'êtes qu'une petite garce ! hurla-t-elle. Comment osez-vous ! Disparaissez de ma vue !

Je fis pivoter mon fauteuil roulant et me propulsai dans le couloir. Dans l'une des chambres, quelqu'un demandait de l'aide d'une voix basse et résignée. Un tuyau transparent serpentait sous les draps jusqu'à une bassine d'urine. On aurait dit de la limonade.

C'était Olive qui rentrait habituellement le courrier. Je l'avais vue le jeter sur la table, la veille. Il était possible qu'elle ait bel et bien été visée, même si le paquet était adressé à Terry. Je n'arrivais pas à me souvenir de quel côté elle avait l'intention de se ranger dans la lutte pour le pouvoir qui opposait Ebony et Lance. Ce dernier avait peut-être voulu frapper un grand coup pour persuader les autres de rentrer dans le rang.

Darcy m'attendait dans ma chambre.

— Andy est parti, dit-elle.

CHAPITRE XVII

Je me mis au lit pendant que Darcy me racontait tous les détails. Andy avait fait irruption à l'agence, la veille, vers 10 heures, « complètement chamboulé ». Elle avait essayé de lui donner ses messages téléphoniques, mais il avait foncé dans son bureau et s'était mis à entasser toutes ses affaires dans sa mallette, y compris son agenda. Une minute plus tard, il était parti.

— Incroyable, commenta-t-elle. C'est la première fois qu'il fait une chose pareille. Et pourquoi a-t-il emporté son agenda ? Je l'avais passé au peigne fin, je suis sûre qu'il ne contenait rien d'intéressant. Je me demande vraiment ce qui lui a pris.

— C'est peut-être un psychopathe.

— Sûrement. En tout cas, il n'a pas réapparu de la journée. Quand j'ai vu ça, j'ai sauté dans ma bagnole et j'ai filé chez lui.

— Tu es allée jusqu'à Elton ?

— Ben oui. Je voulais savoir ce qui se passait. Comme sa voiture n'était garée nulle part, je suis montée et j'ai regardé par la fenêtre. C'est une vraie porcherie, à l'intérieur, et il n'y a plus un seul meuble. À part peut-être une table de bridge dans le salon.

— C'est tout ce que Janice lui a laissé, répondis-je. J'ai l'impression qu'elle l'a saigné à blanc et qu'elle est décidée à l'avoir jusqu'au trognon.

— Elle peut faire une croix dessus. Il est parti, Kinsey. Son voisin de palier m'a vue regarder par la fenêtre, et il m'a demandé ce que je faisais là. Je lui ai dit la vérité. Que je travaillais avec Andy et qu'il était parti brusquement, sans nous dire ce qu'on devait faire pour ses rendez-vous. Le type affirme qu'il a vu Andy descendre l'escalier, hier, avec deux grosses valises. Il était 9 h 30, ou quelque chose comme ça. Il a dû partir directement pour le bureau, rafler ses affaires et filer. J'ai appelé chez lui toutes les deux heures la nuit dernière, et à nouveau ce matin. À chaque fois, je suis tombée sur son répondeur.

Je réfléchis rapidement.

— Est-ce que le journal a parlé de la mort d'Olive ?

— Pas avant ce matin, et il était déjà parti.

Je rejetai les couvertures et me propulsai en position assise. Assez fainéanté. Il fallait que je sorte d'ici.

— Vous avez le droit de vous lever ?

— Bien sûr. Aucun problème. Va regarder dans les cabinets si Daniel m'a apporté des vêtements.

La robe de cocktail verte avait disparu, probablement disséquée

par une paire de ciseaux chirurgicaux, dans la salle des urgences, en même temps que mes sous-vêtements.

— Je n'ai trouvé que ça.

Elle me tendit mon sac à main.

— Super. Mes clés sont à l'intérieur. Je me changerai dès que je serai rentrée chez moi. Tu es venue en voiture ?

— Vous avez le droit de partir sans l'autorisation du médecin ?

— Je l'ai. Elle a dit à Daniel que je pouvais partir du moment qu'il veillait sur moi, et il est d'accord.

Darcy m'observa d'un air soupçonneux.

— Allez, ne fais pas cette tête-là ! Ça n'a rien d'illégal de sortir d'un hôpital. Ce n'est pas comme si je purgeais une peine de prison. Je suis ici de mon plein gré.

— Et votre facture ?

— Mon assurance couvre mes frais d'hospitalisation, donc je ne leur dois rien. D'ailleurs, ils ont mon adresse. En cas de besoin, ils sauront me trouver.

Darcy n'était visiblement pas convaincue, mais elle haussa les épaules, m'aida à m'asseoir dans le fauteuil roulant et me poussa jusqu'aux ascenseurs. L'une des aides soignantes nous regarda passer. Je lui fis un petit signe de la main et apparemment elle décida qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Une fois au rez-de-chaussée, Darcy me prêta son manteau et me laissa dans le hall pendant qu'elle allait chercher sa voiture. Je restai sur mon fauteuil, avec mon manteau d'emprunt, mes pantoufles en papier et mon sac sur les genoux. Je ne savais absolument pas ce que je ferais si mon médecin surgissait brusquement. Des gens passèrent à côté de moi et me regardèrent d'un air bizarre, mais personne ne me dit quoi que ce soit.

À 15 h 15, j'étais chez moi. Mon absence n'avait duré qu'un jour, mais j'avais l'impression d'avoir quitté mon appartement depuis des semaines. Darcy entra derrière moi. Son visage prit une expression coupable quand elle vit que je vacillais sur mes jambes. Je me laissai tomber sur le canapé, momentanément vidée, puis m'occupai à m'habiller.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? me demanda-t-elle.

J'enfilais mon jean.

— On retourne au bureau pour voir si Andy n'a rien laissé d'intéressant.

Je passai un sweater et entrai dans la salle de bains pour me brosser les dents. Mon visage sans sourcils avait un petit air étonné. Mes joues cramoisies semblaient avoir attrapé un coup de soleil. J'aperçus quelques égratignures, quelques bleus. Rien d'important. À tout prendre, ça ne me déplaisait pas d'avoir des frisettes sur le front.

J'ouvris mon placard à pharmacie et en sortis mes ciseaux à ongles. Je découpai le bandage de mon bras droit et défit la gaze, inspectant les dégâts. Ce n'était pas si vilain que ça. De toute façon, les brûlures cicatrisent mieux à l'air libre. J'avalai un calmant, juste pour le cas où, et adressai un petit signe d'adieu à mon reflet. Je me portais comme un charme.

Je récupérai le dossier que j'avais constitué après mon raid chez Andy, enfilai des chaussettes et des tennis, et attrapai une veste avant de verrouiller à nouveau la porte de mon appartement. Les soirées sont fraîches à Santa Teresa, et je ne savais pas exactement combien de temps je serais sortie.

Darcy nous déposa au bureau. Il n'y avait presque pas de circulation. Le centre ville avait l'air déserté, comme au réveil d'une attaque nucléaire. Le parking était vide, exception faite d'une ribambelle de bouteilles de bière entassées près du kiosque, vestiges d'un réveillon particulièrement arrosé.

Nous prîmes l'escalier de service.

— Tu sais ce qui me chiffonne ? demandai-je à Darcy tandis que nous montions.

Elle déverrouilla la porte du bâtiment et me jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule.

— Non, quoi ?

— Andy est mouillé dans cette affaire. C'est un fait acquis, même si on n'a pas de preuves. Correct ?

— Correct.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il a marché dans un coup aussi dangereux. Une fraude à l'assurance, ce n'est pas rien. Qu'est-ce qui a bien pu le pousser à prendre un risque pareil ?

— L'argent, je suppose. Si Janice l'a vraiment saigné à blanc, il est probable qu'il a désespérément besoin de fric.

— Possible. Mais ça ne suffit quand même pas à expliquer les risques qu'il a pris. Et puis pourquoi cette soudaine panique ? Qu'est-ce qui a cloché ?

Nous atteignîmes les portes vitrées de la *California Fidelity*. Darcy déverrouilla la porte, alluma les lumières et jeta son sac sur une chaise.

— Il ne s'attendait probablement pas à ce qu'Olive soit assassinée. Il doit y avoir un rapport quelque part.

Nous entrâmes dans le bureau d'Andy. Darcy m'observa avec curiosité tandis que je procédais à une fouille en règle. Il n'avait visiblement pas touché à ses dossiers. En revanche, toutes ses affaires personnelles avaient disparu : la photo de ses gosses qui trônait

habituellement sur son bureau, son carnet de rendez-vous en cuir, son carnet d'adresses, son agenda... Il avait juste laissé un portrait de Janice, un agrandissement couleurs où on apercevait une chevelure blonde bouffante, un visage en forme de cœur et un menton pointu. Andy lui avait dessiné une moustache au stylo, et noirci une dent de devant.

Je m'assis dans son fauteuil pivotant et promenai un regard pensif autour de moi. Où avait-il bien pu aller ? Et pourquoi ce départ précipité ? Était-ce lui qui avait fabriqué la bombe ? Darcy gardait le silence, soucieuse de ne pas briser le fil de ma concentration.

— Tu as le numéro de Janice ? demandai-je.

— Ouais, dans mon bureau. Vous voulez que je l'appelle, pour le cas où elle saurait où il est ?

— Essaie toujours. Pose-lui quelques questions, l'air de rien. Et si elle n'est pas au courant qu'il a filé, reste bouche cousue.

— Compris.

Elle retourna dans la salle d'accueil. Je pris le dossier que j'avais apporté et en sortis tous les papiers. Andy avait de gros problèmes financiers, aucun doute là-dessus. Entre la lettre de rappel de Janice au sujet de sa pension et les factures entourées de rouge, on pouvait supposer sans risque qu'il était aux abois. Je relus les six versions de sa lettre d'amour à sa dulcinée. Leur réveillon de Noël n'avait pas dû être triste. Il avait peut-être filé avec elle.

L'éphéméride d'Andy était resté sur le bureau. Apparemment, il avait l'habitude de noter ses rendez-vous à deux endroits différents pour que sa secrétaire ait une trace de ses déplacements. Je me reportai au début de la semaine et examinai chaque feuillet. À la date du 24 décembre, il avait entouré 21 heures et inscrit l'initiale L. à côté. Serait-ce sa bien-aimée ? Je passai en revue les six mois précédents. L'initiale apparaissait çà et là, à intervalles irréguliers. Impossible d'en tirer le moindre indice.

Je me dirigeai vers la salle d'accueil, emportant l'éphéméride et le dossier.

Darcy était au téléphone, en grande conversation avec Janice.

— Mmm... Non, je ne sais rien à ce sujet. Je ne le connais pas suffisamment pour ça. Mmm... Que vous a dit votre avocat ? Je suppose qu'il a raison, mais je ne vois pas ce que ça vous apporterait. Écoutez, il va falloir que je vous laisse, Janice. On me demande de libérer la ligne. Mmm... je vous tiendrai au courant si nous avons du nouveau. Je suis sûre qu'il s'est juste absenté pour le week-end et qu'il a oublié de nous prévenir. Merci beaucoup. Vous aussi. Bye bye. C'est ça. (Darcy raccrocha et lâcha un gros soupir.) Seigneur, ce que cette femme peut être bavarde ! Elle est dans tous ses états. Il devait passer hier soir pour prendre les gosses, il n'est pas venu. Elle avait prévu de

partir et elle a été obligée de tout annuler. Pas de nouvelles, aucune excuse, rien. Elle est persuadée qu'il a quitté la ville en douce et elle est décidée à appeler les flics.

— Ça ne servira à rien, tant qu'il n'aura pas été porté disparu pendant soixante-douze heures. Il s'est probablement planqué quelque part avec la nana de ses rêves.

Je montrai à Darcy la lettre que j'avais récupérée dans sa poubelle.

J'observai avec fascination son expression passer de l'amusement au dégoût.

— Mon Dieu ! Vous le laisseriez sucer vos hmphm-hmph, vous ?

— Seulement si je les avais d'abord trempés dans l'arsenic.

Les sourcils de Darcy se froncèrent.

— Ses bazookas doivent être énormes. Il ne sait pas à quoi les comparer.

Je regardai par-dessus son épaule.

— À des « ballons de football », mais il a barré. Ça ne devait pas lui paraître assez romantique.

Darcy fit la grimace et remit les papiers dans le dossier.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas. Il a emporté son carnet d'adresses, mais j'ai trouvé ça.

Je feuilletai l'éphéméride et lui montrai l'initiale qui réapparaissait au fil des mois. Je crus entendre les rouages du cerveau de Darcy se mettre en branle.

— Je me demande si elle l'a déjà appelé ici. Elle a dû le faire, vous ne croyez pas ?

Elle ouvrit le tiroir du haut de son bureau et en sortit un carnet. Toutes les fois que quelqu'un appelait de l'extérieur, elle notait la date et l'heure de l'appel sur le carnet, le numéro à rappeler, et, à côté, les instructions : « Veuillez rappeler », « Nous rappellerons », ou « Message ». Darcy se reporta à la date du 1^{er} décembre.

Ça ne nous prit pas longtemps pour la retrouver. En comparant la liste des appels pour Andy avec son éphéméride, on repéra des appels répétés, émanant d'une personne qui laissait son numéro mais pas de nom, et qui appelait toujours un jour ou deux avant les rendez-vous galants d'Andy... s'il s'agissait bien de rendez-vous galants.

— Tu as un répertoire des rues ? demandai-je.

— Je ne crois pas. On en avait un, mais je ne l'ai pas vu depuis des mois.

— J'ai celui de l'année dernière, dans mon bureau. On va voir qui habite à ce numéro. Espérons que ce n'est pas un bureau.

Je pris mes clés dans mon sac pendant que Darcy m'emboîtait le pas.

— Vous étiez censée rendre vos clés, dit-elle d'un ton légèrement réprobateur.

— Ah bon ? Je ne savais pas.

Je déverrouillai la porte de mon bureau, me dirigeai vers mon fichier et pris le répertoire des rues dans le tiroir du haut. Le numéro, l'année passée du moins, correspondait à une certaine Wilding, Lorraine.

— Vous croyez que c'est elle ? me demanda Darcy.

— Je connais un bon moyen de m'en assurer.

L'adresse n'était qu'à deux rues de mon appartement, près de la plage.

— Vous êtes sûre que ça va ? Vous ne devriez pas vous agiter tant.

— Laisse tomber les violons. Je suis en pleine forme.

En réalité, je ne me sentais pas si vaillante que ça. Mais je ne voulais pas me reposer avant d'avoir trouvé la réponse à un certain nombre de questions. Je fonctionnais à l'adrénaline, une source d'énergie qui en vaut une autre. Quand elle vous lâche, évidemment, vous êtes à ramasser à la petite cuillère. Mais il serait toujours temps d'aviser le moment venu.

CHAPITRE XVIII

L'immeuble était une bâtisse de style espagnol, datant probablement des années trente. Les tuiles du toit s'étaient patinées avec l'âge et la façade en stuc avait pris une teinte crèmeuse. Un pin immense projetait son ombre sur le jardin. Des bougainvillées étaient massées le long du toit, dans une cascade de grappes magenta qui ruisselaient le long des gouttières. Des volets en bois, peints en brun foncé, flanquaient les fenêtres. La loggia était fraîche et sentait la terre mouillée.

Je frappai à la porte de l'appartement D. Il n'y avait aucune trace de la voiture d'Andy dans la rue, mais ça ne prouvait rien. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je raconterais s'il apparaissait derrière la porte. Il était presque 18 heures et une odeur de céleri, d'oignons et de beurre flottait dans l'air. La porte s'ouvrit. Je reçus un choc. L'ex-femme d'Andy se tenait devant moi.

— Janice ? articulai-je d'une voix incrédule.

— Je suis Lorraine, répondit-elle. Vous devez chercher ma sœur.

La ressemblance s'effaça progressivement. Elle avait la quarantaine un peu fripée, les mêmes cheveux blonds que Janice, le même menton pointu, mais ses yeux étaient plus grands et sa bouche plus charnue. Son corps aussi. Pas besoin de chercher longtemps pour découvrir où se situaient ses kilos superflus. Ses yeux marron, soulignés d'un trait de crayon noir, arboraient des faux cils aussi épais que des pinceaux. Elle portait un haut bain de soleil et un short. Ses jambes avaient dû être jolies, mais elles avaient maintenant cet aspect un peu filandreux qui trahit le manque d'exercice. Son bronzage sortait tout droit d'un salon de beauté.

Andy avait dû être aux anges. Il y a des hommes, comme ça, qui tombent toujours amoureux du même type de femmes, mais les similitudes sont rarement aussi criantes. Tout en elle rappelait Janice, jusqu'à l'obsession. À une seule différence près : Lorraine était tout en courbes voluptueuses, alors que l'ex-Mme Motycka était d'une sécheresse qui confinait à la maigreur. À en croire la lettre d'Andy, Lorraine était plus prodigue dans ses affections que Janice ne l'avait jamais été. Elle lui faisait des trucs qui mettaient sa syntaxe en déroute. Je me demandai si leur liaison avait commencé avant ou après le divorce. Dans un cas comme dans l'autre, c'était jouer avec le feu. Si jamais Janice avait vent de l'affaire, elle lui ferait payer le prix fort. Je compris brusquement que quelqu'un avait très bien pu tirer parti de la situation pour s'assurer sa coopération.

— Je cherche Andy, dis-je.

— Qui ?

— Andy Motycka, votre beau-frère. Je travaille dans la même compagnie d'assurances que lui.

— Je ne vois pas pourquoi vous venez le chercher ici. Janice et lui sont divorcés.

— Il m'a laissé cette adresse pour le cas où je ne réussirais pas à le joindre.

— Vraiment ?

— Pour quelle autre raison serais-je là ?

Elle me regarda d'un air soupçonneux.

— Vous connaissez Janice ?

Je haussai les épaules.

— Pas vraiment. Je la voyais parfois aux cocktails de la compagnie, avant qu'ils ne se séparent. Quand vous m'avez ouvert, je vous ai prise pour elle. Vous vous ressemblez énormément.

Elle prit le temps de digérer ma réponse.

— Pourquoi cherchez-vous Andy ?

— Il a disparu hier, et personne n'a l'air de savoir où il est allé. Il ne vous a rien dit ?

— Non.

— Vous permettez que j'entre un instant ? À nous deux, nous réussirons peut-être à comprendre ce qui se passe.

— Très bien, dit-elle à contrecœur. Mais ça m'étonne qu'il vous ait donné cette adresse. Il ne m'en a pas parlé.

Je la suivis dans la petite entrée carrelée. Deux marches donnaient sur un grand living-room. On aurait dit un appartement témoin. Tout était neuf, beau et impersonnel.

Lorraine m'indiqua une chaise, éteignit la télé et s'assit en face de moi en tirant sur son short.

— Vous travaillez pour Andy, c'est ça ?

— Pas exactement pour lui, mais dans la même compagnie. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il y a trois jours. Je lui ai parlé au téléphone jeudi soir. Il devait prendre ses gosses pour le réveillon. Je ne comptais pas le voir avant le lendemain, de toute façon. Mais, en général, il m'appelle toujours avant de venir. Comme je n'avais pas de ses nouvelles, ce matin, je suis passée chez lui. Je n'ai trouvé personne. Comment se fait-il que vous ayez besoin de lui, le Jour de l'an ?

Je collai autant que possible à la vérité, lui expliquant qu'il était parti le vendredi matin sans dire à qui que ce soit où il allait.

— Nous avons besoin de l'un des dossiers. Vous ne savez pas sur quelle affaire il travaillait ? Il y a eu un incendie à la Wood/Warren, il y a environ une semaine, et je pense qu'il était chargé d'une partie de

la paprasserie.

Il y eut un silence stupéfait, suivi d'un brusque sursaut de méfiance.

— Je vous demande pardon ?

— Il ne vous en a pas parlé ?

— Vous vous appelez comment, déjà ?

— Darcy. Je suis la réceptionniste. Je crois que nous nous sommes parlé une ou deux fois au téléphone.

Son attitude devint guindée, circonspecte.

— Je vois. Eh bien, non, Darcy, il ne me parle jamais de son travail. Mais je sais qu'il aime la compagnie et qu'on l'apprécie.

— Oh, absolument, affirmai-je. Tout le monde l'aime beaucoup. C'est pour ça que nous sommes inquiets qu'il soit parti sans un mot. Nous avons pensé qu'il avait peut-être des problèmes familiaux. Il ne vous a pas laissé entendre qu'il avait l'intention de quitter la ville quelques jours ?

Elle secoua la tête.

Tu parles. J'étais prête à parier qu'elle était au courant du traficotage d'Andy. Mais j'étais également prête à parier qu'elle resterait muette comme une carpe.

— Je regrette. J'aurais voulu pouvoir vous aider, mais je ne suis au courant de rien.

— Tant pis. Je vous laisse quand même mon numéro, pour le cas où vous voudriez me joindre. De mon côté, je vous appelle si jamais j'ai du nouveau.

Je griffonnai le nom de Darcy et mon numéro de téléphone.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

C'était probablement la première phrase sincère qu'elle prononçait depuis le début.

— Je suis sûre que non.

En fait, j'étais persuadée que quelque chose lui avait flanqué une sacrée trouille et qu'il avait filé.

Elle avait eu plusieurs minutes pour remarquer mon visage et mes sourcils brûlés.

— Je ne voudrais pas être indiscrete, mais vous avez eu un accident ?

— Une chaudière à gaz m'a explosé au visage. Désolée de vous avoir dérangée. Je vous tiendrai au courant si j'ai de ses nouvelles.

Elle me raccompagna jusqu'à la porte.

Je rentrai à pied. Il n'était que 18 heures, mais le soleil s'était couché et il faisait froid. J'étais complètement à plat. J'aurais presque voulu pouvoir retourner à l'hôpital pour la nuit. Je rêvais de draps propres et blancs. J'avais faim, aussi. Et j'avais envie de quelque chose de plus nutritif que le beurre de cacahouète et les crackers qui

m'attendaient à la maison.

La voiture de Daniel était garée le long du trottoir, devant chez moi. Je regardai à l'intérieur, presque certaine de le trouver endormi sur la banquette arrière. Je franchis le portail et contournai la maison, en direction de l'arrière-cour de Henry. Daniel était assis sur le muret qui sépare la maison de Henry de celle de nos voisins de droite. Les coudes appuyés sur ses genoux, il jouait un air mélancolique sur un harmonica. Avec ses bottes de cow-boy, son jean et sa veste délavée, il avait l'air d'une publicité pour western.

Il fourra l'harmonica dans sa poche et se leva.

— Tu as pris ton temps, remarqua-t-il.

— J'avais du travail.

— Tu as toujours du travail. Tu devrais te ménager un peu.

Je déverrouillai ma porte, allumai la lumière et m'effondrai sur le canapé. Daniel se dirigea vers ma kitchenette et ouvrit le réfrigérateur.

— Tu ne fais jamais les courses ?

— Pour quoi faire ? Je ne suis jamais chez moi.

Il sortit une motte de beurre, des œufs et un paquet de fromage caoutchouteux. Je le regardai fouiller les placards de ma cuisine et rassembler une poignée d'ingrédients. Je m'étendis à nouveau, la tête calée contre le dossier du canapé, les pieds posés sur l'ottoman. J'étais fatiguée de chercher des ripostes cinglantes. Je n'avais même plus la force de me mettre en colère. Après tout, j'avais aimé cet homme, autrefois, et si mes sentiments étaient morts, une certaine intimité subsistait.

— Tu peux m'expliquer pourquoi cet appartement sent les pieds ? demanda-t-il sèchement.

Il était occupé à couper des oignons, les doigts déliés. Il jouait du piano de la même façon, avec un art désinvolte.

— C'est ma fougère. On m'en a fait cadeau.

Il tira la languette d'un paquet de bacon, renifla le contenu d'un air méfiant et jeta les tranches dans la poêle. Je fermai les yeux. Il fredonnait à mi-voix – une mélodie vaguement familière qui se mêlait au grésillement du bacon et des œufs. Qu'y a-t-il de meilleur que l'odeur d'un dîner préparé par quelqu'un d'autre ?

Il me secoua doucement. Une omelette était posée sur mes genoux, dans une assiette chaude. Je me redressai, à nouveau affamée.

Daniel s'assit en tailleur sur le sol. Tout en parlant, il découpait son omelette avec sa fourchette.

— Qui habite la maison ?

— Mon propriétaire, Henry Pitts. Il est parti pour le Michigan.

— Il y a quelque chose entre vous ?

Je m'arrêtai de mastiquer.

— Il a quatre-vingt-un ans.

— Il a un piano ?

— Je crois, oui. Un piano droit, probablement désaccordé. Sa femme en jouait.

— J'aimerais bien l'essayer. Tu crois que c'est possible ?

— Bien sûr. J'ai sa clé. Tu veux ce soir ?

— Demain. Je dois partir dans un moment.

La lumière des lampes éclairait son visage de plein fouet, soulignant les rides qui étoilaient ses yeux. Daniel avait brûlé sa vie par les deux bouts, et il vieillissait mal. Il avait l'air hagard. Ses traits commençaient à s'émacier.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois détective privé. Ça me paraît bizarre.

— Ce n'est pas tellement différent de ce que fait un flic, répondis-je. Je ne fais pas partie de la bureaucratie, c'est tout. Je ne porte pas d'uniforme et je n'ai pas d'horaires fixes. Je suis davantage payée, mais moins régulièrement.

— Comment as-tu fait pour te retrouver mêlée à un meurtre ?

— C'est une longue histoire. Au fait, tu connais la famille en question.

— Moi ?

— Ce sont les Wood. Tu te souviens de Bass Wood ?

Il hésita.

— Vaguement.

— C'est sa sœur, Olive, qui a été tuée.

Daniel reposa son assiette.

— Sa sœur ? Je ne me doutais absolument pas... Raconte.

Je lui racontai tout ce que je savais. Quand je travaille pour un client, je ne divulgue jamais les détails d'une affaire. Mais dans le cas présent, je ne voyais pas à qui ça pourrait nuire. Seulement à moi. Daniel était un public idéal, posant les bonnes questions, au bon moment. J'avais l'impression d'être revenue en arrière, à l'époque heureuse où nous parlions des heures entières, de tout, de rien. De ce qui nous plaisait.

Le silence retomba. J'avais froid et je me sentais tendue. Je pris ma couette et me couvris les pieds.

— Pourquoi m'as-tu quittée, Daniel ? Je n'ai jamais compris.

— Ce n'était pas à cause de toi, bébé, dit-il d'un ton léger. Ça n'avait rien de personnel.

— Il y avait quelqu'un d'autre ?

Il joua nerveusement avec sa fourchette. Il la posa, étendit ses jambes devant lui et s'appuya sur ses coudes.

— Je ne sais pas quoi te répondre, Kinsey. Ce n'est pas que je ne

voulais plus de toi. Mais je voulais davantage, c'est tout.

— Quoi ?

Il scruta mon visage.

— Tout. Tout ce qui était bon à prendre.

— Tu n'as pas de conscience, n'est-ce pas ?

Il détourna les yeux.

— Non. C'est pour ça que ça ne pouvait pas marcher entre nous. Je n'ai pas de conscience, et toi tu en as trop.

— Pas tant que ça. Si j'avais une conscience, je ne dirais pas autant de mensonges.

— Ah, c'est vrai. Les mensonges. C'était la seule chose que nous avions en commun.

Son regard se planta de nouveau dans le mien. Je fus glacée par le vide transparent de ses yeux. Je me souvenais de l'avoir désiré. Je me souvenais de l'avoir regardé en me demandant s'il existait au monde un homme plus beau que lui. Le problème, c'est que Daniel était marié à la musique, à sa liberté, à la drogue et occasionnellement à moi. J'étais aussi bas que ça dans la liste.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et se leva, subitement impatient.

— Il faut que j'y aille, dit-il d'un ton abrupt.

Il rassembla les assiettes et les couverts et les posa dans l'évier. Il avait fait la vaisselle au fur et à mesure qu'il cuisinait, selon son habitude, si bien qu'il ne lui restait pas grand-chose à faire. À 19 heures, il était parti. J'entendis le moteur de sa voiture tousser et s'éloigner.

L'appartement me parut sombre et incroyablement calme.

Je verrouillai la porte, puis pris un bain en évitant de mouiller mes brûlures. Je m'enveloppai dans les plis de ma couette et éteignit les lumières. Notre tête-à-tête avait réveillé en moi une peine sourde, lointaine. Comme si mon ancienne vie émotionnelle était désormais fossilisée. Je regardais cette autre moi-même avec une sorte de détachement clinique, mêlé de curiosité, comme j'aurais examiné une espèce animale disparue.

Être mariée à un drogué est un long apprentissage de la solitude. Ajoutez à cela une infidélité chronique, et vous saurez ce que c'est que d'attendre des nuits entières quelqu'un qui ne rentre pas. Allongée dans votre lit, vous vous dites que vous êtes inquiète parce qu'il a encore bousillé la voiture. Ou parce qu'il est soûl. Ou parce qu'il est en tôle. Vous vous dites que vous êtes inquiète parce qu'il s'est peut-être fait renverser par une voiture. Ou parce qu'il s'est fait agresser dans la rue. Ou parce qu'il fait une overdose. Mais ce qui vous inquiète vraiment, c'est l'idée qu'il puisse être avec quelqu'un d'autre. Les heures continuent à défiler. De temps en temps, vous entendez une voiture approcher, mais ce n'est jamais la sienne. Et quand arrivent

4 heures, vous êtes à bout d'angoisse, à bout de haine. Vous ne savez même plus ce que vous devez espérer : qu'il rentre ou qu'il soit mort.

Daniel Wade était la personne qui m'avait appris la solitude. Ce que j'endurais aujourd'hui n'était rien à côté de ce que j'avais enduré avec lui.

CHAPITRE XIX

Le service commémoratif donné en l'honneur d'Olive eut lieu le dimanche à 14 heures, dans l'église unitarienne. L'assistance se limitait à la famille et à quelques proches. Il y eut beaucoup de fleurs, mais pas de cercueil. L'intérieur de l'église était d'un dénuement austère. Carrelage rouge et froid. Bancs en bois sombre. Vitraux unis. Haut plafond lisse. Ni Jésus ni Dieu ne furent évoqués, et le mot « Amen » ne fut pas même prononcé. Au lieu des Écritures, on lut des passages de Bertrand Russell et de Kahlil Gibran. Un flûtiste joua plusieurs airs mélancoliques. Il n'y eut pas de panégyrique. Le ministre du culte parla d'Olive sur le ton de la conversation, invitant ceux qui le souhaitaient à se lever pour faire partager leurs souvenirs à l'assistance. Personne n'en eut le cran. J'étais assise dans le fond de l'église, dans ma robe passe-partout. Je remarquai que plusieurs personnes se tournaient vers moi en hochant la tête, comme si j'avais brusquement accédé à la célébrité en me trouvant aux côtés d'Olive quand la bombe avait explosé. Ebony, Lance et Bass contrôlaient leur émotion. Ash et sa mère pleuraient. Terry était assis tout seul au premier rang, la tête dans ses mains. L'assemblée entière n'occupait pas plus de cinq rangs.

Après la cérémonie, on se rassembla dans le petit jardin, où on nous servit du champagne et des sandwiches. L'ambiance était polie et guindée. L'après-midi était chaud. Le soleil brillait. Le jardin était tapissé de fleurs jaunes, orange, pourpres et rouges. La fontaine en pierre gazouillait doucement. Une légère brise projetait de temps à autre un filet d'eau sur les dalles.

Je déambulai au milieu des groupes qui s'étaient formés, saisissant au vol des bribes de conversation. Quelques-uns parlaient Bourse, d'autres voyages, quelqu'un évoquait le divorce d'un ami commun, après vingt-six ans de mariage. Les quelques personnes qui avaient l'idée de parler d'Olive Wood Kohler s'en tenaient à des thèmes qui oscillaient entre les banalités d'usage et les cancans.

— ... il ne s'en remettra jamais, vous savez. Elle était tout pour lui....

— ... déboursé sept mille dollars pour ce manteau...

— ... en état de choc... Je ne pouvais pas y croire quand Ruth m'a appelée...

— ... pauvre homme. Il paraît qu'il l'adorait...

— Une tragédie... Si jeune...

— ... je me le suis toujours demandé. Elle était si mince. Qui l'a

opérée ?

Je découvris Ash, assise sur un banc en ciment, près de l'entrée de la chapelle. Elle était pâle et abattue. Ses cheveux rouge pâle étaient déjà striés de fils d'argent. Elle portait une robe en laine noire, informe, à manches courtes. Ses bras gélatineux ressemblaient à de la pâte à pain. D'ici à quelques années, elle aurait l'air d'une matrone. Je m'assis près d'elle. Elle me tendit la main et nous restâmes côte à côte, comme deux lycéennes en excursion.

Je scrutai la foule.

— Où est Ebony ? Je ne la vois pas.

— Elle est partie à la fin du service. Mon Dieu, elle est si froide ! Elle n'a même pas versé une larme.

— Bass m'a dit qu'elle était comme folle quand elle a appris la nouvelle. À présent, elle a repris le contrôle de ses sentiments, parce que c'est dans sa nature. Olive et elle étaient proches ?

— Je l'ai toujours cru. Maintenant je ne sais plus.

— Allez, Ashley ! Les gens réagissent différemment dans la peine. On ne peut jamais savoir ce qu'il en est vraiment.

— Je suppose que non. (Elle laissa errer son regard sur le jardin.) Terry a encore eu un coup de téléphone de cette femme.

— Lyda Case ?

— Je crois que c'est ça. C'est celle qui l'a menacé.

— Il a averti la police ?

— Je ne pense pas. Ça s'est passé juste avant qu'on quitte la maison pour venir ici. Il n'en a probablement pas eu le temps.

Je repérai Terry, qui parlait avec le ministre du culte. Il se tourna vers moi, comme s'il avait senti mon regard. J'effleurai le bras d'Ash.

— Je reviens tout de suite.

Terry murmura quelque chose et se dirigea vers moi. Le regarder, c'était comme me regarder dans un miroir... Les mêmes ecchymoses, la même lueur hantée au fond des yeux. Nous étions aussi liés que des amants par le drame que nous avions traversé. Personne ne pouvait savoir ce que ça avait été quand la bombe avait explosé.

— Comment allez-vous ? me demanda-t-il à voix basse.

— Ash me dit que Lyda Case vous a téléphoné.

Terry me prit par le bras et m'entraîna à l'écart.

— Elle est ici, en ville. Elle veut me rencontrer.

— Pas question, chuchotai-je d'une voix rauque.

Terry me lança un regard incertain.

— Je sais que ça peut paraître insensé, mais elle dit qu'elle détient des informations qui pourraient être utiles.

— Ben voyons ! Elles sont probablement dans une boîte qui fera boum quand vous la soulèverez.

— Je lui en ai parlé. Elle affirme qu'elle n'a rien à voir avec la

mort d'Olive.

— Et vous l'avez crue ?

— D'une certaine façon, oui.

— Hé, c'est vous qui m'avez parlé de ses menaces ! Si vous ne voulez pas appeler le lieutenant Dolan, je m'en charge.

Je crus qu'il allait discuter, mais il lâcha un long soupir.

— Je suppose que vous avez raison...

— Où est-elle descendue ?

— Elle ne me l'a pas dit. Elle veut me rencontrer au refuge des oiseaux, à 18 heures. Vous voulez bien m'accompagner ? Elle a demandé à vous voir.

— Pourquoi moi ?

— Je ne sais pas. Elle m'a dit que vous étiez allée au Texas pour lui parler. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous ne m'en avez pas fait part quand j'ai évoqué le sujet.

— Désolée. Je regrette de ne pas l'avoir fait. C'était au début de la semaine. J'essayais d'obtenir des informations sur la mort de Hugh Case.

— Et ?

— Je ne suis encore sûre de rien. Mais je suis persuadée que les deux affaires sont liées. Simplement, je ne vois pas comment.

Terry me lança un regard sceptique.

— Il n'a jamais été prouvé qu'il avait été assassiné, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Mais ce n'est sûrement pas par hasard que les échantillons du laboratoire ont disparu. Quelqu'un a vraisemblablement voulu faire disparaître les preuves. Il s'agit peut-être de la même personne, cette fois pour un motif différent.

— Je ne vois pas ce qui vous fait dire ça. Un empoisonnement au monoxyde de carbone n'a rien à voir avec une bombe. Vous ne croyez pas que le type aurait eu recours à la même méthode, si ça avait si bien marché la première fois ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Si c'était moi, j'aurais eu recours à la méthode la plus expéditive. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est une affaire trop sérieuse pour qu'on essaie de la régler tout seuls.

Je vis le regard de Terry fixer un point derrière moi. Je me retournai et découvris Bass. Il avait l'air vieux. Tout le monde avait vieilli depuis la mort d'Olive, mais la fatigue qui creusait le visage de Bass n'avait rien de flatteur – ses yeux étaient comme boursouflés, ses lèvres veules. Le chagrin ne lui allait pas.

— Je ramène maman à la maison, dit-il.

— Je vous rejoins là-bas, répondit Terry.

Bass s'éloigna. Terry pivota vers moi.

— Vous appelez le lieutenant Dolan ou c'est moi qui m'en

charge ?

— Je m'en occupe, dis-je. Je vous préviendrai s'il y a le moindre problème. Rendez-vous au refuge à 18 heures.

J'étais chez moi à 15 h 35, mais il me fallut presque une heure pour joindre Dolan. Il déclara qu'il serait curieux d'avoir une conversation avec Lyda Case et m'assura qu'il serait sur place à 17 heures.

J'enlevai ma robe et enfilai un jean, un sweater et des tennis. Dans une certaine mesure, je partageais l'opinion de Terry. J'avais du mal à croire que Lyda puisse être responsable du colis piégé, et à plus forte raison de la mort de son mari, plusieurs années auparavant. En dépit de ses accusations et de sa menace voilée à l'égard de Terry, elle n'avait pas le profil d'une meurtrière. Encore que ça ne veuille pas dire grand-chose. Les assassins sont rarement là où on les attend. Mais tout de même... Il était possible qu'elle soit vraiment ce qu'elle prétendait être : quelqu'un qui disposait d'informations susceptibles d'être utiles.

Lorsque j'atteignis le lieu du rendez-vous, le soleil était presque couché. Le refuge des oiseaux est une réserve destinée à protéger les oies, les cygnes et autres volatiles. Situés le long de la mer, les vingt et un hectares de terrain touchent le zoo et se composent d'un lagon de forme irrégulière, entouré d'une large étendue de gazon bien taillé que traverse une piste cyclable. Il y a un petit parking à une extrémité, où les parents amènent leurs gosses, armés de sacs de vieux pop-corn et de pain rassis.

Je me garai dans le parking et descendis de voiture. Des oies se dandinaient le long du rivage, à la recherche de miettes de pain. Des canards pataugeaient dans les eaux immobiles, brouillant leur surface limpide. Le ciel gris sombre se reflétait sur le lagon, que le vent froissait.

Je fus contente de voir la voiture du lieutenant Dolan se garer à côté de la mienne. Nous bavardâmes jusqu'à ce que Terry apparaisse, puis nous attendîmes tous les trois. Lyda Case ne se montra pas. À 20 h 15, nous laissâmes tomber. Terry prit le numéro de téléphone de Dolan et dit qu'il le contacterait si elle donnait signe de vie. Il avait l'air soulagé d'avoir quelque chose à faire, et je devinai qu'il appréhendait la nuit à venir. Il avait passé la nuit de vendredi à l'hôpital, puis celle de samedi chez sa belle-mère, pendant que l'équipe des artificiers finissait ses investigations et que les ouvriers travaillaient à colmater la façade de la maison. Ce soir-là, il serait tout seul, pour la première fois.

Moi-même, je me sentais de nouveau en proie à une profonde

détresse. Les enterrements et le nouvel an ne font pas bon ménage. Les calmants que j'avais avalés engourdisaient mes réflexes mentaux et me déconnectaient en quelque sorte de la réalité. J'avais besoin de compagnie. J'avais envie de voir des lumières, d'entendre du bruit, de manger un bon dîner accompagné d'un verre de vin, et de parler de n'importe quoi, sauf de la mort.

Je trouvai une place à six portes de chez moi. La voiture de Daniel était garée devant la maison. Il était adossé contre la barrière, un sac en papier posé à ses pieds. Une baguette de pain français pointait de l'emballage comme une batte de base-ball.

— Je croyais que tu devais partir aujourd'hui, remarquai-je.

— J'ai discuté avec mon copain. On dirait que je suis encore là pour deux jours.

— Tu as trouvé une chambre ?

— Je crois, oui. Il y en a une qui va se libérer dans un motel du quartier.

— Parfait. Tu peux récupérer ta guitare, alors.

— J'attends d'être sûr.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je en montrant la baguette.

Il suivit mon regard.

— Un pique-nique. Je me suis dit que je pourrais peut-être aussi jouer du piano.

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Depuis 18 heures. Ça va ? Tu as l'air éreintée.

— Je le suis. J'espère que tu as apporté du vin. J'ai besoin d'un remontant.

Il se décolla de la voiture, ramassa le sac et franchit le portail derrière moi. Nous échouâmes dans le salon de Henry, assis en tailleur sur le sol. Daniel avait acheté vingt-cinq bougies qu'il disposa tout autour de la pièce. J'avais l'impression d'être assise au milieu d'un gâteau d'anniversaire. Le menu se composait de vin, de pâté, de fromage, de pain français, de salades froides, de framboises fraîches et de gâteaux sucrés de la taille d'un frisee. Je me laissai ensuite couler dans une rêverie digestive, tandis que Daniel jouait du piano. Il improvisait plus qu'il ne jouait, cherchant les mélodies du bout des touches, brochant autour d'un thème, inventant des variations. Fidèle à sa formation classique, il se chauffa avec Chopin, Liszt, Bach, glissant sans effort vers l'improvisation.

Il s'arrêta brutalement.

J'ouvris les yeux et le regardai. Il avait une expression proche de la souffrance. Il plaqua un accord discordant sur le clavier.

— C'est fini. Je ne l'ai plus. J'ai lâché la drogue, et la musique est partie avec elle.

Je m'assis.

— De quoi parles-tu ?

— J'ai fait le mauvais choix. Je peux vivre sans la drogue, bébé, mais pas sans la musique.

— Moi, j'ai trouvé ça très bien. C'était magnifique.

— Qu'est-ce que tu comprends à la musique, Kinsey ? À la vraie musique ? Rien. C'était purement technique, mécanique. Sans âme. Les seuls moments où la musique vibre, c'est quand je brûle de l'intérieur, quand je m'envole avec elle. Ça, ce n'était rien. Nul. Une demi-vie. L'autre est meilleure... On ne peut pas vivre à moitié. C'est tout ou rien.

Je sentis mon corps se pétrifier.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Question idiote. Je le savais.

Ses yeux se mirent à briller. Il souda son pouce et son index, les colla à ses lèvres et aspira une goulée d'air. C'était le geste qu'il faisait à chaque fois qu'il s'apprêtait à rouler un joint.

— Ne fais pas ça, dis-je.

— Pourquoi ?

— Ça te tuera.

Il haussa les épaules.

— Pourquoi n'aurais-je pas le droit de vivre comme je veux ? Je suis le diable. Je suis mauvais. Tu devrais le savoir, depuis le temps. Je serais prêt à faire n'importe quoi, juste pour me sentir *vivant*. J'aimerais voler de nouveau, tu sais ça ? Je voudrais me sentir bien. Tu veux que je te dise ce que je pense de la sobriété ? C'est un fichu boulet. Je ne sais pas comment tu peux supporter ça. Je ne sais pas comment tu fais pour ne pas te pendre.

Je froissai les serviettes en papier et les fourrai dans le sac, rassemblant les assiettes en carton, les couverts en plastique, les barquettes et la bouteille vide. Il était assis au piano, les mains posées sur ses genoux. Je doutais qu'il vive assez longtemps pour fêter ses quarante-trois ans.

— C'est pour ça que tu es revenu ? demandai-je. Pour avoir ma permission ? Ma bénédiction ?

— Ouais, ça me plairait.

Je me mis à éteindre les bougies. L'obscurité se referma comme de la fumée sur les angles de la pièce. On ne peut pas discuter avec les gens qui tombent amoureux de la mort.

— Tu veux me faire un grand plaisir, Daniel ? Sors de ma vie.

CHAPITRE XX

Le lundi matin, je me levai à 6 heures et courus lentement cinq kilomètres avec la sensation d'agoniser. C'était le pire Noël que j'aie jamais vécu, et la nouvelle année ne s'annonçait pas mieux. On était maintenant le 3 janvier, et je voulais retrouver ma vie habituelle. Avec un peu de chance, Rosie rouvrirait dans la journée, et Jonah rentrerait peut-être de l'Idaho. Henry serait de retour le vendredi. Je me répétais ces vœux pieux, tout en essayant d'ignorer que mon corps me faisait mal, que je n'avais plus de bureau et qu'un nuage de suspicion était toujours suspendu au-dessus de ma tête.

Quand je pris le chemin du retour, j'avais réussi à évacuer certaines de mes tensions. Kinsey Millhone, incurable optimiste. Je continuai à courir jusqu'au portail de Henry, puis je pris quelques minutes pour marcher de long en large, le temps de retrouver mon souffle et de me rafraîchir. La voiture de Daniel avait disparu. À sa place, il y avait un véhicule que je n'avais jamais vu auparavant – compact, à en croire sa forme, et anonyme sous une housse de voiture en coton bleu pâle. Je m'adossai contre le portail et effectuai quelques mouvements d'assouplissement avant d'aller prendre ma douche.

Lance Wood m'appela à 8 heures. Il y avait un bruit de circulation et d'écho en fond sonore qui faisait penser à une cabine téléphonique.

— Où êtes-vous ? demandai-je dès qu'il se fut identifié.

— À l'angle d'une rue, dans Colgate. Je crois que le téléphone de mon bureau est sur écoute.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Des trucs bizarres. Des conversations que j'ai eues et qui se sont répercutées à l'usine. Je ne parle pas de ragots. C'est plus insidieux que ça, comme des commentaires que j'ai faits à des clients et que personne ici n'avait la possibilité de connaître.

— Vous êtes sûr que quelqu'un ne vous a pas écouté, tout simplement ? Beaucoup de vos employés ont accès aux téléphones.

— Pas à ma ligne privée. Ce que nous faisons n'est pas top secret, mais nous disons tous des choses qui n'ont pas intérêt à être divulguées. Quelqu'un me fait passer pour un salopard. Vous ne pourriez pas venir jeter un œil ?

— Je peux toujours essayer. Et votre poste de téléphone ? Vous avez essayé de dévisser le combiné ?

— Bien sûr, mais je ne sais pas à quoi est censé ressembler l'intérieur d'un combiné. Je ne capte pas de bruits bizarres ni de

déclics, c'est tout ce que je peux dire.

— Si la bande a été bien fixée, c'est normal que vous n'entendiez rien. C'est indécidable. Mais ce n'est peut-être pas ça. C'est peut-être votre bureau qui est sur écoute.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? Vous savez localiser ce genre de truc ?

— Quelquefois, avec de la chance, oui. Mais on peut aussi acheter un détecteur de micros électronique. Je vais essayer d'en trouver un avant de passer. Donnez-moi deux heures, et je vous rejoins à l'usine.

— D'accord. Merci.

Je consacrai l'heure suivante à taper mes notes et insérai au dossier l'article de journal consacré à l'explosion.

À 9 h 10, mon téléphone sonna. C'était Darcy, qui m'appelait de la *California Fidelity*. Elle parlait comme si elle avait une main plaquée sur le combiné.

— Il y a des complications, chuchota-t-elle.

Je sentis mon estomac se retourner.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Si je change brusquement de sujet, vous saurez que c'est Mac qui a fait irruption, murmura-t-elle. J'ai surpris une conversation entre Jewel et lui. Il disait que quelqu'un a acheté les flics au sujet de l'inventaire de l'entrepôt. Apparemment, Lance Wood a transféré toute la marchandise dans un autre endroit avant que son entrepôt flambe. Les marchandises sinistrées qu'il a déclarées pour se faire rembourser n'étaient que des trucs sans aucune valeur.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? J'ai vu au moins cinq ou six boîtes quand j'ai inspecté les lieux.

— Je suppose qu'il avait éparpillé quelques boîtes réelles au milieu des fausses. Il va être condamné, Kinsey. Pour incendie criminel et fraude à l'assurance. Et vous serez citée comme complice. Mac a envoyé tout le dossier au District attorney, ce matin. J'ai pensé que je devais vous prévenir, pour le cas où vous voudriez prendre un avocat.

— Quel est le délai ? Tu le sais ?

— M. Motycka est absent aujourd'hui, mais je peux laisser un message sur son bureau, dit-elle.

— C'est Mac ?

— Il ne l'a pas précisé, mais nous l'attendons dans la journée. Mmm... Oui. C'est entendu. Très bien. Merci.

Elle raccrocha.

Je passai un coup de fil à Lonnie Kingman et l'avertis de ce qui se passait. Il dit qu'il allait se mettre en contact avec l'attorney pour savoir si un mandat d'arrêt allait être lancé contre moi. Son conseil fut de me rendre volontairement à la police, afin d'éviter la honte et les

aléas d'une arrestation publique.

J'attrapai mon sac, mes clés de voiture et me dirigeai vers la porte. J'avais de nouveau déconnecté mes émotions. Ça ne servait à rien de laisser l'anxiété me paralyser. Je sautai dans ma voiture et filai vers un magasin d'électricité, dans Granita.

Le petit récepteur toutes fréquences que j'achetai avait à peu près la taille d'une radio portable. Bien qu'il ne fût pas réellement toutes fréquences, il était suffisamment puissant pour capter des fréquences de 30-50 MHz et de 88-108 MHz. Si le micro placé dans son bureau était branché sur secteur, il faudrait que je trouve moi-même le fil. Mais s'il était autonome, le récepteur émettrait un sifflement aigu dès qu'il serait à portée.

Je roulai vers Colgate, vitres baissées. L'air desséché s'engouffrait à l'intérieur de ma VW comme dans un four. Le présentateur radio de la météo semblait aussi ahuri que moi. On se serait cru en août. L'asphalte luisait de chaleur. Le panneau lumineux de la banque, affichant la date et la température, annonçait 34°, et il n'était même pas encore midi.

Je me garai devant la Wood/Warren et entrai dans les locaux. Lance sortit de son bureau, les manches de sa chemise retroussées.

— Il faudra surveiller nos paroles, quand on sera à l'intérieur ? me demanda-t-il en montrant la porte de son bureau.

— Je ne crois pas. Autant qu'ils sachent que nous sommes sur la piste, ça les refroidira.

Les employés de la compagnie nous observèrent avec curiosité tandis que nous nous livrions aux recherches préliminaires sur les murs extérieurs du bureau. Si l'un d'eux était inquiet qu'on puisse découvrir le système de surveillance, il le cacha bien.

Nous entrâmes dans le bureau. J'examinai tout d'abord le téléphone et dévissai le disque central, ainsi que le combiné et l'écouteur. Pour autant que je sache, l'appareil était normal.

— Qu'est-ce qu'on cherche, exactement ? demanda Lance.

Je haussai les épaules.

— Un microphone, un transmetteur. Si vous êtes espionné par le FBI ou la CIA, nous ne trouverons probablement rien. Ils font du trop bon boulot. Mais si votre indiscret est un amateur, l'appareil risque d'être assez grossier.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Mon récepteur portable toutes fréquences. Normalement, il devrait capter le son émis par le micro et produire un sifflement aigu. On va faire un essai. Si ça ne donne rien, il ne nous restera qu'à démolir le bureau centimètre par centimètre.

Je mis le récepteur en marche, me branchai sur la fréquence habituelle des micros et marchai lentement dans la pièce comme un

sourcier qui cherche de l'eau. Rien.

Je fourrai le détecteur de micro dans la poche extérieure de mon sac et me mis à chercher consciencieusement, d'abord en suivant la périphérie de la pièce, puis en allant vers le centre, selon un tracé compliqué qui couvrait chaque centimètre carré.

Rien.

Je me levai, perplexe, et laissai mon regard glisser sur le plafond, sur les murs, sur les plinthes. Où était le mouchard ? Mon attention fut attirée par la prise du téléphone, juste à droite de la porte. Aucun fil n'y était branché.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi ? Oh ! J'ai fait installer une autre prise quand j'ai modifié la disposition du bureau. Le téléphone était là, avant.

Je me mis à quatre pattes et inspectai la prise. Elle avait l'air O.K. Je pris mon tournevis et retirai le boîtier. Une petite section de la plinthe avait été découpée. À l'intérieur de la cavité, on avait inséré un microcassette de la taille d'un jeu de cartes.

— Allô, dis-je.

La bande fit une moitié de tour et stoppa. Je coupai le bouton du micro et posai l'enregistreur sur son bureau. Lance tomba lourdement dans son fauteuil pivotant. Nous échangeâmes un long regard.

— Pourquoi ? dit-il, abasourdi.

— Je ne sais pas. C'est à vous de le dire.

Il secoua la tête.

— Je ne sais même pas par où commencer. À ma connaissance, je n'ai pas d'ennemis.

— Apparemment, vous en avez au moins un. Et il ne s'agit pas seulement de vous. Hugh Case est mort et Terry le serait à l'heure actuelle s'il avait ramassé ce paquet à la place d'Olive. Qu'avez-vous en commun, tous les trois ?

— Rien, je le jure. Nous sommes tous en rapport avec la Wood/Warren, mais nous ne faisons même pas le même travail. Nous fabriquons des fours à hydrogène. Rien de plus. Et Hugh est mort il y a deux ans. Alors, pourquoi ? Si quelqu'un veut prendre le contrôle de la compagnie, pourquoi tuer tout le personnel clé ?

— Ce n'est peut-être pas le mobile. Ça n'a peut-être aucun rapport avec votre travail. Essayez d'y réfléchir. Je vais en parler à Terry et lui demander de faire pareil. Il y a peut-être une piste à laquelle vous ne pensez pas.

— Sûrement, acquiesça-t-il, le visage rougi par la chaleur et la tension. (Il repoussa l'appareil enregistreur d'un doigt.) Merci pour ça.

— Soyez prudent. Il se peut qu'il y en ait un autre. On a peut-être placé celui-là en évidence pour qu'on abandonne les recherches. (Je ramassai mon sac et me dirigeai vers la porte. Je m'arrêtai sur le

seuil.) Appelez-moi si quelque chose vous revient à l'esprit. Et prévenez-moi si jamais Lyda Case vous contacte.

Comme je traversais le hall d'accueil, je tournai brusquement à droite. C'était le bureau où les ingénieurs avaient leurs tables à dessin. John Salkowitz leva les yeux de son diagramme pour me regarder.

— Je peux vous être utile ?

— Ava Daugherty est dans les parages ?

— Elle vient de partir. Elle avait des courses à faire, mais elle ne devrait pas tarder à revenir.

Je sortis une de mes cartes professionnelles et la posai sur son bureau.

— Pouvez-vous lui demander de me rappeler ?

— Je n'y manquerai pas.

J'étais à nouveau chez moi à 15 heures. J'étais en sueur et courbatue après mes exploits à quatre pattes dans le bureau de Lance. Je jetai mon sac sur le canapé. Un sifflement strident retentit. Je fis un bond de deux mètres, attrapai mon sac et coupai le contact du détecteur de micros. Nom de nom, j'avais failli avoir un infarctus ! Le silence était merveilleux. Je me dirigeai vers ma kitchenette. Je crevais d'envie de boire une bière. Mon appartement était aussi hermétique et suffocant qu'un sauna. J'inspectai le contenu du réfrigérateur. Même pas une boîte de Pepsi.

Je me figeai brusquement. Ma tête pivota lentement vers la pièce, derrière moi. Je refermai le réfrigérateur et m'approchai de nouveau du canapé. Je ramassai le détecteur, branchai le contact et balayai lentement la pièce. Le sifflement aigu déchira le silence comme une sirène d'alarme.

Je traversai l'appartement, baissai les yeux. Puis je m'assis sur mes talons et plongeai doucement la main dans la bouche de la guitare de Daniel. Le minuscule transmetteur, à peine plus gros qu'une boîte d'allumettes, était fixé dans la caisse de résonance avec une bande adhésive. Un frisson me secoua des pieds à la tête. Daniel était impliqué dans l'affaire.

CHAPITRE XXI

Il me fallut presque deux heures pour trouver l'enregistreur à déclenchement vocal, dissimulé sous le porche qui jadis reliait l'extergarage qui me servait d'appartement à la maison principale. Je ne savais pas très bien comment Daniel s'y était pris pour le placer là. Peut-être avait-il croché la serrure, comme je l'aurais fait à sa place. La bande était neuve, ce qui signifiait qu'il avait dû se trouver là très récemment pour retirer l'ancienne bande et la remplacer par celle-là. C'était affolant de penser que toutes les conversations téléphoniques que j'avais eues ces derniers jours avaient été enregistrées. Sans parler de la discussion que j'avais eue avec lui au sujet de l'affaire. Il s'était montré si attentif, si pertinent dans ses questions. Je m'étais sentie tellement flattée de son intérêt. En y réfléchissant, je comprenais maintenant qu'il avait essayé de me prévenir, à sa façon. Tout ce beau discours au sujet de son tempérament de menteur. M'avait-il menti à chaque mot, à chaque phrase ? Je m'assis sur la marche du porche et passai notre conversation en revue. Qui avait persuadé Daniel de faire ça ? Lyda Case, peut-être. Ou alors Ebony. Quelle importance pour lui, de savoir qui il trahissait ? Il m'avait déjà roulée dans le passé. Un peu plus, un peu moins, quelle différence ? J'étais malade à l'idée de toutes les informations qui avaient été recueillies, rien qu'en écoutant et en mettant bout à bout mes conversations téléphoniques. C'était peut-être comme ça qu'Andy Motycka avait découvert que Darcy et moi étions sur ses traces. *Quelque chose* lui avait fait prendre la fuite. La mort d'Olive n'avait été annoncée dans les journaux que le lendemain du jour où il avait disparu. Avait-il su ce qui se préparait ? Il fallait que je retrouve Daniel.

Je rassemblai sa guitare, le transmetteur, la bande, jetai le tout sur la banquette arrière de ma voiture, puis je me mis à sillonner le quartier, à la recherche de sa voiture de location. Je commençai à Cabana Boulevard et fis le tour de chaque pâté de maisons, inspectant toutes les bagnoles garées devant chaque motel, passant en revue tous les parkings des restaurants, le long de la plage. Je ne l'aperçus nulle part. Il m'avait probablement menti au sujet de l'endroit où il était descendu, comme sur tout le reste.

À 17 heures, je laissai tomber mes recherches et rentrai chez moi.

Comme d'habitude, je fus forcée de me garer à plusieurs portes de mon appartement. La chaleur écrasante qui avait régné pendant la

journée commençait à s'adoucir agréablement. La nuit s'annonçait chaude. J'atteignais mon portail quand je remarquai l'odeur. Un chien crevé, sûrement. Quelque chose de fétide et de putréfié. Je tournai les yeux vers la rue, persuadée de découvrir une pauvre bête écrasée sur la chaussée. Mon regard fut attiré par le véhicule recouvert de la housse en coton bleu, juste devant chez moi. Après une hésitation, je fis demi-tour. L'odeur s'accrut. La salive s'amassa dans ma bouche. Je déglutis, les yeux subitement remplis de larmes – une réaction que j'ai devant la peur. Tout doucement, je soulevai la housse et la remontai sur le toit pour pouvoir regarder par le pare-brise.

Je rejetai ma main en arrière et laissai échapper un de ses sons qui n'ont pas de traduction dans le langage humain.

Le visage boursoufflé de Lyda Case était appuyé contre la vitre côté passager, les yeux exorbités, la langue aussi noire et épaisse que celle d'une perruche, dépassant de ses lèvres gonflées et noircies. Un foulard aux motifs colorés était presque incrusté dans la peau flasque de son cou. Je rabattis la housse sur le pare-brise, filai droit vers mon téléphone et composai le 911 pour signaler le corps. Ma voix paraissait calme et dénuée d'émotion, mais mes mains tremblaient convulsivement. Le visage de Lyda continuait à danser devant mes yeux, une vision de mort, imprégnée d'une odeur de putréfaction. La dispatcher m'assura qu'elle m'envoyait quelqu'un.

Je ressortis dans la rue. Je m'assis sur le trottoir pour attendre les flics, gardant le cadavre de Lyda comme un chien fidèle. Il ne devait pas s'être écoulé plus de quatre minutes, quand une voiture pie déboula à l'angle de la rue. Je me levai et me postai au milieu de la chaussée, un bras levé comme un agent de la circulation.

Les deux policiers en uniforme qui émergèrent de la voiture m'étaient familiers. Pettigrew et Gutierrez, mâle et femelle. Je savais qu'ils avaient vu pire que Lyda Case dans leur vie de flic, mais le spectacle de sa mort avait quelque chose de répugnant. On aurait dit qu'elle avait été disposée de manière à créer un maximum d'horreur. Le message s'adressait à moi... avec une arrogance moqueuse et macabre. Je n'avais pas ressenti la mort d'Olive de cette façon. J'avais eu de la peine, mais je n'avais pas cru un seul instant que j'étais visée. Ma présence sur les lieux au moment de l'explosion avait été purement accidentelle. Mais cette fois, c'était différent. J'étais directement visée. Quelqu'un savait où j'habitais. Quelqu'un avait pris des dispositions très spéciales pour amener le cadavre devant chez moi.

Les deux heures suivantes cédèrent la place à la routine policière. Le lieutenant Dolan apparut. Je répondis à des questions. Il apparut

que la voiture était un véhicule de location, de chez Hertz. Il me semblait qu'elle n'était là que depuis le matin. Non, je ne l'avais jamais vue avant. Non, je n'avais pas vu d'étrangers dans le secteur. Oui, je la connaissais, mais elle ne m'avait pas contactée. Non, je n'avais aucune idée de la date de son arrivée ni de la raison de sa venue, si ce n'est qu'elle avait dit à Terry Kohler qu'elle détenait des informations qui pourraient l'intéresser. Dolan avait attendu avec nous au refuge des oiseaux, il savait donc qu'elle n'était pas venue. Elle était probablement déjà morte à ce moment-là. Ses chairs devaient commencer à rôtir dans la voiture bouclée comme un four.

Du coin de l'œil, je regardai le médecin légiste procéder à l'examen préliminaire du corps. Les portières grandes ouvertes de la voiture faisaient profiter tout le quartier de la puanteur du cadavre. Il faisait nuit noire, maintenant, et les voisins passaient au large de la scène du crime, observant ce qui se passait depuis le seuil de leur maison. Certains étaient encore en tenue de travail. La plupart d'entre eux plaquaient un mouchoir sur leur visage pour se protéger de l'odeur. Le personnel de la police qui s'occupait du corps portait des masques de protection. On avait allumé des lampes et les techniciens des empreintes digitales passaient au crible chaque centimètre de la voiture bleu nuit avec de la poudre blanche et des pinceaux : les poignées des portières, les vitres, le pare-brise, le volant, le changement de vitesse, le revêtement en plastique des sièges... Sachant que la voiture de location était généralement nettoyée entre chaque client, il y avait de fortes chances pour que chaque empreinte relevée soit significative. Facile à vérifier, en tout cas.

Pettigrew était entré dans mon appartement pour contacter le directeur de chez Hertz par téléphone.

Lyda fut enfermée dans un sac. Les gaz qui s'étaient condensés sous sa peau donnaient l'impression qu'elle avait subitement grossi de vingt kilos, et pendant un bref instant, j'eus une peur absurde de la voir éclater. Je me levai brusquement, rentrai chez moi, me servis un verre de vin et l'avalai d'un trait. L'officier de police Pettigrew mit un terme à sa conversation et raccrocha.

— Si personne n'y voit d'inconvénient, je vais prendre une douche.

Je n'attendis pas la réponse. Raflant un sac poubelle dans la cuisine, je m'enfermai dans la salle de bains, me déshabillai et fourrai toutes mes affaires dans le sac, y compris mes chaussures. Je le fermai solidement et le déposai devant la porte de la salle de bains. Je me douchai. Je me lavai les cheveux. Quand ce fut fait, je m'enveloppai dans une serviette, cherchant mon reflet dans la glace pour me rassurer. Impossible de chasser les images qui défilaient devant mes yeux. Le visage de Lyda semblait s'être superposé au mien. La

puanteur de son corps effaçait l'odeur de shampooing et de savon dont j'étais imprégnée.

À 21 heures, le quartier avait retrouvé sa quiétude. Plusieurs empreintes, y compris la moitié d'une paume, avaient été relevées sur la voiture, qui avait été ensuite remorquée jusqu'à la fourrière. Le directeur de Hertz s'était présenté sur les lieux et le technicien des empreintes digitales avait pris ses empreintes, ainsi que les miennes, pour comparer. Un peu plus tard, les enquêteurs passeraient l'aspirateur dans la voiture comme une équipe de femmes de ménage et analyseraient les moindres traces.

De mon côté, j'étais trop énervée pour rester à la maison. La notion de confort et de sécurité qui s'attachait à mon « chez-moi » avait été effacée par l'angle de la tête de Lyda, tournée comme si elle regardait mon portail. J'enfilai un blouson et attrapai mon sac, déposant au passage le sac contenant mes vêtements souillés dans la poubelle de Henry. Je sillonnai de nouveau le quartier, à la recherche de la voiture de Daniel, inspectant les mêmes parkings de restaurants, les mêmes motels. Sa guitare était toujours sur ma banquette arrière, et je ne pensais pas qu'il quitterait la ville sans la récupérer.

Je fus récompensée de mes efforts en arrivant au *Beach View*, qui en fait de vue n'avait que celle du dos du motel adjacent. La voiture de location de Daniel était garée devant la chambre 16, au rez-de-chaussée. Rangée tout à côté, il y avait une petite Alfa-Romeo rouge décapotable. Je me garai, verrouillai ma portière et m'arrêtai le temps de fouiller dans la boîte à gants de l'Alfa-Romeo pour y prendre l'acte de propriété. Elle appartenait à Ashley Wood. Tiens, tiens, tiens...

Je frappai à la porte de Daniel. Les lumières brillaient à l'intérieur, mais on ne se pressa pas pour m'ouvrir. Je commençais à croire qu'ils étaient allés faire un tour à pied quand la porte s'entrebâilla. Daniel jeta un œil dehors. Jean délavé, pieds et torse nus. Hanches étroites, peau bronzée. Ses cheveux blonds étaient ébouriffés, comme s'il venait de se réveiller. Il avait les joues un peu rouges et les rides qui étoilaient ses yeux s'étaient effacées. Il paraissait dix ans de moins. Son expression hagarde avait miraculeusement disparu. S'il fut surpris de me voir, il ne le montra pas.

— Tu permets que j'entre ? demandai-je.

Il hésita une fraction de seconde, puis s'écarta. Je pénétrai dans la pièce, notant avec un amusement sans joie que la porte de la salle de bains était fermée. Un parfum musqué de sexualité flottait dans l'air, comme l'ozone après la pluie.

— Ta guitare est dans ma voiture.

— Ce n'était pas la peine de te déranger. Je t'avais dit que je passerais la chercher.

— C'est sans problème. Je voulais te parler, de toute façon.

Je fis le tour de la pièce, prenant note du joint noirci, abandonné dans le cendrier.

— Seigneur ! Alors ça y est ? Tu as repiqué au truc ?

Son regard était pensif. Il me connaissait suffisamment pour se rendre compte que j'étais d'une humeur inquiétante.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

— J'ai trouvé le transmetteur. L'enregistreur est dans ma voiture, avec ta guitare. J'ai pensé un instant balancer le tout dans la jetée, mais je suis trop bonne. Tu as un sacré aplomb d'être revenu dans ma vie pour me trahir de nouveau.

Son expression s'altéra, mais au moins il eut la décence de ne pas essayer de nier.

Je me dirigeai vers la salle de bains et ouvris la porte.

Bass était à l'intérieur. Quelque chose qui ressemblait à de la souffrance me traversa comme une lame, puis je cessai d'éprouver quoi que ce soit. Même ma rage fut balayée dans ce moment de vérité. Je pensai à la première fois où je les avais vus ensemble... La soirée au *Country Club*, pour les vingt et un ans de Bass. Le petit orchestre de jazz de Daniel avait joué à cette occasion, et j'avais également été invitée puisque je connaissais Ash. Deux semaines plus tard, Daniel était parti, sans même un au revoir. J'avais la raison devant moi. Lequel des deux avait séduit l'autre ? me demandai-je. Daniel était plus âgé que Bass de treize ans, mais ça ne signifiait rien. Quelle importance, d'ailleurs ? La passion avait ionisé l'atmosphère de la pièce. J'en avais la tête qui tournait à force de la respirer.

Bass avait une serviette nouée autour de la taille. Je me surpris à examiner le corps que Daniel préférait au mien. Bass était pâle, étroit de poitrine, mais son attitude était parfaitement composée quand il passa devant moi.

— Hello, Kinsey !

Il s'arrêta devant le cendrier et prit le joint éteint. Il l'alluma avec un briquet Bic, la tête inclinée, tira une bouffée et le tendit à Daniel, qui refusa d'un petit signe de tête. Ils échangèrent un regard si débordant de tendresse que je dus détourner les yeux.

Bass me lança un bref coup d'œil.

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Lyda Case est morte.

— Qui ?

— Allons, Bass. Pas à moi. Elle était mariée à Hugh Case, qui travaillait pour la Wood/Warren. Ne me dites pas que vous l'avez déjà oublié.

Bass reposa le joint et se dirigea vers le lit. Il s'allongea, les bras repliés derrière la tête. Les poils de ses aisselles étaient noirs et soyeux. Il reprit la parole d'un ton calme et détendu.

— Pas la peine d'être agressive. Je n'ai pas mis les pieds ici depuis des années. Je n'ai rien à voir avec tout ça. C'est vous qui êtes mouillée.

— *Moi ? J'ai été mêlée à cette affaire uniquement à cause de la California Fidelity !*

— J'ai entendu parler de cette histoire. Le bureau de l'Attorney s'est mis en rapport avec maman. Vous allez être condamnée pour fraude à l'assurance.

— Et vous croyez à ces conneries ? dis-je platement.

— Hé, je comprends vos raisons. Lance était coincé. Il avait besoin d'argent cash. L'incendie de l'entrepôt était plus avantageux pour lui qu'un prêt bancaire. Tout ce dont il avait besoin, c'était d'un petit coup de pouce de votre part.

— Vraiment ? Vous avez l'air bien renseigné pour quelqu'un qui n'était pas là. Qui vous a mis au parfum ?

— En quoi cela vous regarde ?

— Il se passe des choses graves en ce moment, Bass, et aucun de nous n'a été assez malin pour découvrir quoi.

— Je suis sûr que vous trouverez quelque chose. Il paraît que vous êtes un as.

Je regardai Daniel.

— Comment as-tu été embarqué dans toute cette histoire ?

Daniel semblait ne pas savoir quoi répondre, aussi ce fut Bass qui le fit à sa place.

— Il fallait que nous sachions ce qui se passait. Comme vous ne paraissiez pas décidée à vous montrer coopérative, nous avons dû prendre les devants. (Il haussa les épaules.) Je connaissais Daniel, il vous connaissait. Il nous a semblé que c'était le meilleur moyen d'obtenir des informations.

— Et Andy Motycka ? Qu'est-ce qu'il a à voir, là-dedans ?

— Je ne connais pas tous les détails à ce sujet. Pourquoi ne me l'expliquez-vous pas ?

— Eh bien, je ne connais pas non plus les détails, Bass. À mon avis, quelqu'un a fait pression sur Andy. Il est possible qu'il soit devenu nerveux en découvrant que Darcy et moi étions sur sa piste. Il est possible aussi qu'il ait été informé de la mort d'Olive et qu'il ait pris peur. Quoi qu'il en soit, il semble qu'il ait quitté la ville. À moins qu'il ne se soit fait également assassiné. Ça ne vous ennuie pas que Lyda Case soit morte ?

— Pourquoi diable devrais-je être ennuyé ? Je ne la connaissais pas personnellement. Je suis désolé pour elle, mais je n'ai rien à voir

avec ça.

— Qu'est-ce qui vous dit que vous n'êtes pas le prochain sur la liste, Bass ? Ou bien Daniel ? Si la mort d'Olive vous laisse indifférent, au moins pensez à votre propre vulnérabilité. Vous êtes de mèche avec quelqu'un qui n'a plus rien à perdre.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il sait qui c'est ? dit Daniel.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il ne le sait pas ? sifflai-je.

CHAPITRE XXII

Une fois rentrée chez moi, j'allumai toutes les lumières extérieures, vérifiai la fermeture de toutes les portes et fenêtres de Henry, puis m'enfermai à double tour dans mon appartement. Je nettoyai mon petit semi-automatique, insérai huit balles dans le magasin. Zut. Les crans de visée s'étaient détachés. Un revolver n'est d'aucune protection à partir du moment où on ne peut pas contrôler ce qu'il fait. Je le fourrai dans mon sac. J'étais bonne pour le porter à réparer dans une armurerie. À condition que je trouve un armurier qui fasse crédit...

Je me brossai les dents, me débarbouillai puis examinai mes brûlures, mes plaies et autres bobos. J'étais dans un état lamentable, mais je décidai de me passer de calmant. J'avais peur que quelqu'un profite de mon sommeil de plomb pour me zigouiller. J'avais peur également que Lyda Case apparaisse dans mes rêves sans se faire annoncer.

Je regardai ma pendulette digitale afficher les heures dans l'obscurité. Dehors, le vent chaud et sec agitait les branches des palmiers avec un bruissement de conspirateur. Je me levai par deux fois pour aller dans la salle de bains. Réfugiée dans l'ombre de la baignoire, je regardai par la fenêtre. Les branches des arbres frissonnaient dans le vent. Les feuilles virevoltaient dans la rue. Des tourbillons de poussière se soulevaient, surgis de nulle part. À un moment, une voiture passa lentement, le faisceau des phares balayant mon plafond. J'imaginai Daniel, pelotonné contre le corps de Bass et j'enviai leur sécurité.

Quand je finis par m'endormir, les ombres de la nuit cédaient la place à la grisaille de l'aube. Le vent était tombé, et le soudain silence était tout aussi angoissant que les craquements du chêne, dans le jardin des voisins.

Je me réveillai en sursaut à 8 h 15, avec la sensation désagréable d'avoir pris la journée à rebrousse-poil. Je voulais parler à Ava à la Wood/Warren dès l'ouverture de l'usine, ce qui signifiait que j'allais être obligée de renoncer à mon jogging. Il n'y a rien de tel que le sport pour chasser les angoisses. Sans mon jogging habituel, mon anxiété avait de fortes chances de redoubler. Je me traînai sous la douche, puis m'habillai et me préparai un pot de café très fort que je versai dans un Thermos. Je le bus tout en effectuant les dix kilomètres qui

me séparaient de Colgate.

Lance n'était pas attendu avant 10 heures et Terry avait demandé un congé, mais Ava était assise derrière son bureau, le visage sombre et morose. Cette fois, elle avait du vernis mauve aux ongles, assorti à son ensemble en jersey prune.

— J'ai laissé ma carte, hier. J'espérais que vous me rappelleriez, dis-je en m'asseyant à côté de son bureau.

— Désolée. Nous sommes débordés.

Son regard se posa sur moi. Son arrogance avait cédé la place à une expression soucieuse. La dame était visiblement d'humeur coopérative.

— J'ai appris ce qui est arrivé à Lyda Case par la radio, ce matin, dit-elle. Je ne comprends pas ce qui se passe.

— Vous connaissiez Lyda ?

— Pas vraiment. Je ne lui ai parlé qu'une fois ou deux au téléphone, mais j'ai été mariée à un homme qui s'est suicidé. Je sais à quel point c'est une expérience traumatisante.

— Surtout quand le suicide n'a pas pu être prouvé, soulignai-je. Vous êtes au courant, je suppose, que tous ses prélèvements disparurent du labo ?

— J'en ai entendu parler, mais je n'étais pas certaine que ce soit vrai. Un suicide est quelque chose qui est parfois difficile à admettre. Qu'est-il arrivé exactement à Lyda ? La radio n'a pas dit grand-chose, en dehors du fait qu'on avait retrouvé son corps. Vous ne pouvez pas imaginer le choc que ça a été pour moi. C'est horrible.

Je lui racontai les détails, sans rien omettre, ou presque. D'ordinaire, j'évite de parler ouvertement de ces choses-là. Je n'aime pas alimenter la curiosité malsaine qui entoure les décès par mort violente. Mais dans le cas d'Ava, je sentais que la réalité des faits pourrait lui délier la langue. Elle m'écouta avec une expression remplie de dégoût, une lueur angoissée au fond des yeux.

— Vous permettez que je fume ? demanda-t-elle.

— Je vous en prie.

Elle ouvrit le tiroir du haut de son bureau et en sortit son sac. Ses mains tremblaient quand elle fit sauter une Winston du paquet et l'alluma.

— J'ai essayé d'arrêter, mais c'est plus fort que moi. J'ai fait un crochet par un tabac, en venant ici, et j'ai fumé deux cigarettes dans ma voiture.

Elle tira une longue bouffée. L'un des ingénieurs leva les yeux de sa table de dessin comme la fumée voletait jusqu'à lui. Elle lui tournait le dos, si bien qu'elle ne vit pas l'expression agacée qui se peignit sur son visage.

— Revenons à la mort de Hugh Case, dis-je.

— Je ne peux guère vous aider sur ce sujet. Je ne travaillais pour la compagnie que depuis quelques semaines quand il est mort. Je le connaissais à peine.

— Il y avait un chef de bureau avant vous ?

Ava secoua la tête.

— J'étais la première, c'est dire que le bureau était dans une pagaie monstre. Personne ne faisait rien. Il n'y avait qu'une seule secrétaire. Heather était la réceptionniste, mais toute la paperasserie était effectuée par Woody lui-même, ou par l'un des ingénieurs. Il m'a fallu six mois pour remettre de l'ordre.

Elle tira une nouvelle bouffée, puis fit tomber la cendre accumulée au bout de sa cigarette.

— Quelle était l'ambiance, à l'époque ? Y avait-il des tensions ? Des disputes ? Des rivalités ?

— Pas que je sache. Woody était en passe d'obtenir un contrat avec le gouvernement et nous nous efforcions de nous organiser en conséquence...

— C'est-à-dire ?

— Les procédures de routine. Des dossiers à remplir, des fiches de renseignements à fournir, ce genre de choses.

— Que s'est-il passé pour ce fameux contrat ?

— Rien. L'affaire a capoté. Woody a eu une crise cardiaque et il est mort peu après. Lance a laissé tomber.

— En quoi consistait ce contrat ? J'aimerais savoir s'il y a un lien.

— Je ne m'en souviens pas. Attendez, je vais demander.

Ava se retourna et inspecta la pièce. John Salkowitz passait, un bleu de travail à la main. Il devait probablement se rendre dans les locaux de l'usine.

— John ? Je peux vous demander quelque chose ?

Il pivota vers nous. Son expression s'assombrit quand il m'aperçut.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Lyda Case ? Ma femme vient d'appeler pour me dire qu'on avait parlé d'elle aux informations.

Je lui fis un bref résumé et enchaînai directement sur la question qui m'intéressait.

— Je m'efforce toujours de découvrir s'il y a un lien avec Lance. Il y a forcément une connexion quelque part.

— Il n'est pas réellement accusé de fraude à l'assurance ? Ce n'est pas sérieux ?

— Apparemment si. Et je suis également sur la sellette.

— Incroyable. Je ne vois pas quel pourrait être le rapport avec le contrat qui nous occupait, mais je veux bien essayer de vous aider. Nous nous procurons un petit journal commercial appelé le *Commerce Daily*, publié par le gouvernement. Le travail de Hugh consistait à

l'étudier pour essayer d'y trouver une offre de rachat susceptible de nous intéresser. Il en trouva une dans la rubrique des équipements de chauffage. Il s'agissait de racheter un calorifère destiné à produire du béryllium. On s'en sert pour fabriquer des bombes nucléaires et du carburant pour fusées. L'entreprise était hasardeuse. Ça signifiait que nous aurions dû revoir complètement notre système d'aération. D'un autre côté, un tel contrat nous aurait permis de surenchérir sur des offres futures. Woody estimait que le jeu en valait la chandelle. Personne ici ne partageait son point de vue, mais il était têtu comme une mule, et nous étions bien obligés de reconnaître qu'il avait un instinct infallible.

— Qu'est-ce que ça aurait rapporté à la compagnie ?

— Un quart de million de dollars. Peut-être un demi-million. Beaucoup plus ensuite, naturellement, si on misait sur l'avenir.

— Où en était le rachat quand Woody est mort ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'était rendu dans les bureaux fédéraux de Los Angeles pour demander tous les papiers nécessaires. Comme il s'agissait du département de la Défense, la compagnie devait faire l'objet d'un contrôle de sécurité, de même que tous les membres du personnel. La disparition de Hugh n'a pas vraiment eu de répercussions sur le projet, mais quand Woody est mort à son tour, nous avons perdu notre enthousiasme.

— La compagnie aurait-elle pu mener à bien le projet, malgré le décès des deux hommes ?

— Probablement, mais Lance reprenait les rênes et il était encore timoré. Je suppose qu'on a manqué le coche, mais ce n'est pas allé plus loin que ça. De toute façon, le succès de l'entreprise était hypothétique. Rien ne prouvait qu'on aurait obtenu le contrat.

— Vous avez tenté d'autres rachats, depuis ?

— C'est un aspect du travail auquel nous n'avons pas accordé beaucoup d'attention. Nous avons suffisamment de boulot comme ça.

Je le regardai, à court d'inspiration.

— Et vous ne pensez pas qu'il y a un rapport ?

— S'il y en a un, je ne vois pas lequel.

— Merci quand même de m'avoir accordé un peu de votre temps. Il se peut que je fasse de nouveau appel à vous.

— À votre service.

Je bavardai encore quelques instants avec Ava, mais notre conversation ne m'apprit rien de plus, à part un détail mineur. Elle me signala en passant qu'Ebony avait assisté au service commémoratif de Hugh Case.

— Je croyais qu'elle était en Europe, mariée à une espèce de play-boy appelé Julian ?

— Oui, mais ils sont venus en visite aux États-Unis pendant six

mois en environ.

— Combien de temps est-elle restée en ville ? Vous avez une idée ?

Son regard refléta le vide.

— Je ne peux pas vous répondre. J'étais là depuis trop peu de temps pour connaître les habitudes de la famille.

— Je vais essayer de me renseigner. Merci pour votre aide.

Je remis le cap sur la ville. J'étais furieuse contre moi. J'avais supposé à tort que ni Ebony ni Bass ne pouvaient être liés à la mort de Hugh parce qu'ils étaient tous les deux absents à l'époque – Ebony en Europe, Bass à New York. À présent, tout était remis en question. Je m'arrêtai devant une cabine téléphonique et composai le numéro des Wood. Ce fut la bonne qui répondit. J'étais disposée à parler à n'importe quel membre de la famille, mais la chose se révéla problématique. Mme Wood se reposait et avait demandé qu'on ne la dérange pas. Ebony et Ashley étaient parties chez le marbrier de Santa Teresa pour commander une pierre tombale pour Olive. On attendait Bass d'une minute à l'autre. Pouvais-je avoir l'obligeance de laisser mon nom et mon numéro de téléphone ? Je dis que je rappellerais plus tard et raccrochai sans décliner mon identité.

Je regagnai ma voiture, versai le reste du café chaud dans le gobelet du Thermos et le bus à petites gorgées. J'étais toute proche de la solution. Je le sentais. J'avais l'impression de décrire des cercles concentriques qui se rapprochaient de plus en plus du pivot de l'affaire. Parfois, il suffisait d'un simple coup de pouce pour que tout se mette en place. Mais l'équilibre était délicat, et si je poussais trop fort d'un côté de la balance, je risquais de passer à côté de l'évidence.

Je n'avais pas tellement de branches à secouer. Je revissai le bouchon du Thermos et le jetai sur la banquette arrière. Je mis le contact et repartis en direction de la ville. La maîtresse d'Andy avait peut-être eu de ses nouvelles. Ça pourrait m'aider.

Quinze minutes plus tard, je frappais poliment à sa porte. J'ignorais si elle travaillait ou non. Elle était chez elle, mais elle n'eut pas vraiment l'air ravie de me voir devant sa porte.

— Hello ! dis-je. Je suis toujours à la recherche d'Andy et je me demandais si vous aviez de ses nouvelles.

Elle secoua la tête. Il y a des gens qui croient pouvoir me mentir comme ça, sans desserrer les lèvres. Ils doivent s'imaginer que s'ils ne formulent pas leur mensonge à voix haute, ils ne rôtiront pas en enfer.

— Il ne vous a pas appelée pour vous faire savoir que tout allait bien ?

— Je viens de vous dire que non.

— C'est bizarre, remarquai-je. Je pensais qu'il vous aurait envoyé un mot, ou qu'il vous aurait passé un petit coup de fil.

— Désolée, mais c'est non.

Il y eut un bref silence. Elle devait chercher un moyen de m'envoyer au diable.

— Comment a-t-il obtenu ce contrat, au fait ? demandai-je.

— Quel contrat ?

— Avec la Wood/Warren. Est-ce qu'il connaissait Lance personnellement, ou bien était-ce un autre membre de la famille ?

— Je n'en ai aucune idée. De toute façon, il est le responsable des contentieux. Ce n'est pas lui qui s'est occupé d'établir la police d'assurance, que je sache.

— Oh, je croyais que si. Je pensais l'avoir lu quelque part dans l'un des dossiers que nous traitons. Il s'est peut-être occupé du contrat avant d'être promu responsable des contentieux ?

— Vous en avez fini avec vos questions ? siffla-t-elle.

— En fait, non. Andy connaissait-il personnellement l'un des Wood ? Je crois que vous avez oublié de me répondre.

— Comment voulez-vous que je sache qui il connaissait ?

— Une idée, comme ça. Je m'étonne que vous ne soyez pas plus inquiète. Il a disparu depuis... quatre jours, c'est ça ? À votre place, je serais dans tous mes états.

— Ça doit être ce qui nous différencie.

— J'ai bien envie d'aller faire un saut à son appartement. On ne sait jamais. Il est peut-être passé récupérer ses affaires et son courrier.

Elle me regarda fixement. Il n'y avait plus grand-chose à ajouter.

— Eh bien, je m'en vais, dis-je d'un ton enjoué. Et merci, vous avez vraiment été un amour.

Son au revoir fut bref. Deux mots, dont l'un en cinq lettres commençant par un M. Sa maman ne lui avait apparemment pas appris à se comporter comme une lady. Je décidai de retourner chez Andy parce que, franchement, je ne voyais pas quoi faire d'autre.

CHAPITRE XXIII

Je filai vers le lotissement où habitait Andy. Si ça continuait comme ça, je n'aurais rien à relater dans mon rapport de la journée. Le problème, c'était que je n'avais aucun plan, aucune stratégie pour faire avancer cette affaire. Je n'avais pas le plus petit indice sur ce qui se tramait. Je bourlinguais d'un côté de la ville à l'autre, avec l'espoir de grappiller des informations. J'évitais également mon appartement, de peur de trouver les gendarmes devant ma porte avec un mandat d'arrêt. Andy était l'une des pièces du puzzle qui me manquait. Quelqu'un avait mis au point un plan élaboré pour discréditer Lance et éliminer deux hommes clé de la Wood/Warren. Andy avait participé au coup monté, mais quand Olive s'était envolée dans un monde meilleur, il devait avoir décidé de se volatiliser à son tour, en quittant la ville. Si je parvenais à mettre le doigt sur la connexion qui existait entre Andy Motycka et la personne qui l'avait entraîné dans cette histoire, je pourrais peut-être comprendre le fin mot de l'histoire.

Le portail électronique des Taillis était grand ouvert. Je le franchis sans alerter une escouade de gardes armés ou de chiens hargneux. Je me garai dans l'emplacement qu'Andy avait laissé vacant en partant, puis trottinai jusqu'au palier du deuxième étage et me glissai dans les lieux à l'aide de la clé qu'il planquait sur le chambranle de la porte. J'avoue qu'en entrant je reniflai l'air avec appréhension. Après tout, Andy pouvait très bien avoir subi le même sort que Lyda Case. L'appartement avait une odeur normale, et la poussière accumulée sur les étagères vides indiquait que personne n'était venu depuis plusieurs jours.

Je fis un rapide tour d'inspection pour m'assurer qu'il n'y avait personne, puis fermai les rideaux du living. J'évoluai avec curiosité dans la semi-pénombre. Andy vivait dans un tel dénuement que son appartement avait l'air inoccupé même quand il l'habitait. Cette fois, les pièces vides, jonchées de bouts de papier, donnaient vraiment une impression d'abandon. Dans ce genre de situation, je me mets toujours en quête d'un indice révélateur – messages codés, factures de motels, itinéraires annotés... autant d'éléments susceptibles de me fournir des indications sur l'endroit où a pu se réfugier la personne disparue. Mais les morceaux de papier disséminés sur la moquette ne contenaient aucune révélation fracassante, et je me traînai à quatre pattes en pure perte. Le travail d'un détective privé est jalonné d'indignités de ce genre.

L'armoire à pharmacie de sa salle de bains avait été vidée de son

contenu. Shampoing, déodorant, blaireau avaient disparu. Où qu'il fût, il serait rasé de frais et il sentirait bon. Dans sa chambre, le linge sale s'était envolé, et les caisses en plastique bleu avaient été délestées de leur contenu. Il ne restait qu'un caleçon orné de points d'exclamation fuchsia. Les sous-vêtements masculins m'étonnent toujours. Qui pourrait imaginer des trucs pareils en regardant leurs sages costumes trois-pièces ? Il avait abandonné sa bicyclette, son répondeur et ses cartons de déménagement. Un paquet de pâte à pizza traînait sur le réfrigérateur. Il avait emporté la bouteille d'aquavit et les barres Milky Way. Peut-être voyait-il sa vie errante comme une succession d'overdoses de sucre et d'alcool.

La table de bridge était toujours à sa place, le répondeur posé dessus. Je m'assis sur l'une des chaises pliantes en aluminium, étendis mes pieds sur la chaise d'en face et examinai les modestes affaires éparpillées sur le bureau d'Andy. Quelques crayons, un bloc-notes, une bouteille de blanc, des factures impayées. Son répondeur était la réplique exacte du mien.

J'examinai les touches en réfléchissant aux caractéristiques de ce modèle. Avec précaution j'enfonçai la touche astérisque, à droite du 0. Sur mon appareil, le * compose automatiquement le dernier numéro appelé. L'appareil émit une série de notes aiguës et graves et le numéro s'afficha en vert. Il m'était vaguement familier et je le notai. La sonnerie retentit. Trois coups. Quatre.

Quelqu'un décrocha. Il y eut un sifflement puis une pause tandis qu'à l'autre bout de la ligne la machine se mettait en marche.

— Allô, ici Olive Kohler, au 555-3282. Nous regrettons de ne pouvoir répondre à votre appel. Je suis au supermarché pour l'instant, mais je devrais être de retour vers 16 h 30. Si vous me laissez votre numéro et un message, je vous rappellerai dès mon retour. Si vous appelez pour confirmer votre venue à la soirée du réveillon, laissez simplement votre nom, et on se verra ce soir. À bientôt.

Je sentis mon cœur se serrer. Personne n'avait modifié le message depuis la mort d'Olive, et elle était de nouveau là, sur le point de partir au supermarché pour préparer la soirée de réveillon qui n'aurait jamais lieu.

Avec une certaine perversité, je pressai encore une fois l'astérisque. Quatre sonneries, et Olive répondit, la voix un peu creuse, mais pleine de vie. Elle était toujours sur le point d'aller faire des courses au supermarché pour le réveillon du nouvel an, elle demandait toujours de laisser son nom, son numéro et un message. « Au revoir », disait-elle. Je savais que si j'appelais cent fois, elle continuerait à dire « Au revoir » sans savoir à quel point cet au revoir serait définitif.

Elle avait été la dernière personne qu'Andy avait appelée, mais

qu'est-ce que ça signifiait ? Un détail me revint brusquement à la mémoire. Je revis Olive déverrouiller la porte d'entrée, les bras encombrés de sacs, le paquet piégé, adressé à Terry, posé sur le dessus. Au moment où la porte s'était ouverte, le téléphone avait sonné et c'était pour répondre qu'elle avait jeté le paquet avec une telle précipitation. Andy savait peut-être que le paquet déposé sur le seuil de la maison contenait une bombe. Peut-être avait-il appelé pour les prévenir.

Je refermai l'appartement d'Andy, sautai dans ma voiture et retournai en ville, en faisant un arrêt dans un fast food pour avaler un déjeuner. La logique voulait que la maison des Kohler soit ma prochaine escale, constatai-je avec un petit soupir angoissé. Je n'étais pas retournée là-bas depuis l'explosion, et je n'avais aucune envie de revivre ce traumatisme. Je me garai devant l'entrée et franchis à contrecœur la brèche qui marquait l'emplacement où s'était dressé le portail. Il ne restait que les piliers. La force de la déflagration avait arraché de ses gonds le portail en bois. Par endroits, l'explosion avait complètement effeuillé les arbustes.

Je m'approchai de la maison. Des planches avaient été clouées pour boucher l'ouverture béante où s'était située la porte. L'une des colonnes soutenant le porche avait été coupée en deux. On l'avait remplacée par une armature métallique. L'allée était roussie, l'herbe rasée et noircie. Des panneaux recommandaient aux visiteurs d'emprunter l'entrée de service. Je reconnus l'odeur acide des oignons au vinaigre qui avaient jonché le jardin comme des perles.

Mon regard fut irrésistiblement attiré vers l'endroit où Olive avait atterri comme une poupée désarticulée et sanglante. Je me revis brusquement lui proposer de porter le paquet pour l'aider. Son refus désinvolte m'avait sauvé la vie. La mort nous frôle ainsi parfois, avec un clin d'œil et la promesse malicieuse de repasser nous voir une autre fois. Je me demandai si Terry se sentait aussi coupable que moi qu'elle soit morte à notre place.

Je fis le tour de la maison en retenant mon souffle et frappai à la porte de derrière, en mettant ma main en visière pour regarder par la fenêtre de la cuisine. Il n'y avait aucun signe de vie. J'attendis un instant, frappai de nouveau. Puis je pris une carte professionnelle dans mon sac et y griffonnai un mot, demandant à Terry de m'appeler quand il serait rentré. Je remontai dans ma voiture et me rendis chez les Wood. Pour autant que je sache, il logeait encore là-bas.

Le soleil de l'après-midi se déversait sur la maison et se réfléchissait sur la façade d'une blancheur aveuglante. Le gazon fraîchement tondu était aussi épais et dense qu'un tapis de laine. En

bas de la falaise, l'océan était d'un bleu intense, sa surface striée d'écume blanche. La petite voiture sport d'Ash était garée dans l'allée circulaire, à côté d'une BMW. Il n'y avait aucune trace de la Mercedes de Terry. Je contournai la maison jusqu'au long porche en brique, côté mer, et sonnai.

La bonne m'ouvrit et m'abandonna dans le hall le temps d'aller chercher Ebony. J'avais demandé à voir Ash, mais j'étais prête à manger à la fortune du pot. Étant donné les circonstances, la seule chose à faire était d'aller de l'avant, de pêcher des informations, quitte à tâtonner. Bass était le seul membre de la famille que je préférais éviter. Ça n'avait plus vraiment d'importance, maintenant, mais on a quand même sa fierté. Qui peut avoir envie de papoter avec l'amant de son ex-mari ? Il fallait que je fasse attention à ce que mon orgueil blessé ne m'empêche pas de cerner son rôle dans cette affaire.

— Hello, Kinsey !

Ebony se tenait au pied de l'escalier, son visage ovale aussi lisse qu'un œuf, inexpressif, composé. Elle portait une robe-chemisier en soie noire qui mettait en valeur ses épaules carrées, ses hanches étroites et ses longues jambes fuselées. Ses cheveux coiffés en arrière dégageaient ses pommettes saillantes. Le blush qu'elle avait appliqué sur ses joues accentuait sa pâleur et lui donnait l'air stressé. Dans la mythologie de la famille, elle était celle qui recherchait les sensations fortes, l'aventurière en quête de plaisirs dangereux, qui aime flirter avec la mort : sauts en parachute, ski en hélicoptère, ascensions périlleuses sur les faces Nord des montagnes. Dans la dynamique de la famille, elle avait peut-être été choisie pour vivre à cent à l'heure, tout comme Bass vivait dans la vanité, la paresse et l'autosatisfaction.

— J'ai pensé qu'il était temps que nous ayons une petite conversation, vous et moi, dis-je.

— À quel sujet ?

— Au sujet de la mort d'Olive. Lyda Case est morte, elle aussi.

— Bass m'en a informée.

Mon sourire se teinta d'amertume.

— Ah, Bass ! Comment a-t-il été mêlé à tout ça ? Je suppose que c'est vous qui l'avez contacté à New York ?

— Exact.

— Vous vous êtes mise dans de sales draps, Ebony.

Elle haussa les épaules, impassible.

— C'est entièrement votre faute.

— *Ma* faute ?

— Je vous ai demandé ce qui se passait et vous n'avez pas voulu me répondre. Il s'agit de ma famille, Kinsey. J'ai le droit de savoir.

— Je vois. Et qui a eu l'idée de faire intervenir Daniel ?

— Moi, mais c'est Bass qui est allé le chercher. Daniel et lui

avaient eu une liaison, il y a quelques années, jusqu'à ce que Bass prenne l'initiative de la rupture. Il y avait des comptes en suspens entre eux. Daniel a sauté sur cette occasion de lui rendre service, avec l'espoir que ça ranimerait les braises.

— En me trahissant dans la foulée.

Elle esquissa un petit sourire, mais son regard était intense.

— Vous n'étiez pas obligée d'accepter, vous savez. Vous deviez avoir des comptes en suspens, vous aussi, sinon vous ne vous seriez pas fait avoir aussi facilement.

— Exact, admis-je. C'était très rusé. Il filait droit ici pour tout vous raconter, n'est-ce pas ?

— Pas tout.

— Oh ? Le compte rendu est incomplet ? Un petit morceau du puzzle vous manque ?

— Nous ne savons toujours pas qui a tué Olive.

— Ni Lyda Case. Encore que le mobile ne soit probablement pas le même. Je suppose qu'elle a dû deviner ce qui se passait. Peut-être a-t-elle fouillé dans les papiers de Hugh et découvert quelque chose de significatif.

— Quoi, par exemple ?

— Hé, si je le savais, je saurais probablement qui l'a tuée, non ?

Ebony haussa les épaules avec impatience.

— J'ai à faire. Pourquoi ne me dites-vous pas ce que vous voulez ?

— Très bien. En roulant dans la ville, il m'est subitement venu à l'esprit que ça pourrait m'être utile de savoir qui hérite les parts d'Olive.

— Ses parts ?

— Ses dix pour cent d'actions. Je suppose qu'elle ne les a pas léguées à un étranger. Alors, à qui les a-t-elle laissées ?

Pour la première fois, Ebony se troubla et la couleur de ses joues parut naturelle.

— Quelle différence cela fait-il ? La bombe était adressée à Terry. Elle est morte par erreur, non ?

— Si vous le dites, sifflai-je. À qui profite sa mort ? À vous ? À Lance ?

— À Ash, fit une voix. Olive a laissé ses parts à sa sœur Ashley.

Je levai les yeux. Mme Wood était apparue sur le palier. Elle s'agrippait à la rambarde, sa canne posée à côté d'elle. Tout son corps tremblait d'épuisement.

— Maman, tu n'as pas à répondre à ses questions, dit Ebony.

— Je crois que si. Venez dans ma chambre, Kinsey.

Mme Wood disparut.

Je jetai un coup d'œil à Ebony, puis passai devant elle et gravis

l'escalier.

CHAPITRE XXIV

Nous nous assîmes dans sa chambre, près d'une porte-fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon, face à la mer. Les voilages remuaient, taquinés par un vent qui sentait le sel. La pièce était sombre et vieillotte, un bric-à-brac de meubles que Woody et elle devaient avoir sauvés de leurs premières années de mariage : une coiffeuse au vernis écaillé, des lampes sans grâce, aux abat-jour en soie rouge foncé. Ça me fit penser à ces boutiques de vieilleries, remplies d'objets dont les gens ne veulent plus. Rien dans cette pièce ne pouvait prétendre au label de « collection », et encore moins à celui d'antiquité.

Elle s'assit dans un fauteuil à bascule, les doigts crispés sur les accoudoirs. Elle avait une mine épouvantable. Son teint avait pâli depuis la mort d'Olive, ses joues étaient mouchetées de plaques jaunâtres, striées de poils. Elle paraissait avoir maigri en l'espace de quelques jours. Sa peau pendait sur ses bras et ses os pointaient à la surface. Elle semblait écrasée par un tourment intérieur qui cerclait ses yeux de rouge et ternissait leur éclat. J'ignorais ce qui la minait ainsi, mais je me dis qu'elle n'y survivrait pas.

Elle avait boitillé jusqu'à sa chambre, lourdement appuyée sur sa canne. Elle la garda à sa portée et la serra d'une main tremblante.

Je m'assis sur une chaise à dossier droit, près d'elle.

— Vous savez ce qui se passe, n'est-ce pas ? demandai-je à voix basse.

— Je crois. J'aurais dû parler plus tôt, mais j'espérais que mes soupçons étaient sans fondement. Je pensais que nous avions enterré le passé. Il y a tellement de laideur dans le monde. Pourquoi en rajouter ? (Sa voix était éraillée et ses lèvres tremblaient. Elle s'interrompit, comme en proie à une lutte intérieure.) J'ai promis à Woody de ne jamais en parler.

— Il le faut, Helen. Des gens sont morts.

Une étincelle s'alluma fugitivement dans ses yeux.

— Je le sais, siffla-t-elle. (Son énergie retomba aussitôt, comme on souffle une allumette.) J'ai essayé de faire au mieux, reprit-elle. J'ai essayé de sauver ce qui pouvait l'être...

— Personne ne vous blâme.

— Moi, je me blâme. C'est ma faute. J'aurais dû parler dès l'instant où les choses ont commencé à mal tourner. Je connaissais la connexion, mais pauvre folle, je ne voulais pas le croire !

— Cela a un rapport avec Woody ?

Elle secoua la tête.

— Avec qui, alors ?

— Lance, souffla-t-elle. Tout a commencé avec lui.

— Lance ? répétai-je, déconcertée.

C'était le dernier nom auquel je m'attendais.

— On s'imagine toujours que le passé est oublié... on ne peut pas croire qu'il aura le pouvoir de vous faire du mal, si longtemps après.

— Cela remonte à quand ?

— À dix-sept ans, presque jour pour jour. (Elle serra les lèvres, puis secoua de nouveau la tête.) Lance était un rebelle durant son adolescence, révolté, secret. Woody et lui se heurtaient constamment, mais tous les garçons passent par là. Lance était à un âge où il éprouvait le besoin de s'affirmer.

— Ash m'a dit qu'il avait eu des problèmes avec la loi, à cette époque.

Elle agita les mains avec impatience.

— Il s'attirait perpétuellement des ennuis, mais je ne le considérais pas comme un mauvais garçon. Je ne le considère toujours pas comme tel. Il a eu une adolescence troublée... (Elle s'interrompt et prit une profonde inspiration.) Je ne tiens pas à m'étendre là-dessus. Ce qui est fait est fait. Woody l'a finalement envoyé dans une école militaire, et ensuite il est entré dans l'armée. Nous ne l'avons pour ainsi dire pas revu jusqu'à son retour, ce fameux Noël. Il nous a paru transformé. Adulte. Responsable. Calme et charmant avec nous deux. Il a commencé à s'intéresser à la compagnie. Il parlait de s'installer en ville et d'apprendre le métier. Woody était aux anges.

Elle chercha un mouchoir dans sa poche et le pressa sur sa bouche, essuyant la fine pellicule de transpiration qui s'était formée sur sa lèvre supérieure.

Jusqu'ici, elle ne me disait rien que je ne sache déjà.

— Que s'est-il passé ?

— Cette année-là... alors que Lance était rentré et que tout allait si bien... cette année-là... c'était le réveillon du nouvel an. Je me souviens combien j'étais heureuse que l'avenir s'annonce aussi bien. Et puis Bass est venu nous trouver, avec une histoire épouvantable. Quelque part dans mon cœur, je suppose que je lui en ai toujours voulu. Il a tout gâché. Je ne lui ai jamais vraiment pardonné, même si ce n'était pas sa faute. Bass avait treize ans à cette époque. Il savait déjà comment faire du mal et y prenait un malin plaisir.

Il n'avait pas changé, songeai-je.

— Que vous a-t-il dit ?

— Il a dit qu'il avait surpris Lance. Il est venu droit vers nous, le regard sournois. Il voulait nous faire croire qu'il était bouleversé alors qu'il savait très bien ce qu'il faisait. Au début, Woody n'en a pas cru un mot.

— Il a surpris Lance en train de faire quoi ?

Il y eut un silence, puis elle se remit à parler, d'une voix si basse que je dus me pencher pour l'entendre.

— Avec Olive, chuchota-t-elle. Dans sa chambre, sur le lit. Elle avait seize ans, et elle était si belle. J'ai cru mourir de honte et d'embarras. Woody est devenu fou furieux. Il écumait de rage. Lance a juré qu'il était innocent, que Bass avait mal interprété la situation, mais c'était absurde. Absurde de penser que nous pourrions avaler ça. Woody a corrigé Lance. Quelque chose d'épouvantable. J'ai cru qu'il allait le tuer. Lance a juré que ce n'était arrivé qu'une seule fois. Il a juré qu'il ne poserait plus jamais la main sur elle et il a tenu parole. Je sais qu'il l'a fait.

— C'est à ce moment-là qu'Olive a été envoyée dans une école à l'étranger, dis-je.

Helen hochla la tête.

— Qui d'autre était au courant ?

— Personne. Juste nous cinq. Lance et Olive, Bass, Woody et moi. Ebony était en Europe. Ash savait que quelque chose d'affreux était arrivé, mais elle n'a jamais su quoi.

Il y eut un silence. Helen lissa le tissu de l'accoudoir du fauteuil à bascule. Elle me regarda furtivement. Il y avait une sorte de culpabilité sur son visage, comme un vieux chien qui s'est oublié dans un coin et qui a peur que ses maîtres le découvrent. Il y avait autre chose, quelque chose qu'elle ne voulait pas dire.

— Vous me cachez quelque chose. Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Elle secoua la tête. Deux taches rouges apparurent sur ses joues.

— Dites-le-moi, Helen. Ça n'a plus d'importance, maintenant.

— Si, ça en a, chuchota-t-elle.

Elle s'était mise à pleurer. Elle se repliait sur elle-même, enfermant de nouveau ses sentiments dans la boîte où elle les avait gardés pendant toutes ces années.

J'attendis pendant si longtemps que je me dis qu'elle n'irait pas au bout de sa confession. Ses mains se mirent à trembler de façon incontrôlable, esquissant une sorte de danse désordonnée.

Finalement elle parla.

— Lance mentait à leur sujet. Ça durait depuis des années. Woody n'en a jamais rien su, mais moi je me doutais de quelque chose de ce genre.

— Vous soupçonniez Lance d'abuser d'elle et vous n'êtes jamais intervenue ?

— Qu'aurais-je pu dire ? Je n'avais pas de preuves. Je les tenais aussi éloignés l'un de l'autre que possible. Il irait dans un camp d'été. Elle resterait avec des amis à nous dans le Maine... Je ne les laissais

jamais seuls à la maison. Je me disais que c'était une phase, quelque chose qui disparaîtrait tout seul. Je pensais que si j'y accordais trop d'attention... Je ne sais pas ce que je pensais. C'était si informulable. Une mère ne prend pas son garçon à part pour parler de ces choses. Je ne voulais pas leur arracher des aveux, et Olive refusait d'admettre que quelque chose n'allait pas. Si elle était venue à moi, je serais intervenue. Mais elle n'a jamais dit un mot. C'était peut-être elle qui avait pris l'initiative de tout ça, comment pouvais-je le savoir ?

— Combien de temps cela a-t-il duré ?

Je faisais tout mon possible pour ne pas laisser transparaître mes sentiments. J'avais peur qu'elle ne se replie de nouveau sur elle-même si elle devinait à quel point j'étais scandalisée.

— Lance était obsédé par elle presque depuis l'enfance. Il avait cinq ans quand elle est née, et j'étais si soulagée qu'il ne soit pas jaloux. Il y avait juste Ebony et lui avant la naissance d'Olive. Il avait été le bébé jusque-là, c'est pourquoi j'étais si heureuse qu'il l'accepte. Je suppose que tout a commencé par une simple curiosité d'enfant, puis que ça a évolué vers quelque chose d'autre. Tout a été terminé du jour où ils ont été découverts. Ces dernières années, ils pouvaient à peine se supporter mutuellement, mais le mal avait été fait. Elle avait de graves problèmes.

— Des problèmes sexuels, je suppose.

Helen hocha la tête, les joues très rouges.

— Elle souffrait également de profondes dépressions qui duraient pendant des mois. Elle passait son temps à courir, toujours et encore. N'importe quoi pour fuir ses sentiments. S'amuser et dépenser. Dépenser et s'amuser. C'était son mode de vie.

Je triai rapidement les informations que j'avais glanées, analysant des détails que j'avais saisis au passage.

— Olive m'a dit que Bass et elle avaient eu une dispute alors qu'il était chez vous, pour le Thanksgiving. C'était à quel sujet ?

— Une broutille. Je ne me souviens même plus de quoi il s'agissait. Une de ces disputes ridicules entre deux personnes qui ont trop bu. Bass était furieux et revenait sans arrêt à la charge. Mais c'était à propos de rien. Un accès de mauvaise humeur, c'est tout.

Je l'observai attentivement, tout en essayant de faire le point. Tout avait commencé avec Lance, avec la Wood/Warren, la menace d'une prise de contrôle et une accusation de fraude à l'assurance. Quelqu'un avait piégé Lance, et j'avais été prise dans le même filet. Quand Olive était morte, j'avais imaginé qu'il s'agissait d'un accident, lié à la compagnie. C'était l'impression qu'on avait voulu donner, mais il n'en était rien. La réponse me sauta brusquement aux yeux, avec une telle évidence que je sus très exactement ce qui s'était passé.

— Oh, merde ! dis-je. Bass l'a dit à Terry, n'est-ce pas ?

— Je pense que oui, souffla-t-elle d'une voix presque inaudible. Je crois que Terry n'est pas comme nous. Ce n'est pas un homme bien. Même quand ils se sont rencontrés, il avait l'air « ailleurs » en quelque sorte, mais il était fou d'Olive...

— On m'a parlé d'obsession à son sujet, tranchai-je. On m'a dit qu'il idolâtrait le moindre de ses gestes.

— Oh, il l'adorait, ça ne fait aucun doute. C'était exactement ce dont elle avait besoin, et je me suis dit que ça arrangerait tout. Elle avait une si mauvaise opinion d'elle-même... Elle semblait incapable de construire une relation durable, jusqu'à ce que Terry entre dans sa vie. J'ai pensé qu'elle méritait un peu de bonheur.

— Vous voulez dire qu'elle avait une tare, c'est ça ? Qu'elle était salie par ce que Lance avait fait ?

— Elle *était* salie. Qui sait quels appétits bestiaux Lance avait éveillés en elle ?

— Ce n'était vraiment pas sa faute.

— Bien sûr que non, mais qui voudrait encore d'elle si la vérité venait à être connue ? Terry nous est apparu comme un don du ciel.

— Alors vous avez décidé d'un commun accord de ne rien lui dire.

— Nous n'en parlions jamais, riposta-t-elle sèchement. Comment aurions-nous pu le lui dire ? Pourquoi remuer une telle boue quand tout semblait sur le point de s'arranger ?

Je me levai brusquement, me dirigeai vers le téléphone et composai le numéro du lieutenant Dolan, au DP de Santa Teresa. La préposée me demanda de patienter. Helen avait raison. Ce qui était fait était fait. Ça ne servait à rien de blâmer Bass. S'il fallait chercher un coupable, c'était vers Woody et Helen qu'il fallait se tourner. Olive était morte parce que Helen était trop bien élevée pour affronter la vérité.

— Où est Terry ? demandai-je à Helen par-dessus mon épaule.

Elle pleurait sans retenue. Ça me paraissait un peu tard pour les larmes, mais je ne lui dis pas.

— Il était ici il y a un moment. Il est en route pour rentrer chez lui.

On me passa Dolan. Je m'identifiai et lui racontai toute l'histoire par le menu.

— Je vais envoyer quelqu'un le chercher pour l'interroger, dit Dolan. On se munira d'un mandat pour pouvoir perquisitionner chez lui. Il a bien fallu qu'il fabrique cette bombe quelque part.

— Il l'a peut-être assemblée à l'usine.

— On vérifiera. Ne quittez pas. (Il boucha le récepteur avec sa main, et je l'entendis jeter un ordre à quelqu'un. Il revint en ligne.) De notre côté, on a du nouveau. On a identifié les empreintes relevées

dans la voiture de location où on a retrouvé Lyda Case. Elles appartiennent à un dénommé Chris Emms, arrêté pour le meurtre de sa mère nourricière, il y a vingt ans. Elle est morte dans l'explosion d'un paquet piégé qu'il lui a envoyé par la poste. Le jury s'est prononcé pour un verdict de folie temporaire.

— Ça va, j'ai compris. Pas de prison pour lui.

— Tout juste. On l'a transféré à l'hôpital de Camarillo d'où il s'est évadé au bout de dix-huit mois.

— On ne l'a jamais repris ?

— Il est libre comme l'air. Je viens de parler avec l'un des docteurs. Ils vont consulter leurs vieux dossiers pour voir ce qu'on a d'autre sur lui.

— Il était vraiment fou, ou il faisait semblant ?

— Quelqu'un qui fait ce qu'il a fait est forcément fou.

— Vous voulez bien prévenir la famille dès qu'il sera arrêté ?

— Entendu. Je leur enverrai quelqu'un par la même occasion, pour le cas où il déciderait de rentrer là-bas.

— Vous feriez bien d'envoyer également une équipe de sécurité à la Wood/Warren. Il se peut qu'il essaie d'éliminer Lance.

— O.K.

Il raccrocha.

Je laissai Helen, prostrée dans son fauteuil, et descendis au rez-de-chaussée. Juste comme je sortais, je vis Ebony monter l'escalier pour rejoindre sa mère. J'imaginai mal ce qu'elles pourraient avoir à se dire. Dans un flash, je vis Olive planer dans les airs, voguant vers l'oubli. Impossible de chasser cette image. Je rentrai chez moi en proie à un épuisement total, un état qui m'était devenu familier depuis quelque temps. J'étais lasse de fouiller dans le linge sale des autres. Il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer. Le passé n'est jamais reluisant. Les secrets s'accommodent mal de l'image de respectabilité qu'on traîne avec soi. On ne règle jamais rien avec une poignée de main ou une conversation à bâtons rompus. Il y a des moments où la race humaine me paraît tellement visqueuse que je ne sais vraiment pas ce qu'on est censé faire en retour.

Mes brûlures m'élançaient sous mes pansements. Je me regardai dans le rétroviseur. Mes cheveux roussis et mes sourcils brûlés me donnaient un air étonné, comme si je n'étais pas préparée à la soudaine conclusion de cette affaire. C'était vrai. Je n'avais pas eu le temps d'assimiler les événements. Je pensai à Daniel et à Bass. Il fallait que je tire mentalement un trait sur eux, mais j'avais l'impression que tout n'avait pas été dit, et je n'aimais pas ça. J'avais besoin de prendre du recul, de réfléchir. Je voulais de nouveau être en paix avec moi-même.

Je franchis le portail, raflant au passage le courrier dans la boîte.

Je me glissai dans mon appartement, jetai mon sac sur le canapé. J'avais désespérément besoin de prendre un bain. De me laver symboliquement de toute cette boue. Il n'était que 16 heures, mais j'étais décidée à tambouriner à la porte de Rosie dès que je me serais décapée. On était mardi, et elle devait être prête à reprendre du service. Mon boui-boui préféré ouvre généralement à 17 heures, mais si je lui faisais du charme, elle accepterait peut-être de me laisser entrer avant l'heure de l'ouverture. J'avais besoin d'un solide repas hongrois, d'un verre de vin blanc et de quelqu'un qui me dorlote comme un nounou.

Je m'arrêtai devant mon bureau et vérifiai mon répondeur. Pas de message. Le courrier était sans intérêt. Je me rendis compte brusquement que la porte de ma salle de bains était fermée. Pas par moi. Je ne le fais jamais. Mon appartement est minuscule, et la fenêtre de la salle de bains contribue à illuminer la pièce. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque. La poignée s'abaissa et la porte s'ouvrit brutalement. En dépit de l'ombre qui enveloppait cette partie de la pièce, je le vis distinctement. Ma moelle épinière se glaça, un grand froid se répandit dans mes membres. Terry émergea de la salle de bains et contourna le canapé. Il tenait un revolver dans sa main droite, et le canon était braqué sur mon estomac. Je fis d'instinct ce qu'on fait toujours en face d'un flingue : je levai les mains.

— Aïe... Pas de chance. Je pensais être parti avant votre retour, me dit-il.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je vous ai apporté un cadeau.

Il fit un geste en direction de la kitchenette.

Je me retournai, comme en transe. Il y avait une boîte à chaussures sur le comptoir, enveloppée dans du papier de Noël. L'inscription HO HO HO se dessinait en lettres blanches sur le fond vert sombre, avec un père Noël suspendu à chaque O. Un nœud en satin rouge était fixé sur le couvercle. Surprise, surprise. Terry Kohler m'avait apporté la mort dans une boîte.

— Très joli, articulai-je, la bouche sèche.

— Vous ne l'ouvrez pas ?

Je secouai la tête.

— Je crois que je vais la laisser là où elle est. Je préfère ne pas la secouer.

— Elle est réglée sur minuterie.

Je réussis à desserrer les mâchoires, mais j'étais incapable de prononcer un mot. Où avais-je fourré mon revolver ? Mon cerveau tournait à vide. Je tâtonnai pour trouver le rebord de mon bureau et m'y appuyai du bout des doigts. Les bombes sont bruyantes et expéditives. Je m'éclaircis la gorge.

— Désolée de vous avoir interrompu. Ne vous croyez surtout pas obligé de rester à cause de moi.

— Il n'y a pas urgence. Rien ne nous empêche de bavarder un peu.

— Pourquoi me tuer, moi ?

— Ça m'a paru une bonne idée, dit-il d'une voix douce. J'ai pensé que vous aimeriez que votre mort fasse du bruit.

— Je suis étonnée que vous n'ayez rien tenté contre Lance.

— J'ai un petit paquet pour lui dans ma voiture, exactement comme celui-là.

Probablement dans le fond de mon sac, songeai-je. Je voulais le porter chez l'armurier. À moins que je ne l'aie rangé dans mon fourre-tout, sur la banquette arrière de ma voiture ? Si c'était le cas, mon compte était bon.

— Vous permettez que je m'asseye ?

Il balaya rapidement la pièce du regard, vérifiant qu'il n'y avait ni carabine ni couteau de boucher dans les parages.

— Allez-y.

Je me dirigeai vers le canapé et m'assis sans le quitter des yeux. Il tira la chaise de mon bureau et s'assit, jambes croisées. Il était plutôt bel homme. Mince, brun. Rien dans son attitude n'indiquait qu'il était cinglé. Jusqu'à quel point était-il atteint mentalement ? songeai-je. Y avait-il une chance de le raisonner ? Irais-je jusqu'à me plier à ses fantasmes sexuels pour sauver ma peau, s'il me le demandait ? Bien sûr que oui. Pourquoi pas ?

J'avais du mal à évaluer la situation. J'étais chez moi, dans un endroit où normalement j'aurais dû être en sécurité. Il ne faisait même pas nuit, dehors. Trouver une idée, vite. Engager le dialogue. Essayer de rentrer dans ses bonnes grâces.

— C'est prévu pour quelle heure ?

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Dix minutes, à quelque chose près. La bombe devrait exploser à 16 h 30. J'avais peur que vous ne soyez pas rentrée à temps, dit-il. Je peux modifier l'heure, mais ça m'ennuierait d'abîmer le papier d'emballage.

— Je comprends ça. (Je regardai le réveil, sur mon bureau. 16 h 22. Une décharge d'adrénaline se déversa dans mes veines. Terry n'avait pas l'air inquiet.) J'admire votre calme, remarquai-je.

Il sourit.

— Je ne serai plus là quand le truc explosera. Ces machins sont dangereux.

— Comment comptez-vous m'obliger à rester ici ? Il faudra que vous m'abattiez d'abord.

— Je vous ligoterai. J'ai une corde.

De fait, j'aperçus un morceau de corde à linge, abandonné sur le sol de la cuisine.

— Vous pensez à tout.

Je voulais qu'il parle. Je ne voulais pas qu'il m'attache parce qu'à ce moment-là je serais morte pour de bon. Pas question de me trémousser vers la porte. Pas le moindre bris de verre pour sectionner mes liens. Pas de couteau, pas de tour de passe-passe, pas de miracle.

— Et si elle explose prématurément ?

— Pas de veine, dit-il d'un ton moqueur. Mais vous savez ce qu'a dit Dylan Thomas : « On ne meurt qu'une fois. »

— Comment Hugh Case a-t-il été mêlé à tout ça ? Vous permettez que je vous pose la question ? J'aimerais connaître le fin mot de l'histoire.

— Ça ne me dérange pas. Hugh avait été nommé officier de sécurité après que Woody eut fait une offre de rachat sur un contrat avec le gouvernement. Nous allions tous devoir fournir un casier judiciaire mais il a voulu faire du zèle. Dossiers, entretiens, toutes ces questions. Il se prenait vraiment au sérieux. Au début, j'ai pris ça pour un jeu, et puis je me suis rendu compte qu'il me posait des questions beaucoup trop clairvoyantes. Il savait. Naturellement, il voulait mes empreintes digitales. J'ai cherché à gagner du temps, mais je ne pouvais pas refuser éternellement. Il fallait que je le tue avant qu'il raconte tous les détails sordides à Woody.

— Au sujet de votre mère.

— Ma mère nourricière, rectifia-t-il.

— Personne d'autre n'aurait pu aboutir aux mêmes conclusions ?

— J'avais un plan pour éviter ça, mais pour le mener à bien, il fallait qu'il disparaisse.

— Mais vous ignoriez qu'il était déjà sur votre piste.

— Oh, je le savais. J'ai détruit le dossier qu'il gardait au bureau, mais il en avait un double chez lui. Une mesure de sécurité. Il est remonté à la surface tout récemment.

— Lyda Case l'a découvert.

— À cause de vous. Après votre visite au Texas, elle a fouillé dans les papiers qu'elle avait rangés et elle est tombée sur tout le dossier Chris Emms. Elle ignorait qui il était, naturellement, mais elle se figurait qu'il s'agissait de quelqu'un de l'usine. Elle m'a appelé depuis Dallas pour me dire qu'elle possédait des informations que Hugh avait rassemblées. Je lui ai répondu que j'étais tout prêt à y jeter un œil et à l'aider à découvrir de quoi il s'agissait. Elle m'a fait la promesse de ne pas en parler à Lance. Elle se méfiait de lui, de toute façon.

— Très intelligent. Et les menaces qu'elle vous aurait adressées... Vous les avez inventées de toutes pièces ?

— Ouais.

— Et quand nous sommes allés l'attendre au refuge des oiseaux, elle était déjà morte ?

— Tout juste.

— Comment avez-vous tué Hugh ?

Terry haussa les épaules avec indifférence.

— Hydrate de chloral. Ensuite, je suis allé voler ses échantillons d'urine et de sang, pour qu'on ne puisse pas le déceler.

— Il vous a fallu pas mal de sang-froid.

— Il fallait que ce soit fait, et je savais que j'avais raison. Je ne voulais pas qu'il bousille ma vie. Ce qui m'a rendu fou, évidemment, c'est de découvrir que j'avais fait tout ça pour rien. Le passé d'Olive était aussi chargé que le mien. Je n'avais aucun besoin de me protéger. J'aurais pu la contrer pied à pied si elle m'avait cherché des ennuis.

— Vous devez vous sentir mieux, maintenant qu'elle est morte. Elle a été payée au centuple, n'est-ce pas ?

Son visage s'assombrit.

— J'aurais dû tuer Lance et la laisser en vie. J'aurais pu lui rendre la vie insupportable.

— Je pensais que c'était ce que vous aviez fait.

— Oui, mais elle n'a pas assez souffert. Et maintenant, elle est hors d'atteinte.

— Elle vous aimait vraiment, dis-je.

— Et alors ?

— Alors, rien. Je suppose que l'amour ne signifie rien pour vous.

Mon regard dévia vers le réveil. 16 h 25.

— Pas quand il est basé sur le mensonge et la tromperie, dit-il pieusement. Elle aurait dû me dire la vérité. Au lieu de ça, elle m'a laissé croire que j'étais responsable du fiasco de notre vie sexuelle. Elle m'a laissé croire que je n'étais pas à la hauteur, alors que c'était elle. Parfois, j'imagine Lance en train de la caresser, de promener ses lèvres sur son corps. Répugnant.

— C'était il y a très longtemps.

— Pas assez longtemps.

— Et Andy Motycka ? Comment l'avez-vous persuadé de vous aider ?

— L'argent et les menaces. La carotte et le bâton. Janice le plumait comme un poulet. Je lui ai versé dix mille dollars. À chaque fois qu'il devenait nerveux, je lui rappelais que je me ferais un plaisir d'avertir Janice de sa liaison avec Lorraine s'il essayait de se défilier.

— Comment étiez-vous au courant, pour Lorraine ?

— Je les connaissais depuis des années. On était allés au UCST tous les quatre avant qu'il épouse Janice. C'était après que j'ai changé d'identité, évidemment. Une fois mon plan au point, il ne m'a pas fallu

longtemps pour comprendre qu'il était dans une position idéale pour m'assister.

— Vous l'avez tué, lui aussi ?

— J'en avais l'intention, mais il m'a filé entre les doigts. Ce n'est pas grave. Je trouverai bien un moyen de le faire revenir. Il n'est pas très malin.

Même avec le sifflement que j'avais dans les oreilles, j'aurais pu jurer que j'entendais le paquet piégé faire tic-tac. Je m'humectai les lèvres.

— Il y a vraiment une horloge à l'intérieur ? C'est comme ça que ça marche ?

Il jeta un coup d'œil au comptoir de la cuisine.

— Ce n'est pas un mécanisme compliqué. Celui d'Olive était plus élaboré, mais je voulais être sûr qu'il exploserait au moindre choc.

— C'est un miracle que je n'aie pas été tuée.

— Ça aurait probablement simplifié les choses.

Je le revis se baisser pour écarter le tuyau d'arrosage qui traînait dans l'allée. Un bon prétexte pour se mettre hors de portée. Je commençais à me sentir étrangement libérée. Je n'avais plus beaucoup de temps devant moi, mais le peu qui restait s'étirait comme un fil de chewing-gum. Je revis mon bref vol plané devant le porche d'Olive, tandis qu'elle voltigeait devant moi comme un oiseau. On ne se voit pas mourir dans un cas comme celui-là. Ce qui me faisait peur, c'était de survivre. D'être estropiée, brûlée au dernier degré et de vivre assez longtemps pour m'en rendre compte. C'était le moment ou jamais de tenter quelque chose. Tant pis pour les conséquences. Qu'est-ce qu'on a à perdre quand c'est sa vie qui est en danger ?

Je tendis la main vers mon sac.

— J'ai des calmants dans mon sac. Vous permettez ?

Il eut l'air abasourdi. Son revolver oscilla dans ma direction.

— Ne touchez pas à ça.

— Je suis malade, Terry. J'ai besoin d'un Valium. Après, vous pourrez m'attacher.

— Non ! cria-t-il hargneusement. Je vous dis de ne pas y toucher !

— Allez. Soyez indulgent. Je ne demande pas grand-chose.

Je tirai mon sac à moi, ouvris la fermeture Éclair et fourrageai à l'intérieur jusqu'à ce que je localise la crosse en nacre de mon 32 bien-aimé. J'ôtai le cran de sûreté. Il avait l'air estomaqué que je puisse oser lui désobéir, mais apparemment il ne savait pas quoi faire.

Il se leva d'un bond, juste au moment où je lui tirais dessus à bout portant, à travers mon sac. Il sursauta comme si j'avais versé du jus de viande brûlant dans son pantalon, mais je ne vis aucune trace de sang sur lui et il ne s'écroula pas de tout son long comme je l'avais si

ardemment espéré. Au lieu de ça, il se jeta sur moi comme un chien enragé. Je sortis mon revolver de mon sac pour tirer de nouveau, mais il était déjà sur moi, m'entraînant avec lui sur le sol. Je vis son poing se soulever. Je roulai sur le côté. Le coup atteignit mon oreille gauche, qui se mit à siffler douloureusement. Je rampai et me raccrochai au canapé. Je n'avais aucune idée de l'endroit où avait valdingué mon revolver, mais le sien était pointé sur moi. Je brandis mon sac et le frappai à la volée. Le coup l'atteignit à la tête. Il bascula sur le côté.

Comme il bloquait le passage vers la porte d'entrée, je pivotai dans la direction opposée et me ruai dans la salle de bains. Je claquai la porte derrière moi, poussai le verrou et m'aplatis sur le sol. Il tira deux fois. Les balles trouèrent le battant comme des abeilles. Il n'y avait pas d'issue. La fenêtre de la salle de bains était en plein dans son axe de tir et je n'avais rien pour me défendre. Il se mit à donner des coups de boutoir dans la porte, avec une sauvagerie qui fit exploser le bois. Son pied traversa la porte. Sa main passa dans le trou et tâtonna pour trouver le verrou. J'arrachai le couvercle de la cuvette des W-C et le frappai de toutes mes forces. Il poussa un cri. Sa main disparut. Il tira encore, en criant des obscénités. Son visage apparut brusquement de l'autre côté du trou. Il roulait des yeux fous et essayait de me localiser. Le canon de son revolver se pointa vers moi. Tout ce que je pouvais faire, c'était me protéger avec le couvercle de la cuvette, en le brandissant devant moi comme un bouclier. L'impact de la balle le fit sauter de mes mains, cassé net en deux. Terry recommença à tambouriner contre la porte, mais ses coups perdaient de leur violence.

Je l'entendis tomber lourdement. Je me figeai, stupéfaite, luttant pour retrouver mon souffle. Pas le temps de vérifier si c'était une ruse. Je tirai le verrou, poussai la porte. Elle ne bougea pas. Je tombai à genoux et collai mon œil au panneau. Il gisait sur le dos. Sa chemise était rouge de sang. Apparemment, je l'avais blessé en tirant, mais il lui avait fallu tout ce temps pour s'écrouler. Sa poitrine se soulevait encore. Par-dessus le sifflement de sa respiration, je pouvais entendre le paquet tictaquer comme une vieille pendule.

— Poussez vous de devant la porte ! Terry, bougez !

Il ne réagit pas. Sur mon bureau, le réveil affichait 16 h 29.

Je poussai aussi fort que je pus, sans résultat. Impossible de le déplacer. Il fallait absolument que je sorte d'ici. Je promenai un regard fiévreux autour de moi, puis agrippai l'un des morceaux de la planchette des W-C et fracassai la vitre de la salle de bains. Des éclats de verre voltigèrent dans le jardin. Le cadre de la fenêtre était hérissé de bouts de verre. J'attrapai une serviette et la jetai sur le rebord de la fenêtre tout en me hissant.

Le souffle de l'explosion m'envoya valdinguer de l'autre côté de la

fenêtre comme Superman en plein vol. J'atterris sur l'herbe avec une violence qui me coupa la respiration. Pendant un moment affreux, je crus que j'étais paralysée et je me demandai si je pourrais respirer de nouveau. Des débris pleuvaient tout autour de moi. Un morceau du toit passa au-dessus de ma tête et s'écrasa contre les branches d'un arbre. Un nuage de fumée blanche entra dans mon champ de vision, puis se dispersa. Je fis pivoter mon regard vers le mur, derrière moi, qui paraissait être intact. Mon canapé-lit était au beau milieu de l'allée, les coussins de travers. Ma fougère était perchée crânement sur l'accoudoir, à croire qu'elle avait sauté là toute seule. Je savais que tout le mur de devant de mon appartement devait être détruit, mon intérieur en miettes, tous mes biens pulvérisés. Une chance que je possède si peu de choses, songeai-je.

J'étais de nouveau sourde, mais je commençais à m'y habituer. Finalement, au prix d'un effort, je me mis debout et rentrai à l'intérieur pour voir s'il restait quelque chose de Terry.

ÉPILOGUE

À son retour de voyage, Henry Pitts trouva un cratère à la place du local qu'il me louait. Il fut beaucoup plus alarmé par ce qui m'était arrivé en son absence que par les dégâts occasionnés à sa propriété, couverte par l'assurance. Il a de grands projets pour me faire construire un nouveau studio, et à l'heure qu'il est, il est déjà en grande discussion avec un architecte. Je réussis à sauver quelques vêtements, dont ma robe passe-partout et ma veste favorite. De quoi pourrais-je me plaindre ? Dès que je fus de nouveau sur pied, je retournai travailler. Mac obtint de la *California Fidelity* que mon bureau soit refait à neuf, histoire de se faire pardonner ma suspension temporaire. Andy Motycka fut arrêté et inculpé. Le bureau de l'Attorney passa probablement mon nom au blanc et tapa le sien à la place. Deux jours après l'explosion, Daniel partit avec Bass. Ça ne me fit ni chaud ni froid. Après tout ce que j'avais traversé, sa trahison me paraissait dérisoire.

Après avoir fait le point, je décidai qu'il restait une dernière question à régler. Je discutai en privé avec le lieutenant Dolan des cinq mille dollars que Terry avait déposés sur mon compte. Il me conseilla de garder le silence, ce que je fis.

Bien à vous,
Kinsey Millhone

*Achevé d'imprimer en septembre 1997
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

N° d'imp. 1848
Dépôt légal : janvier 1994.

Imprimé en France